This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

F 46 (Enid)

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES
DE
THÉÂTRE
DE M. DE LA NOUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Dessiné par C. Monnet.

Gravé par C. Lillreten.

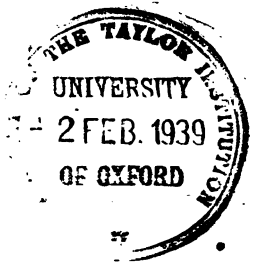
Digitized by Google

ŒUVRES
DE
THÉATRE
DE M. DE LA NOUE.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google



Digitized by Google

PRÉFACE.

LES premiers Poëtes Dramatiques furent tous Acteurs, au moins pour ce qui regardoit leurs propres Ouvrages. Cette coûtume ne s'eſt pas toujours ſoutenue ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni ſur-tout en France : mais le grand nombre de Comédiens Auteurs que la France a produits, nous retrace néceſſairement cet ancien uſage. L'inimitable *Moliere* en eſt un exemple bien illuſtre. D'autres, après lui, ont marché avec honneur dans cette double carriere. Parmi ces derniers, Jean Sauvé, plus connu ſous le nom *de la Noue*, tiendra toujours un rang diſtingué.

IL étoit né à Meaux, le 20 Octobre 1701, & il y fit une partie de ſes études ſous la protection de M. le Cardinal de Biſſy dans le Collége des Chanoines Réguliers de Ste. Génevieve. Il vint les achever à Paris au Collége d'Harcourt. La Nature l'avoit mis à même de choiſir entre diverſes profeſſions qui exigent les talens de l'eſprit ; mais entraîné par ſon goût pour le

Digitized by Google

Théâtre, il choisit d'abord celle de Comédien. Il débuta à Lyon par les premiers Rôles, n'étant encore âgé que de vingt ans. Il y fut parfaitement bien accueilli, & n'a jamais cessé de l'être sur les differens Théâtres où il a paru..

De Lyon il se rendit à Strasbourg. Là, même succès dans ses Rôles, & il y débuta dans un autre genre. Il donna pour son coup d'essai *les deux Bals*, amusement comique, où l'on trouve de l'esprit & de la gaieté. C'étoit en 1734. Plusieurs personnes distinguées sollicitèrent dès-lors M. *de la Noue* de venir à Paris. Il s'y fit connoître, en effet, très-avantageusement l'année suivante par *le Retour de Mars*, Comédie en un Acte & en vers. Elle fut représentée au Théâtre Italien avec le plus grand succès. Elle en étoit digne. Tout, dans ce petit Drame, est fin, vif, léger & pensé. L'esprit, l'art & le jugement s'y trouvent réunis. Il doit figurer parmi nos meilleures Pièces épisodiques.

Les Comédiens Italiens désiroient que son Auteur entrât parmi eux. M. le Duc de la Trémoille l'en pressoit. M. *de la Noue* avoit d'autres vues, Il levoit dès-lors une Troupe de Comédiens pour le Théâtre de Rouen, de concert avec Mademoiselle *Gauthier*, qui en avoit le privilége. Ils restèrent cinq ans dans cette ville, & toujours à titre d'asso-

Digitized by Google

ciés. Dans cet intervalle, notre Auteur fit représenter à Paris sa *Tragédie de Mahomet II.* qu'il avoit composée à Strasbourg. Elle eut un succès distingué : on la compte même parmi le nombre des Pièces restées au Théâtre. Ce n'est pas qu'on n'y remarque certains défauts ; tel est en particulier le dénouement, mais dont le vice doit être imputé au sujet. Le style de cette Tragédie est inégal : mais on y trouve des morceaux de la plus grande beauté ; une foule de vers pleins d'énergie, des Scènes parfaitement bien filées, & dans le style un vernis oriental très-convenable au sujet. L'Aga des Janissaires est un de ces caracteres dont l'effet est toujours sûr au Théâtre. Celui de Mahomet est présenté & développé de maniere qu'il rend vraisemblable un dénouement, qui dans l'Histoire paroît choquer la vraisemblance. Le Mahomet de M. *de Voltaire* parut quelque tems après sur le même Théâtre. Voici les vers que son célebre Auteur adressa à celui du *Mahomet II.*

Mon cher *La Noue*, illustre Pere
De l'invincible Mahomet ;
Soyez le parrein d'un cadet
Qui sans vous n'est pas sûr de plaire.
Le vôtre fut un Conquerant.
Le mien a l'honneur d'être Apôtre,
Prêtre, filou, dévot, brigand ;
Faites-en l'Aumônier du vôtre.

Digitized by Google

En couronnant M. *de la Noue* comme Auteur, le Public de Paris eût voulu jouir de ſes autres talens : mais lui-même tournoit alors ſes pas vers Lille. Peu de tems après, ſollicité au nom du Roi de Pruſſe, il s'arrangea pour paſſer à Berlin. On lui promettoit des avantages propres à le déterminer.

Ce fut néanmoins ce projet qui cauſa ſa ruine. La guerre qui ſurvint en empecha l'exécution ; & il fallut que notre Auteur payât & congédiât à ſes dépens la Troupe qui devoit le ſuivre. Alors il prit le parti de revenir dans cette capitale.

Il débuta à Fontainebleau le 14 Mai 1742. par le *Comte d'Eſſex*. L'intelligence & le naturel de ſon jeu y furent généralement goûtés. La Reine eut la bonté de lui dire elle-même, qu'elle *le trouvoit bon, & qu'elle le recevoit*. Il fut en effet reçu le lendemain, & avec diſtinction. Le Public de Paris ne ſe croit pas toujours obligé de ſouſcrire, en matieres de goût, aux déciſions de la Cour : mais, dans cette occaſion, la Cour & le Public furent d'accord.

Bien-tôt même la Cour fournit à M. *de la Noue* l'occaſion de lui plaire dans un autre genre. Il compoſa pour les Fêtes du Mariage de Monſeigneur le Dauphin, *la Comédie-Ballet de Zéliſca*. C'étoit entrer en concurrence avec M. *de Voltaire*, qui, dans le

Digitized by Google

même tems & pour le même ſujet, compoſa *la Princeſſe de Navarre*. Il eſt rare que ces Ouvrages de circonſtances & de commande aient le mérite de ceux que le génie entreprend à loiſir & à ſon choix. Cependant la petite *Comédie de Zéliſca* eſt ingénieuſe pour le fond, & agréable pour les détails. Surtout elle fournit beaucoup au Spectacle ; & c'étoit-là le point néceſſaire. On y voit deux Rivaux mettre en jeu, l'un tous les preſtiges de l'Art, l'autre toutes les reſſources de la Nature. On ſent l'effet qu'un pareil contraſte devoit produire ſur un Théâtre où la magnificence étoit prodiguée. Cette Pièce & ſes Divertiſſemens firent un plaiſir univerſel. SA MAJESTÉ elle-même ne voulut point que l'Auteur pût ignorer celui qu'elle y avoit pris ; elle daigna l'en inſtruire de ſa propre bouche.

IL y avoit alors à la Cour les Spectacles des Petits Appartemens. M. *de la Noue* en fut nommé le Répétiteur avec 1000 livres de penſion. Il fut particulierement redevable de cette faveur à feu M. le Maréchal de Luxembourg, ce digne appui des Talens, & dont la bienveillance étoit un éloge. Un Protecteur encore plus illuſtre (M. le Duc d'Orléans) l'honora auſſi des marques de ſa confiance & de ſon eſtime. Ce Prince lui donna la Direction de ſon Théâtre de Saint-Cloud.

Digitized by Google

En 1756. M. *de la Noue* couronna sa réputation Dramatique par une Comédie en cinq Actes & en vers. C'est *la Coquete Corrigée*, Pièce pleine de mœurs, de traits saillans, & de vrai comique. Le style en est soutenu, les détails heureux, la critique analogue aux usages & aux travers actuels. On doit tenir compte au Poëte d'avoir sçu rendre sa *Julie* intéressante dès la premiere Scène, quoiqu'il la fît agir durant les trois premiers Actes en coquette déterminée. Il fait retomber avec art sur son Marquis, ce qu'il peut y avoir de trop révoltant dans ce premier rôle. Ce Marquis lui-même est un Personnage très-Théâtral : en un mot, cette Comédie, qui n'est pas sans quelques défauts, renferme des beautés dignes d'en perpétuer le succès.

Ce fut la derniere production de l'Auteur, du moins la derniere qu'il ait mis au Théâtre. Il songea même à y renoncer comme Acteur. Sa santé fort affoiblie en fut la principale cause. Elle n'avoit jamais été robuste, & ne pouvoit que s'alterer encore plus par le double travail de la Scène & du cabinet. Ce fut à ce dernier que M. *de la Noue* se restraignit. Il se proposoit d'achever à loisir les differens Ouvrages dont il avoit déjà préparé les canevas ; mais la mort ne lui en laissa point le tems. Elle l'enleva aux Lettres

Digitized by Google

& à la Société le 15 Novembre 1761, âgé de soixante ans.

OUTRE les Pièces dont on vient de parler, on trouvera dans ce Recueil une Comédie du même Auteur intitulée *l'Obstiné*. Elle n'a paru sur aucun Théâtre ; cependant elle offre plusieurs scènes qui semblent faites pour y réussir.

AUX Drames qu'on vient de citer, on a joint dans cette édition differens morceaux de Poësie. Ce sont des Epitres, des Odes & autres Pièces fugitives. On a aussi trouvé dans les papiers de l'Auteur le canevas de quelques Tragédies. Le sujet de l'une est la *Mort de Cléomene*. On sait que ce Roi de Sparte, après avoir été défait par *Antigone*, se réfugia en Égypte. Il y trouva d'abord un asyle, & quelque tems après la mort. C'est là-dessus que notre Auteur a formé le plan de sa Tragédie. Voici comme on y parle à une jeune Princesse Spartiate, & de la Cour & de la Personne de Ptolomée.

Je vous vois à regret dans une Cour perfide,
Où regnent les forfaits sous un Roi parricide ;
Où la corruption leve un front enhardi,
Et répand les faveurs sur le crime applaudi ;
Où, dans les flots impurs de leurs fausses délices,
Nagent de vils mortels, orgueilleux de leurs vices.

Digitized by Google

Abhorrez ces excès ; conſervez, *Argiris*,
Pour l'Egypte & ſes mœurs le plus conſtant mépris :
Mais ménagez le Roi ; cachez-lui votre haine.
Il n'eſt pas ſans vertus, il chérit *Cléomene*.
Cléomene bien-tôt va vous ſervir d'appui.
Vainqueur de la Syrie il revient aujourd'hui.
Il revient : tout [illegible] parle de ſa victoire.
Le Roi reſpectera l'Artiſan de ſa gloire.

Cette Pièce n'eſt ſeulement qu'ébauchée ; & l'on en doit dire autant d'une autre dont le ſujet eſt la mort de *Thraſéas*, Sénateur Romain. *Thraſéas* fut d'abord l'ami de *Néron* ; mais ami vertueux. Ce fut auſſi cette vertu qui cauſa ſa perte : elle le rendit ſuſpect au Tyran. Voici ſur quoi notre Auteut avoit bâti la Fable de ſon Poëme. *Thraſéas* a choiſi pour gendre *Piſon*, & l'a préferé à *Marcellus*. Le dernier accuſe *Thraſéas* & ſa fille d'avoir conſpiré contre *Néron*. L'Accuſateur eſt écouté. Le Sénat s'aſſemble pour juger & la fille & le pere. Ils ſont condamnés l'un & l'autre. *Marcellus* a la cruauté de faire nommer *Piſon* pour leur en porter la nouvelle. Mais Flavie a prévenu ſon Arrêt : elle meurt dans les bras de ſon pere. *Piſon* vient annoncer la mort à *Thraſéas* qui lui montre ſa fille, & expire lui-même le moment d'après. Voici quelques-uns des vers que l'Auteur met

Digitized by Google

dans la bouche de *Thraſéas* au commencement du premier Acte. Il s'agit de *Néron*.

Cet ingrat, ce cruel,
Malgré moi, dans mon ſein trouve un cœur paternel.
C'eſt en vain qu'il dément l'eſpoir de ſa jeuneſſe ;
Ses premieres vertus ont fixé ma tendreſſe ;
Chaque jour gémiſſant ſur ſes noirs attentats,
Mes deſirs ſont trompés, mais ne s'éteignent pas.
Les Dieux, ſur ce coupable ont-ils fermé l'abîme ?
Il eſt mille chemins des vertus vers le crime :
N'en eſt-il donc aucun du crime à la vertu ?
. . . . . .
Cherchons à pénétrer les ſujets de ſa haine :
S'il veut ma mort, ma mort ſera prompte & certaine.
Mais, quels que ſoient ſur moi ſes décrets rigoureux,
Si je lui coûte un crime, il eſt trop malheureux.

ENFIN, des Fragmens d'une Tragédie d'*Antigone* annoncent que l'Auteur vouloit traiter ce ſujet dans le genre des Grecs, avec des Chœurs & l'appareil qu'ils entraînent. La Pièce commence, à-peu-près, où finit celle de l'illuſtre *Racine*. Les deux freres, (*Etéocle* & *Polynice*) ſont prêts d'en venir aux mains ſous les murs de Thèbes. Pluſieurs femmes Thébaines entourent un Autel élevé au milieu d'une place publique. C'eſt par ce Chœur de femmes que la Pièce commence.

Digitized by Google

Les prieres qu'elles font aux Dieux, ſervent en même tems d'expoſition au ſujet.

Premiere Femme du Chœur.

Dieux Protecteurs de Thèbe, étendez votre bras ;
Livrez nos ennemis à la fuite, au trépas.
Au pied de vos Autels la piété nous guide.
Dieux, exaucez les vœux d'une Troupe timide.
Rendez-nous nos enfans, nos freres, nos époux.

. . . . . .

La crainte eſt dans nos cœurs, la guerre eſt à nos portes.
On combat, on périt : nos dernieres cohortes
Ont ſuivi notre Roi qu'appelle le danger.
Dieux, d'un ſang malheureux ceſſez de vous venger.

Seconde Femme du Chœur.

Oedipe ne vit plus ; ſa déplorable mere
Eſt morte, en déteſtant ſon crime involontaire.
Pourſuivez-vous encor ſur ces fils malheureux
L'erreur qui dans ſes flancs les fit naître tous deux.

Premiere Femme du Chœur.

N'en doutons point ; le Ciel les proſcrit l'un & l'autre ;

Seconde Femme du Chœur.

Et leur ruine, Hélas ! entraînera la nôtre.

Digitized by Google

Premiere Femme du Chœur.

Le Sceptre tour à tour devoit orner leurs mains.
Etéocle a juré ; mais ſes ſermens ſont vains.
Ne nous puniſſez point, Dieux ; lui ſeul eſt parjure.

Seconde Femme du Chœur.

Polynice en fureur vient laver ſon injure.
Au ſein de ſa Patrie il porte le flambeau.
Thèbes, s'il eſt vainqueur, ne ſera qu'un tombeau.

. . . . . .
. . . . . .

(Théone, Confidente de la Princeſſe, paroît. Elle apprend à ces Femmes éplorées que les deux freres en ſont aux mains.)

Fatal évenement, déteſtable combat!
Soleil, à leur fureur dérobe ton éclat.
Grands Dieux, ne ſouffrez point cet éxemple barbare :
Tonnez, & que la foudre à l'inſtant les ſépare!

(Antigone ſurvient le moment d'après. Une foule de Thébains & de Thébaines l'environne.) Elle s'écrie :

Peuple qui me ſuivez, témoins de mes malheurs,
Thébains, vous uniſſez vos ſoupirs à mes pleurs.
Vous gémiſſez des maux de la triſte *Antigone*.
Le ſang, la mort, l'horreur, tout l'Enfer l'environne.

Digitized by Google

O ſpectacle ! ô forfait ! ô freres criminels !
Je vous ai vû tomber ſous vos coups mutuels !
Fier *Étéocle*, & toi, malheureux *Polynice*,
Il a fallu qu'enfin la mort vous réuniſſe !
L'un par l'autre entraînés dans l'éternelle nuit,
Un crime vous fit naître, un crime vous détruit.
O déplorable *Oedipe* ! ô *Jocaſte* ! ô Nature !
Ah ! ne te laſſe point de venger ton injure.
Acheve : trop long-tems ton bras eſt ſuſpendu.
Fruit du même forfait, le même ſort m'eſt dû,
Thébains, qui m'entourez, devenez ſes Miniſtres :
Séparez vos deſtins de nos deſtins ſiniſtres.
Verſez un ſang funeſte à tous vos citoyens :
Vengez vos maux paſſés, & terminez les miens.

A ce premier Diſcours ſuccede un récit plus détaillé, plus étendu. C'eſt toujours *Antigone* qui parle.

Dans le Conſeil des Dieux leur mort étoit jurée.
Leur haine dès long-tems ſe l'étoit préparée ;
Dès long-tems... les cruels ! à peine ils ſe ſont vûs,
A peine aux pieds des murs ils ſe ſont reconnus,
Etéocle à grands cris appelle *Polynice*.
Que fais-tu, lui dit-il ? pourquoi ton injuſtice
Veut-elle, au prix du ſang des braves Argiens,
Acheter le trépas de tes Concitoyens ?
Seul j'occupe ce Thrône où l'on te voit prétendre.
Seul contre ta fureur je ſaurai le défendre.
Traître envers ta Patrie & rebelle à ſes loix,
Viens ; ton ſang répandu va cimenter mes droits.

Digitized by Google

Cruel ! je vole à toi, lui répond *Polynice* :
Argiens & Thébains, que le combat finiſſe.
Un Tyran me pourſuit ; je l'aurois reſpecté :
Mais le Ciel s'eſt laſſé de ſon impunité.
L'étonnement, l'horreur produit un froid ſilence ;
Mes cris percent les airs, je deſcends, je m'élance ;
Je vole dans la plaine. .... Arrêtez ! ah ! cruels !
Arrêtez ! ſuſpendez vos tranſports criminels.
Étéocle, ſur qui tombe votre colere ?
Polynice, épargnez le ſang de votre frere.
Je voyois leurs efforts ; la peur hâtoit mes pas :
J'invoquois tous les Dieux, qui ne m'entendoient pas.
A leurs coups, m'écriois-je, à leur rage homicide,
Favorable *Pallas*, oppoſe ton Égide.
Je cours, j'arrive enfin ; ô ſpectacle d'horreur !
Tous deux ſanglans, tous deux écumans de fureur ;
De ſueur & de ſang leur armure eſt trempée ;
Ils ont jetté loin d'eux leur lance, leur épée ;
D'un perfide poignard ils ont armé leur main :
Ils s'en ouvrent le flanc, ils s'en percent le ſein.
Embraſſés, confondus, roulant ſur la pouſſiere,
Ils s'enfoncent cent fois leur arme murtriere.
Leur ſang coule à grands flots ; la nuit couvre leurs yeux ;
La mort éteint leur force ; & leurs bras furieux
Se levent à demi pour ſe frapper encore.
Je tombe, & dans mes bras la Parque les dévore.
Étéocle n'eſt plus ; *Polynice* aux abois,
Un tombeau, me dit-il d'une mourante voix :

Digitized by Google

O ma sœur ! un tombeau... mon droit fut légitime ;
Ce cruel m'a contraint... pardonnez-moi mon crime ;
Je promets en pleurant... il ne m'entendoit plus.
Grands Dieux ! si près de vous mes vœux sont superflus,
Si vous voulez le sang de ma famille entiere,
Hélas ! & qu'ai-je fait pour mourir la derniere ?

Voilà certainement un récit plein de chaleur, de force, & fait pour jetter dans l'ame cette horreur, qui semble l'avoir produit. Ce Tombeau que demande ici *Polynice* en expirant, forme tout le nœud de l'action. Il y a chez les Thébains une loi qui ordonne que tout citoyen mort en combattant contre sa Patrie, sera laissé sans sépulture. *Créon*, devenu Roi, veut que cette loi s'observe dans toute sa rigueur. Sa harangue est pleine d'énergie.

CRÉON, *sur un Thrône à l'ouverture du second Acte.*

Le Ciel les chasse enfin ces horribles tempêtes,
Ces nuages de sang qui rouloient sur nos têtes.
La Terre a refermé l'abîme des tombeaux ;
Et *Mars* & la *Discorde* ont éteint leurs flambeaux.

O Thèbes, trop long-tems aux horreurs consacrée,
Par combien de forfaits tu fus deshonorée !
La race de *Layus* effraya l'Univers
Des affronts qu'à nos yeux la Nature a soufferts.

Digitized by Google

Le meurtre, le parjure & la guerre funeſte,
Le parricide affreux, l'abominable inceſte,
Tout ce que les enfers ont de monſtres impurs,
Les enfers l'ont vomi dans ces coupables murs.
Ils ne quitteront plus leur ténebreux aſyle,
Ces monſtres, dont le ſouffle infecta cette ville,
Évoqués par vos Rois, avec eux diſparus :
Ouvrons les yeux au jour qu'ils ne ſouilleront plus.
Les Dieux ſont appaiſés ; appaiſons la Patrie.
Que deux freres rivaux, armés d'un fer impie,
Le plongent dans leur ſein, s'entredonnent la mort,
C'eſt le crime d'un ſang condamné par le ſort.
Leur naiſſance, Thébains, fit honte à la Nature.
Leur mort devoit pour elle être encore une injure ;
Mais qu'un de ces rivaux, Tyran déſeſpéré,
Leve ſur ſa Patrie un bras déſeſpéré ;
De mille deſtructeurs qu'il ceigne ſes murailles,
Qu'il oſe avec le fer déchirer ſes entrailles,
Qu'il livre ſa dépouile aux mains de l'Étranger ;
Thébains, c'eſt un forfait qu'il nous ſied de venger.
De ce crime odieux Polynice eſt coupable.
D'un nouvel attentât éxemple déteſtable,
Qu'il ſoit du châtiment l'éxemple déteſté.
Dans les bras de la mort en vain il s'eſt jetté.
Elle a ſçu terminer, mais non punir ſon crime.
Des bras de la mort même arrachons la victime ;
Que ſes mânes tremblans ſubiſſent nos Arrêts.
Fermons-leur, ſans pitié, le ſéjour de la paix :
En dépit de la mort, défendons à ſon Ombre

Digitized by Google

L'eſpoir de pénétrer dans le royaume ſombre.
Puiſque, pour le ſoumettre à ton ſceptre éternel,
La terre doit couvrir le corps du criminel,
Tu ne jugeras point cette Ombre trop funeſte,
Dieu des morts; cette terre en proſcrit ce qui reſte.
Cette terre qu'oſa ravager ſa fureur,
Gémiroit de couvrir ſon ardent deſtructeur;
Du poids de ſa dépouille indignée & confuſe,
A lui prêter ſon ſein ſa pitié ſe refuſe.
Qu'il ſouille donc le lieu de ſon ſang arroſé;
Qu'à la honte, aux affronts ſon cadavre expoſé,
Jouet des Élémens, rebut de la Nature,
Subiſſe lentement ſa longue flétriſſure;
Ou s'il faut qu'à ſa peine enfin il ſoit ravi,
Par la foudre en éclats qu'il ſoit anéanti;
Que de monſtres divers la rage dévorante
Se diſpute en heurlant ſa dépouille ſanglante:
Qu'ils traînent en cent lieux ſes membres profanés:
Que chez tous nos voiſins leurs lambeaux entraînés
Prouvent à tout ingrat, tout traître ſon complice,
Et l'horreur du forfait, & celle du ſupplice.
Ce ſupplice eſt affreux; j'en frémis malgré moi;
Mais l'Équité l'ordonne, & vous m'avez fait Roi.

Antigone combat ce rigoureux décret, & ne peut rien obtenir. Des prieres elle paſſe à l'emportement.

La fiere *Néméſis*, le fléau des impies,
Arme déjà ſes mains du flambeau des Furies.

Digitized by Google

Je la vois te frapper, t'accabler de remords,
Te suivre, t'immoler... Je vois le Dieu des morts,
Des tombeaux avilis vengeant le privilége,
De ses droits usurpés punir un sacrilége;
Je vois, autour de toi, voltiger irrité,
Mon frere malheureux des enfers rejetté.
Ombre sainte! descends sur sa tête coupable,
Déchire, anéantis son ame impitoyable.
Rends-lui tous les tourmens qu'il t'avoit destinés.
Attache à ses côtés tes Mânes obstinés.
Épouvante ses jours par tes clameurs funèbres;
Souille-le de ton sang dans l'horreur des ténèbres.
Venge-toi, suis ses pas; qu'il te craigne en tous lieux;
Et qu'il trouve par-tout ton spectre furieux.

Créon persévere dans ce qu'il a ordonné. Il y ajoûte même la peine de mort pour quiconque osera inhumer *Polynice*. *Antigone* l'enterre malgré la défense. *Créon* la condamne à être murée & enfermée dans le tombeau qu'elle a donné à son frere. *Hémon*, fils de *Créon*, qui n'arrive que dans le cours de la Pièce, & qui aime *Antigone*, va faire démurer le Tombeau, trouve son Amante expirante, & se tue à l'instant même.

Cette Tragédie eût été pour nous d'un genre assez nouveau. Elle se fût beaucoup rapprochée de celui des Grecs; & ce n'est certainement pas un défaut. Les tirades qu'on vient de lire n'étoient pas, sans doute, encore

Digitized by Google

dans l'état où l'Auteur les eût laissées : on présume cependant, après les avoir lûes, que la Pièce eût été fortement écrite. C'est toute autre chose pour ce qui regarde l'intérêt. La persuasion où étoient les Grecs & presque tous les Peuples de l'Antiquité, qu'un mort privé de sépulture n'etoit jamais admis dans le séjour du repos, cette persuasion eût sans doute rendu à leurs yeux la destinée de *Polynice* plus terrible, & la situation d'*Antigone* plus touchante qu'elles ne peuvent nous le paroître. L'intérêt eût doublé sur le Théâtres d'Athènes : ce qui ne veut pas dire que la Pièce en eût été entierement depourvue sur le nôtre. La difference des mœurs & des tems eût seule déterminé le plus ou le moins.

Voilà tout ce qu'on a pû recouvrer des papiers de feu M. *de la Noue*. On doit d'autant plus le regretter, que, dégagé pour toujours des travaux de l'Acteur, il auroit pû se livrer plus constamment à ceux du Poëte. Ses Ouvrages décelent un génie flexible, un goût sûr, le ton le plus propre au sujet qu'il traite, & de l'aptitude à traiter plus d'un genre. Il paroît également à son aise & dans le Cothurne & dans le Brodequin. Tel fut en lui l'Auteur ; & ces traits lui peuvent être également appliqués dans son autre profession : c'est dans toutes les deux

Digitized by Google

le même tact & le même goût qui ſe manifeſtent. Ceux qui l'ont vû ſur la Scène, ſçavent que la Nature avoit peu fait pour ſon extérieur. Il n'avoit même qu'un foible organe ; mais l'intelligence & le naturel exquis de ſon Jeu enlevoient néceſſairement les ſuffrages. Enfin, à ces divers talens M. *de la Noue* joignit les mœurs & la probité, vertus que les plus grands talens ne ſuppoſent pas toujours, mais qu'ils ne remplaceront jamais.

Digitized by Google

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

MAHOMET SECOND, *Tragédie.* Page 11
LE RETOUR DE MARS, *Comédie.* 89
ZÉLISCA, *Comédie-Ballet.* 137

SECONDE PARTIE.

LA COQUETTE CORRIGÉE, *Comédie.* Page 1
L'OBSTINÉ, *Comedie.* 129
LES DEUX BALS, *Amuſement Comique.* 183
PIÉCES FUGITIVES, 214 *& ſuiv.*

MAHOMET.

Digitized by Google

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 23 Février 1379.

Laudem à crimine ſumit. Ovid. Met. lib. VI.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

TOUT le monde convient que le sujet de Mahomet Second, est un des plus difficiles que l'on ait mis sur la Scene ; j'ose dire que la façon dont je l'ai traité ajoûte encore à la difficulté.

J'ai voulu intéresser par Mahomet & pour Mahomet, sans cependant détruire son caractere ; j'ai senti toute la charge que je m'imposois ; c'est au Public à décider si j'ai succombé sous sa pesanteur.

Mon dessein a été de faire une Piece sans épisodes. Le développement du cœur de Mahomet, le péril & la mort d'Irène ; voilà les seuls objets auxquels j'ai tout sacrifié.

Si cette unité d'action m'a fourni quelques beautés, elle m'a entraîné aussi, malgré moi, dans des défauts que j'ai vûs, que je n'ai point prétendu dissimuler, & que je veux encore moins excuser.

Je n'ai point assez travaillé, & j'ai trop peu de lumieres pour oser décider ; mais je crois avoir observé que, dans un sujet simple, les

Digitized by Google

caracteres, qui semblent d'abord devoir être une ressource pour l'Auteur, deviennent dans l'éxécution la partie la plus gênante, & la plus difficile à mettre en œuvre.

La raison, si je ne me trompe, est que, dans ces sortes de Pieces, il y a toujours un caractere transcendant, qui, pour ainsi dire, engloutit tous les autres, & dont le dépouillement demande beaucoup d'étendue ; de sorte que l'Auteur est obligé non-seulement de resserrer, mais encore de plier à l'avantage du premier, la marche & les mouvemens des autres Personnages qui entrent dans la construction de la Fable : de combien d'exemples pourrois-je m'appuyer ici, & d'exemples tirés des plus grands Maîtres !

L'unité d'intérêt est encore, selon moi, un obstacle à l'achevement des caracteres subalternes ; plus on le partage cet intérêt, plus on l'affoiblit ; l'art consiste donc à le rejetter toujours dans son entier sur les principaux Personnages ; toutes les situations doivent donc être ménagées pour eux seuls : or je de-

Digitized by Google

mande comment finir des caracteres exclus des situations, & dont tous les mouvemens, tous les discours doivent être subordonnés à la grandeur & à l'action d'un autre ? *Judicent periti.*

J'aurois pû faire du Visir un conspirateur dans les formes, lui donner des intelligences avec les Princes voisins, l'intéresser pour un frere de Mahomet, &c. J'ai mieux aimé n'en faire qu'un ennemi du Sultan ; il hait, il cherche à nuire, il souleve l'Armée ; la révolte mene à la catastrophe ; voilà tout ce que j'en ai voulu tirer ; le moindre inconvénient d'un jeu plus étendu, d'une conduite plus réguliere, auroit été de me jetter dans des détails étrangers à mon sujet.

Le caractere de Théodore n'est pas mieux fini : peut-être est il plus défectueux ; &, par les mêmes raisons, j'aurois pû le mettre vis-à-vis de Mahomet, opposer grandeur à grandeur. Je l'ai sacrifié à mon Héros ; bien plus, la reconnoissance faite, je n'ai point voulu qu'il partageât l'intérêt avec Irène. Tous ces mé-

Digitized by Google

nagemens jettent néceſſairement ſur lui un reproche de foibleſſe & d'indéciſion que j'ai vû, mais dont je me ſuis cru obligé de le laiſſer chargé pour un plus grand bien ; ſa préſence & ſon peu de fermeté entroient également dans le plan de mon ouvrage : ſupprimez le Perſonnage ; Irène ſe tait ſur ſon amour, ou devient criminelle en l'avouant : donnez-lui plus de force ; ou il obſcurcit Mahomet & ſe ſaiſit de l'attention du Spectateur, ou il change la ſuite des événemens.

Mon deſſein, par ce détail, n'eſt pas d'autoriſer ces deux caracteres ; mais ſeulement de faire voir les motifs qui m'ont porté à n'y rien changer, & qui m'ont empêché de profiter, dans l'Impreſſion, des juſtes critiques qu'on en a faites.

Je ne dis rien du Muphti ; il tient ſi peu de place dans la Piece, qu'il ſeroit ridicule de lui en donner une ici ; quoiqu'il aide au Viſir à ſoulever l'Armée, je me ſerois bien gardé de le produire ſur la Scene, pour ce qu'il y dit,

Digitized by Google

s'il ne s'y trouvoit tout porté comme assistant à l'entrée triomphante de Mahomet.

Je ne dirai plus qu'un mot, & ce sera, si on me le permet, sur la catastrophe de cette Tragédie.

Aux premieres Représentations, on me fit un crime de l'action de Mahomet : on auroit souhaité, ou que j'eusse fait sauver Irène, ou du moins qu'un autre l'eût immolée ; & je me souviendrai toujours de l'effet terrible que produisit ce Vers décisif :

Frémissez, c'est la main du cruel Mahomet.

Les sentimens aujourd'hui sont si fort changés, que j'ai presque à me disculper de n'avoir armé Mahomet, sur la Scene, que d'un poignard inutile ; le bras étoit levé, le Spectateur étoit ému, je devois achever, dit-on, & le rendre témoin d'une exécution violente, qui auroit porté son horreur & sa pitié jusqu'au dernier degré.

Je ne pense pas ainsi : les mœurs & les régles en seroient bleſſées, & je respecterai toujours les unes & les autres ; il ne m'appartient

Digitized by Google

pas de donner en France l'exemple de verſer impunément le ſang d'un autre ſur le Théâtre; exemple dangereux, qui dégénéreroit bien-tôt en habitude de carnage, & qui, d'un ſpectacle innocent & régulier tel que le nôtre, feroit en peu de tems une aréne ſanglante, une école d'inhumanité.

J'ai donné à ma Piece, ſelon moi, le ſeu dénouement qui lui convînt; je l'ai préparé le mieux qu'il m'a été poſſible : au reſte, je ne me flatte point d'avoir rencontré juſte dans l'un, ni réuſſi dans l'autre; je dis mon ſentiment ſans vouloir y aſſujettir perſonne, & j'avoue de bonne-foi qu'un autre auroit pû beaucoup mieux faire.

Ce ſeroit ici le lieu de rendre graces au Public de l'accueil favorable qu'il a fait à mon ouvrage, ſi je ne craignois que le Lecteur ne prît pour un reproche de la précipitation de ſes jugemens, mon ſoin de lui rappeller ici les applaudiſſemens qu'il m'a donnés comme Spectateur. Quelle différence de la ſolitude

Digitized by Google

& du ſang-froid du Cabinet, à l'illuſion du Théâtre, à la chaleur de la Repréſentation, aux inflexions, aux mouvemens d'Acteurs habiles!

.....Cùm carmina lumbum
Intrant, & tremulo ſcalpuntur ubi intima verſu.
Perſ. Sat. 1.

Digitized by Google

ACTEURS.

MAHOMET SECOND, *Empereur des Turcs.*

IRÉNE.

THÉODORE, *Prince Grec, Pere d'Iréne.*

LE GRAND VISIR.

LE MUPHTI.

L'AGA DES JANISSAIRES.

TADIL, *Confident de Mahomet.*

ACHMET, *Confident du Grand Viſir.*

NASSI, *Grec, Confident de Théodore.*

ZAMIS, *Grecque, Confidente d'Iréne.*

PACHAS.

OFFICIERS DU PALAIS.

GARDES.

GRECS.

La Scene eſt à Byzance.

Digitized by Google

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE VISIR, ACHMET.

LE VISIR.

NFIN, selon mes vœux, guidé par sa Captive,
Ami, c'est en ce jour que Mahomet arrive.
D'un Triomphe pompeux l'appareil imposant,
Hors de ces murs encor le retient dans son Camp.

Digitized by Google

Miniſtre ſans éclat d'une odieuſe Fête,
Il veut, qu'ici, par moi, ſon Triomphe s'aprête.
Ah! loin d'y préparer un Trône à ſon orgueil,
Cher Achmet, que ne puis-je y creuſer ſon cercueil?
Que ne puis-je flétrir ſes lauriers & ſa gloire?
Mais il faut, à pas lents, marcher vers la Victoire.
Du voile de la feinte entourons nos projets:
La prudence peut ſeule aſſurer leurs ſuccès.

ACHMET.

De quels ſuccès encor ſe flatte votre haine?
Mahomet ſçait gagner les Peuples qu'il enchaîne.
Les bienfaits, dans ces lieux, annoncent ſon retour:
Il y ſema l'horreur, il recueille l'amour.
Il ſaccagea Byzance en Vainqueur implacable;
Il revient y regner, en Monarque équitable.
Il a parlé; les Grecs ont vû tomber leurs fers;
De ſes graces, ſur eux, les Tréſors ſont ouverts.
Vous l'avez vû cruel, vous voyez ſa clémence:
Imitez-le, Viſir, banniſſez la vengeance.

LE VISIR.

Ainſi donc un Tyran, dans ſes brûlans accès,
Oſera ſe livrer aux plus cruels excès;
Entre les mains du crime il mettra ſon tonnerre;
De larmes, de douleurs il couvrira la Terre,
Et d'un regard plus doux s'il veut les honorer,
Les vils mortels ſeront contraints de l'adorer!

Digitized by Google

Rien ne peut, de mon cœur, refermer la blessure.
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature.
Ah ! souvenir affreux dont encor je frémis.
Ses ordres m'ont contraint à massacrer mon fils :
Il voulut son trépas, injuste, ou légitime ;
Mais mon bras ne dut point immoler la Victime.
Je frappai... C'en est fait ; ami, laissons les pleurs ;
Soulagement obscur des vulgaires douleurs.

Mahomet, je le sçais, n'est point toûjours barbare ;
De vices, de vertus, assemblage bizarre,
Entraîné par l'essor où son cœur s'est livré,
Il porte l'un ou l'autre au suprême degré.
Monstre de cruauté, Prodige de clémence,
Héros dans ses bienfaits, Tyran dans sa vengeance ;
A ses transports fougueux rien ne peut s'opposer
Et dans le seul excès il sçait se reposer.

Je ne me flatte point ; je le connois, ce Maître
Que ma haine menace, & qu'elle craint peut-être.
Tranquille maintenant, l'amour qui le séduit,
Suspend son caractere, & ne l'a point détruit.
Mais plus pour la vertu son cœur a de constance ;
Et bientôt plus le crime obtiendra de puissance.
De moment en moment il peut se réveiller :
Et tandis qu'il sommeille, il le faut accabler.
Dès-long-tems mes complots préparent sa ruine.
J'ai banni de son Camp l'austere discipline ;

Digitized by Google

Des Chefs & des Soldats j'ai corrompu les cœurs ;
Sur les plus factieux j'ai verſé les faveurs ;
A la fidélité réſervant la diſgrace,
Mon adroite indulgence a carreſſé l'audace ;
Aux bruits ſemés par moi de ſes lâches amours ;
Le murmure a paſſé dans leurs libres diſcours ;
Et ſaiſiſſant enfin l'eſpoir que j'ai vû luire,
Du murmure, au mépris, je les ai ſçû conduire.
C'eſt ainſi que, ſemant la feinte & les détours,
J'attaque ſa puiſſance, & j'aſſiége ſes jours ;
J'allume le Tonnerre, & j'empêche qu'il gronde ;
Sans ſavoir mes projets, le Muphti les ſeconde.
Je ne crains que l'Aga. Janiſſaire indompté,
Rien ne peut altérer ſa fiere intégrité :
Imprudent, mais zelé, ſon audace hautaine
Obtient, brave l'eſtime, & ſubjugue la haine :
Son devoir eſt ſa loi : ſon Maître eſt tout pour lui ;
Et je m'efforce en vain d'ébranler cet appui.
Eſpérons toutefois : c'eſt mon frere, & peut-être,
Saiſiſſant les moyens que le tems fera naître,
Son zéle par mes ſoins ſe verra refroidi,
Ou je le tournerai contre mon Ennemi.
Eſt-il quelque rempart conſtruit par la puiſſance,
Que ne détruiſe enfin l'audace & la prudence ?
Toi, qui depuis long-tems, des malheureux Chrétiens,
Par mes ordres ſecrets, adoucis les liens,

Digitized by Google

De mes conseils prudents as-tu sçû faire usage ?
Tes soins ont-ils, des Grecs, relevé le courage ?
Et vers la liberté que je viens leur offrir,
Osent-ils, en secret, pousser quelque soupir ?

ACHMET.

Couchés dans la poussiere ; abandonnés aux larmes,
J'ai longtems, mais en vain, combattu leurs allarmes.
Le succès leur paroît trop voisin du danger :
Leurs yeux tremblans encor n'osent l'envisager.
Il en est cependant, de qui la noble audace,
A bravé, devant moi, la mort & la menace.
Je leur fais esperer votre solide appui.
Il leur manquoit un Chef, & le Ciel aujourd'hui
Flatte l'heureux succès où votre cœur aspire :
Le plus vaillant des Grecs, Théodore respire.

LE VISIR.

Théodore ?

ACHMET.

Oui, Seigneur ; du sang de Constantin.
C'est lui qui du Vainqueur troubla l'heureux destin ;
Qui dans ces mêmes murs retarda sa victoire,
Et de son propre sang lui fit payer sa gloire.
Ce Héros, dans les fers, gémissoit, inconnu ;
Aujourd'hui seulement à la clarté rendu,
De vos desseins secrets j'ai promis de l'instruire ;
Et bientôt devant vous on le doit introduire.

Digitized by Google

LE VISIR.

Théodore, dis-tu, va paroître à mes yeux?
Ami, je le connois; je l'ai vû dans ces lieux,
Quand l'heureux Amurat m'envoya dans Byzance
Du Grec & du Persan rompre l'intelligence.
Mais un autre intérêt le rend cher à mon cœur:
Et lui seul, du Sultan, va troubler le bonheur:
Oui, pour en concevoir l'espérance certaine,
Apprends que cet Esclave est le pere d'Irène.

ACHMET.

Quoi! de cette Captive?

LE VISIR.

Ami, n'en doute pas.
Il la vit, jeune encor, arracher de ses bras:
L'esclavage la mit dans les mains de mon frere:
Je le pressai long-temps de la rendre à son pere:
Au Sérail du Sultan il destina ses jours;
Et ses yeux, du Sultan, ont fixé les amours.
Maintenant, cher Achmet, je veux que Théodore
L'arrache, par mes soins, à l'Amant qui l'adore.
Je veux, si je ne puis détruire son pouvoir,
Dans son cœur déchiré porter le désespoir.

ACHMET.

Eh! ne craignez-vous point que le pere lui-même
N'aspire, par sa fille, à la faveur suprême?

Digitized by Google

Il eſt chez les Chrétiens des cœurs ambitieux.
L'éclat & la grandeur peut éblouir ſes yeux.
Le plaiſir, & l'orgueil de ſe voir près du Trône.

LE VISIR.

Calme le vain ſoupçon où ton cœur s'abandonne.
As-tu donc oublié cette invincible horreur
Qu'un Chrétien, contre nous, ſuce avec ſon erreur?
L'hymen eſt le ſeul nœud que connoît leur tendreſſe;
Tout autre engagement n'eſt que crime, ou foibleſſe.
Je connois Théodore: & tout autre lien
Ne ſçauroit éblouir un cœur tel que le ſien.
Que ne peut le Sultan, par un hymen ſiniſtre,
De ſes propres malheurs ſe rendre le miniſtre!
Je ne ſais; mais peut-être il ne vient en ces lieux
Que pour en allumer les flambeaux odieux.
Ah! s'il étoit ainſi, ma haine triomphante
Lui raviroit le Sceptre, éloigneroit l'Amante.
Bientôt, en zèle ardent mon courroux déguiſé,
Frapperoit ſans obſtacle un Sultan mépriſé.
S'il l'épouſe, te dis-je, il ſe perdra lui-même:
S'il n'oſe l'épouſer, il perdra ce qu'il aime:
Ou ſi juſqu'à l'offenſe il enhardit ſes feux,
J'armerai le dépit d'un Pere malheureux;
Et moi-même guidant le bras de Théodore,
Je ſçaurai le plonger dans un ſang que j'abhorre.
Sçachons, à nous ſervir, ſi ſon cœur ſe réſout.
S'il ſe perd, ce n'eſt rien; s'il immole, c'eſt tout.

Digitized by Google

ACHMET.

On vient. C'eſt lui, Seigneur.

LE VISIR.

Cher Ami, va m'attendre;
Et que perſonne ici ne puiſſe nous ſurprendre.
Il entre; laiſſe-nous.

SCENE II.

LE VISIR, THÉODORE.

LE VISIR.

Ciel! quelle injuſte loi
Fait gémir dans l'opprobre un Héros tel que toi?
Généreux Théodore! Ah! malgré ta diſgrace,
Partage les tranſports d'un ami qui t'embraſſe.

THÉODORE.

O toi! qui ſeul des tiens, ſenſible à la pitié,
Sçais dans un malheureux reſpecter l'amitié,
Si mon cœur au plaiſir pouvoit s'ouvrir encore,
Je le devrois aux ſoins dont un ami m'honore.
Il n'eſt plus temps. Rends-moi ma priſon & mes fers.
Vos ſuccès & nos maux me les ont rendus chers.
Murs, trop mal défendus par mes fragiles armes,
Murs, baignés de mon ſang, ſoyez-le de mes larmes.

Digitized by Google

De quel faſte étranger me vois-je environné ?
L'Autel étoit ici. Là, mon Roi proſterné....
Malheureux Conſtantin ! Malheureuſe Byzance !
Le Ciel, en ſon courroux, a briſé ta puiſſance ;
Ton effroyable chûte écraſa trente Rois ;
Et l'Univers tremblant en a ſenti le poids.

LE VISIR.

Si le fier Mahomet eût ſuivi ſa conquête,
Sa main, ſur trente Rois, étendoit la tempête,
Il eſt vrai ; mais l'amour a ſauvé l'Univers ;
Au vainqueur de la Terre il a donné des fers.
Apprends que dans ces murs s'eſt éteint l'incendie
Dont les feux menaçoient & l'Europe & l'Aſie :
Et de ces murs encor on pourroit repouſſer
L'Uſurpateur... Mais, non ; il n'y faut plus penſer.
Les Grecs, ſi fiers jadis, aujourd'hui vils eſclaves,
Ont appris, ſans murmure, à porter leurs entraves :
La liberté les cherche, ils n'oſent la ſaiſir ;
Et Théodore enfin ne ſçait plus que gémir.

THÉODORE.

Que dis-tu ? notre ſort peut-il changer de face ?
Ah ! ſi je le croyois....

LE VISIR.

Rappelle ton audace.
Avant la fin du jour tu ſeras éclairci
D'un ſecret important que je te cache ici.

Digitized by Google

Il t'en ſouvient ; tandis qu'on aſſiégeoit Byzance,
Par de ſecrets avis j'éclairai ta prudence :
Mes efforts ni les tiens n'ont pû la conſerver ;
Mais des mains du Tyran on la peut enlever.
Sçais-tu juſqu'à quel point il mérite ta haine,
Ce cruel, qu'en ces lieux un nouveau crime amene ?
Sçais-tu que, pour plonger le poignard dans ſon ſein,
La vengeance & l'honneur ont réſervé ta main ?
Sans doute on t'aura dit qu'une Captive aimable
Arrive ſur les pas de ce Prince coupable ?...
Frémis ; mais venge-toi. Ce fier Uſurpateur
Devient, pour t'offenſer, un lâche ſéducteur.
Cette Beauté qu'il trompe, & qui peut-être l'aime
Cet objet malheureux... c'eſt ta fille elle-même.

THÉODORE.

Ma fille !.. Ah ! juſte Ciel ! Ma fille entre les bras !..
Non ; elle eſt innocente, ou ne reſpire pas.

LE VISIR.

Ceſſe de te flatter. C'eſt elle, c'eſt Irène.
Que, loin de tout danger, ta prévoyance vaine,
Long-temps avant la guerre, envoyoit à Leſbos,
Et que la ſervitude atteignit ſur les flots.

THÉODORE.

Ah ! rompons, s'il ſe peut, ſa chaine criminelle.
Viſir, de ton pouvoir daigne appuyer mon zèle.
Que je l'arrache !...

Digitized by Google

LE VISIR.

Eſpere un facile ſuccès.
Mahomet la confie aux murs de ce Palais.
Sans Gardes, preſque libre, à ſoi-même rendue,
Un prétexte pourra te procurer ſa vûe.
Soit pour flatter ta fille, enfin, ou la fléchir,
Des rigueurs du Sérail on vient de l'affranchir.

THÉODORE.

Viſir, ſur ſon deſtin je ne ſuis point tranquille.

LE VISIR.

On vient.

SCENE III.

LE VISIR, THÉODORE, ACHMET.

LE VISIR, *à Achmet.*

RENDS, cher Achmet, ſa retraite facile.
(*A Théodore.*)
Tu connois ce Palais; évite tous les yeux:
Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux.

Digitized by Google

SCENE IV.

MAHOMET, LE MUPHTI, LE VISIR, TADIL, PACHAS, OFFICIERS DU PALAIS, GARDES.

MAHOMET.

DAns ces murs, qu'a ſoumis ma valeur intrépide,
Que du Trône Ottoman la Majeſté réſide.
Ne changeons point leur ſort. Ils commandoient jadis
Qu'ils commandent encor aux Peuples aſſervis.
Que l'Europe & l'Afrique, au rang de nos Provinces,
Eſclaves, comme vous, y contemplent leurs Princes.
Puiſſent mes Deſcendans, de cet heureux ſéjour,
A l'Univers entier donner des Loix un jour!
Les chemins ſont ouverts : c'eſt aſſez pour ma gloire
Il eſt temps de cueillir les fruits de la victoire.
Ce n'eſt pas ſans effort que mon cœur combattu
Fait céder la Grandeur aux loix de la Vertu.
Dans ce cœur inconſtant, l'Orgueil & la Vengeance,
Je ne le ſens que trop, ont laiſſé leur ſemence.
Je n'oſe vous promettre un bonheur éternel;
Avant d'être clément, vous m'avez vû cruel.
Tremblez... Mais écartons un funeſte préſage :
D'une ſolide paix que ce jour ſoit le gage.

Digitized by Google

Peuples, long-temps courbés sous le poids des malheurs,
Respirez; votre Maître est sensible à vos pleurs;
Votre Maître est fléchi; l'humanité sacrée,
La mere des vertus, dans son ame est entrée:
En vain l'Ambition veut étouffer sa voix;
Elle crie à mon cœur que mon Peuple a ses droits:
C'est elle qui m'apprend qu'un pouvoir sans mesure
Devient pour l'Univers une commune injure;
C'est elle qui m'apprend que des nœuds mutuels
Unissent le Monarque au reste des Mortels;
Et qu'un Roi qui conserve, est égal en puissance
A l'Etre bienfaisant qui donne la naissance.
J'ai vaincu; j'ai conquis. Je gouverne à présent.
(Au Mupthi & au Visir.)
Vous, que ma voix tira de la nuit du néant;
Esclaves de mon Trône, ombre de ma Puissance;
Allez à l'Univers annoncer ma clémence,
A ses Rois consternés annoncez qu'aujourd'hui
Mahomet peut les vaincre, & devient leur appui;
Qu'il ne permettra plus au souffle de la Guerre
De renverser leur Trône, & d'infecter la Terre;
Que sa gloire est contente; & qu'il n'aspire plus
Qu'à rendre heureux son Peuple, & les vaincre en vertus.
Ce n'est pas tout. Mon cœur, lassé du bruit des armes
Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes;
D'une Esclave Chrétienne il couronne la foi.
Ce n'est point m'abaisser; c'est l'élever à moi.

Digitized by Google

Je mépriſe ces Rois, dont la tendreſſe avide
Ne ſçait former des nœuds qu'où l'intérêt préſide :
Commerce trop ſuivi dont j'abhorre la Loi !
Vertu, naiſſance, amour, c'eſt aſſez pour un Roi.

LE VISIR.

Seigneur, de tes Soldats je crains la réſiſtance :
Leurs nombreux Bataillons trop proche de Byzance....

MAHOMET.

Ecoute mes projets ; cours les exécuter.
Je ne m'abaiſſe pas juſqu'à vous conſulter.
Mes ordres ſont dictés. Et ſi quelque Rebelle
Eleve dans mon Camp une voix criminelle,
D'un murmure indiſcret que la mort ſoit le prix :

LE MUPHTI.

Une Chrétienne ! Ciel, ſur le Trône !

MAHOMET, *au Muphti.*

Obéis.

SCENE V.

LE MUPHTI, LE VISIR.

LE MUPHTI.

J'Ai prévû les deſſeins que ce jour nous révele :
Je les ai dès long-tems confiés à ton zèle,
Viſir ; &, dès ce temps, tu juras devant moi
De ne jamais ſouffrir l'opprobre de ton Roi.

Digitized by Google

Il fait plus aujourd'hui, ce Prince téméraire,
Il ose, des Chrétiens, se déclarer le Pere:
Tu le vois, tu l'entends; & ses injustes Loix,
Ainsi que ton audace, ont étouffé ta voix.

LE VISIR.

Muphti, je l'avouerai, j'ai trop cru cette audace.
Eloigné du danger, je bravois sa menace.
Mille moyens s'offroient, j'osois les embrasser:
L'approche du péril les fait tous éclipser.
Il en est un pourtant, triste, voisin du crime;
Mais qu'un Muphti l'approuve, il devient légitime.
Oui, contre les décrets d'un absolu pouvoir,
Tes décrets peuvent seuls armer notre devoir.
Que la Religion par toi se fasse entendre.
Au prix de notre sang nous irons la défendre.
Sur tes pas entraînés par une sainte ardeur,
De ses droits en péril nous soutiendrons l'honneur;
Et jusques dans les bras du Monarque profane
Nous frapperons l'erreur que le Muphti condamne.
Mais, sans toi, nos efforts sacriléges & vains
Nous exposent sans fruit à des tourmens certains.
Tu balances, Muphti!.. C'en est fait; & je cède.
Le danger de l'Etat exige un prompt remède;
La Religion Sainte éleve en vain sa voix:
Son timide Interpréte abandonne ses droits.
Un Visir, après lui, le premier de l'Empire;
Fait briller, mais en vain, le zèle qui l'inspire;

Digitized by Google

En vain le Janissaire offre un puissant secours :
Au milieu d'une Armée il tremble pour ses jours ;
Il ignore, ou plutôt il cède sa puissance ;
D'un Monarque infidele il craint la concurrence ;
Il dévore un affront, & cesse d'être instruit
Qu'un Prince qu'il condamne est un Prince détruit.
Eh ! bien, va donc subir le joug d'une Chrétienne ;
A son Culte, à sa Loi, cours immoler la tienne.
D'un hymen odieux Ministre criminel,
On t'attend ; va serrer ce lien solemnel.
Aux Musulmans trahis ma voix fera connoître
Qu'un Roi qui s'avilit est indigne de l'être ;
Et qu'un Muphti craintif, à la faveur vendu,
Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

LE MUPHTI.

Visir, de tes transports calme la violence.
Je m'abandonne à toi ; je cède à ta prudence.
Avertissons les chefs du danger de l'Etat ;
Avant d'autoriser un nécessaire éclat,
Agissons, & tâchons, par force, ou par adresse,
D'arracher de son cœur une lâche tendresse.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZAMIS.

ZAMIS.

ENFIN, loin du Sérail, Iréne déformais
Va, seule & sans Rivale, habiter ce Palais.
Prête à verser sur vous les biens qu'elle moissonne,
L'aimable liberté déja vous environne.
Oubliez dans ces murs mille objets odieux,
Qui rendoient le Sérail effrayant à vos yeux.
Oubliez à jamais une retraite impure,
De notre Sexe ici le tourment & l'injure;
Tombeau de la vertu, mépriſable ſéjour,
Où régne la molleſſe, où n'entre point l'amour.
Et qui peut, ſans rougir, voir dans ce lieu profane
A quels honteux égards la Beauté ſe condamne?

Digitized by Google

Ces femmes, dont le front ignore la pudeur,
Et dont l'ambition ne tend qu'au deshonneur ?

IRÉNE.

Je ne le cèle point ; ce changement me flatte.
Toutefois, eſt-il temps qu'un doux eſpoir éclate ?
En quel lieu ſommes-nous ? Et qui nous y conduit ?
Quel Trône eſt élevé ſur ce Trône détruit ?
Je te revois enfin, malheureuſe Byzance,
Monument éternel de céleſte vengeance !
En entrant dans tes murs, j'ai ſenti tes douleurs ;
Et mon premier tribut eſt un tribut de pleurs !
Je viens te ſecourir. Affermis ma foibleſſe,
O Ciel ! fais triompher le zèle qui me preſſe.
Eſther ſçut déſarmer le fier Aſſuérus ;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

ZAMIS.

J'approuve avec tranſport ce deſſein magnanime.
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime.
Qui le peut mieux que vous ? D'un Sultan orgueilleux
Le Ciel, à vos attraits, a ſoumis tous les vœux.
Non, non, ils ne ſont plus, ces temps remplis de craintes ;
Quand le fier Mahomet repouſſoit les atteintes
D'un feu, qui, malgré lui, pénétroit dans ſon cœur,
L'indomptable Lion, frappé d'un trait vainqueur,
Avec moins de courroux mord le fer qui le bleſſe.
Quels coups ont annoncé ſa ſuperbe foibleſſe !

Digitized by Google

Son amour, effrayé de ſes propres effets,
Se plongeoit dans le ſang, prodiguoit les bienfaits;
Du meurtre au repentir conduiſoit ſa victime;
Guidé par la vertu, conſeillé par le crime,
Rappellant des tranſports à l'inſtant oubliés,
Prêt à vous immoler, il tomboit à vos pieds.

IRENE.

Zamis, qui ſçait mourir, ſçait braver la menace;
Je ne ſçais quel eſpoir ſoutenoit mon audace;
Cet eſpoir, que je n'oſe encor interroger,
Verſoit ſur moi la force & l'oubli du danger.
Toutefois.... Le dirai-je? au ſein de la victoire
D'un œil triſte & douteux j'enviſage ma gloire.
Trop prompte à ſoulager les maux de nos Chrétiens,
Mon cœur ſe ſeroit-il trompé ſur les moyens?
Si la ſeule vertu m'a pû ſervir de guide,
D'où vient que dans ſes bras le remords m'intimide?

ZAMIS.

Quelle frayeur ſaiſit votre eſprit éperdu?
Que peut vous reprocher la plus pure vertu?
Combien ai-je admiré votre innocente audace?
Mépriſer les bienfaits, confondre la menace!...
A travers les dangers & l'horreur du trépas,
Quelle main juſqu'au Trône a pû guider vos pas?
Car enfin, terraſſé par un pouvoir ſuprême,
Ce n'eſt plus un Tyran qui, malgré lui, vous aime;

Digitized by Google

C'eſt un Héros ſoumis, tendre, reſpectueux,
Et Rival des vertus d'un objet vertueux.

IRENE.

N'offre point à mes yeux la trop flatteuſe image
D'un Prince, dont mon cœur doit déteſter l'hommage;
N'égare point, Zamis, un reſte de raiſon,
Trop foible à repouſſer un dangereux poiſon.
Ses vertus, ſon amour, mon cœur, tout m'intimide;
Tremblante à chaque pas, ſans conſeil, & ſans guide,
Dans un triſte avenir je n'oſe pénétrer;
Et, juſqu'à mon bonheur, tout me fait ſoupirer.
J'ai cru trouver la paix dans ce nouvel aſyle;
Je l'habite, & mon cœur y devient moins tranquille.
C'eſt ici que mon ſort a commencé ſon cours;
C'eſt ici que mon Pere a vû trancher ſes jours;
Et moi-même.... Ah! Zamis!... Ciel! qui me vois tremblante....
Je mourrai ſans regret, ſi je meurs innocente.
Mais que nous veut Tadil?

Digitized by Google

SCENE II.

TADIL, IRENE, ZAMIS.

TADIL.

LEs Chrétiens empressés,
Reconnoissans des biens que sur eux vous versez,
Viennent à vos genoux apporter leur hommage.
Adoucissez les maux de leur triste esclavage,
Mahomet l'a permis. Son ordre, toutefois,
Veut ici que d'un seul ils empruntent la voix.

IRENE.

Qu'il vienne.

SCENE III.

IRENE, ZAMIS.

IRENE.

JUSTE Ciel ! une joye inconnue
S'empare malgré moi de mon ame éperdue.
Rois, Maîtres des Mortels, ah ! quelle est votre erreur,
Quand, la foudre à la main, votre immense grandeur
D'éclats tumultueux épouvante la terre !
Prenez, prenez le Sceptre, & quittez le Tonnerre ;
Soulagez les douleurs d'un Peuple gémissant ;
Des bras de l'injustice arrachez l'innocent ;
Du foible, du proscrit, relevez le courage :
Du pouvoir absolu c'est-là le vrai partage.

Digitized by Google

SCENE IV.

THÉODORE, IRENE, ZAMIS.

IRENE.

MArs, hélas ! quel Vieillard ſe préſente à mes yeux?
Il s'arrête ; il gémit à l'aſpect de ces lieux !

THÉODORE, *à part.*

C'eſt ma fille ; c'eſt elle. Ah ! Pere déplorable !
O Ciel ! ne me ſois point à demi favorable ;
Epure les bienfaits que tu veux m'accorder.

IRENE.

Reſpectable Chrétien, vous n'oſez m'aborder !
Dans ce jour fortuné pourquoi verſer des larmes ?
Raſſûrez-vous. Je viens diſſiper vos allarmes.
Chrétienne comme vous, vos malheurs ſont les miens.

THÉODORE.

Madame, recevez l'hommage des Chrétiens.
Par vous ſeule arrachés à des maux innombrables,
Nous bénîſſons les fruits de vos ſoins ſecourables.
Notre Culte, long-tems inſulté par l'erreur,
Par vous ſeule a repris ſon antique ſplendeur.
Que Dieu, pour tant de biens répandus ſur Byzance,
Affermiſſe à jamais vos pas dans l'innocence !

Digitized by Google

Lorſque de tant de maux vous ſauvez les Chrétiens ;
Un pere infortuné peut-il gémir des ſiens ?
Oſerai-je à vos yeux, expoſant ma triſteſſe,
Outrager par mes pleurs la commune allégreſſe ?
Madame, ayez pitié d'un Pere malheureux,
Echappé des horreurs d'un cachot ténébreux.
D'aujourd'hui ſeulement je revois la lumiere ;
Et je retrouve, hélas ! une fille trop chere,
Une fille pour qui je donnerois mon ſang,
Expoſée, ou livrée au crime le plus grand.
Un ſuperbe Ennemi la tient ſous ſon empire....
Un Muſulman cruel... Je tremble... Je ſoupire....
Il l'aime.... Il eſt puiſſant.. Je ne puis achever.

IRENE, *à part.*

Quel trouble ce Chrétien me fait-il éprouver !
Quel diſcours ! quel rapport ! A peine je reſpire.
La pitié ſur un cœur a-t-elle tant d'empire ?

(*A Théodore.*)

Pour ſoulager vos maux, ardente à tout oſer ;
De mon foible pouvoir vous pouvez diſpoſer.
Peut-être votre fille eſt encor innocente.
Déployez à ſes yeux cette douleur touchante
Que vous communiquez à mon cœur abattu,
Ah ! bientôt près de vous renaîtra ſa vertu.
Si, comme à votre fille, un Deſtin favorable
Redonnoit à mes pleurs un Pere reſpectable,

Digitized by Google

Prompte à sacrifier Amour, Sceptre, Grandeur,
Aux dépens de mes jours je ferois son bonheur.
Mais, loin de vous calmer, j'irrite vos allarmes.
Moi-même, en vous parlant, je sens couler mes larmes.
Vous arrêtez sur moi vos regards attendris!
Vous pleurez! Ah! j'ai peine à retenir mes cris.
Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperdue;
O! qui que vous soyez, votre douleur me tue!

THÉODORE.

Irène!...

IRENE.

Eh! bien, Seigneur, pourquoi me nommez-vous?

THÉODORE.

Chere Irène!...

IRENE.

Seigneur....

THÉODORE.

Ah! mouvement trop doux!
Je pleure.... Je t'appelle.... & tu doutes encore!

IRENE.

Ah! mon Pere, ah! grand Dieu! C'est lui, c'est Théodore.
Vous soupirez!... Hélas! Irène, a-t-elle pû,
En blessant vos regards, attrister la vertu?
Ah! mon Pere, chassez un doute qui m'offense.
Oui, j'ose à vos regards m'offrir en assurance.
Je mérite l'amour d'un Pere tel que vous.

Digitized by Google

THÉODORE.

Et je me livre donc aux transports les plus doux.
Ma fille, embrassez-moi. Vous dissipez la crainte
Dont, en vous retrouvant, j'ai ressenti l'atteinte.
Qu'un Sultan orgueilleux subisse votre loi,
Vous êtes innocente, & c'est assez pour moi.
Mais achevez; calmez mes craintes inquiettes;
Ouvrez les yeux, Irène, & voyez où vous êtes.
Paré de mille attraits à la pudeur mortels,
Dans ces lieux infectés le crime a des Autels:
Par l'avilissement la faveur s'y dispense;
A côté du forfait marche la récompense;
Mille voiles brillans couvrent le deshonneur,
Et toûjours la bassesse y mene à la grandeur.
Ma fille, grace au Ciel, l'erreur ni la foiblesse
N'ont point dans cet abîme entraîné ta jeunesse;
Mais, crains, fuis le danger, il te presse, il te suit;
L'orgueil l'attend, succombe, & la vertu le fuit.

IRENE.

Mon Pere! digne Auteur de ma triste famille,
Mon Pere! dans vos bras recevez votre fille.
La vérité terrible a dessillé mes yeux.
Fuyons, arrachez-moi de ces funestes lieux.
Parmi tant de dangers ma jeunesse imprudente
S'égaroit, & marchoit, aveuglée & contente.
Vous m'éclairez. Malgré le trouble de mon cœur,
Vous me verrez fidelle au devoir, à l'honneur,

Digitized by Google

A ma foi. Oui, mon Dieu! briſe mon eſclavage,
Tu parles, j'obéis. Acheve ton ouvrage!

THÉODORE.

Oui, ma fille, ſans doute il briſera vos fers;
Oui, ſur votre péril ſes yeux ſe ſont ouverts;
Et ſon bras juſqu'à vous aujourd'hui ne me guide;
Que pour encourager votre vertu timide.
De ce vaſte Palais je connois les détours,
J'ai de puiſſans Amis! mes ſoins & leurs ſecours
M'ouvriront les chemins d'une fuite facile.
Vous, flattez le Sultan par une feinte utile;
Ménagez-le; & bien-tôt, Irène en liberté
Bravera ſon amour & ſon autorité.
Je vous laiſſe.

IRENE.

Ah! grand Dieu! vous me laiſſez!.. Mon Pere!
Et pourquoi différer un ſecours néceſſaire.
Vous ſçavez, de ces lieux, les plus obſcurs détours,
Je les quitte; il y va de plus que de mes jours.
Dans l'abîme des flots, dans le ſein de la Terre,
Cachez-moi; ſauvez-moi; tout ici m'eſt contraire.

(*Elle ſe jette aux genoux de Théodore.*)

Oui, plutôt que ſans vous elle oſe demeurer,
Irène, à vos genoux, aime mieux expirer.

Digitized by Google

SCENE V.

MAHOMET, THÉODORE, IRENE, ZAMIS, TADIL.

MAHOMET.

QUi vois-je ? Irène en pleurs ! Irène ſuppliante !
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante !
(*A Théodore.*)
Quel es-tu ? Réponds-moi. Tu te tais vainement,
Perfide ; tu trahis ou le Prince, ou l'Amant.
Réponds-moi ; n'attends pas que l'horreur du ſupplice
D'un ſecret odieux me découvre l'indice.

THÉODORE.

La mort ni les tourmens ne pourroient m'arracher
Un ſecret, quel qu'il fût, que je voudrois cacher.
Mais je veux bien ici te révéler mes crimes :
Sultan, contre des feux honteux, illégitimes
J'excitois ſes mépris, je raſſurois ſon cœur ;
Je voulois la ravir à ta funeſte ardeur ;
De ces Murs dangereux je voulois la ſouſtraire :
Tu ſçais tout ; Venge toi, Sultan ; je ſuis ſon Pere.

MAHOMET.

Son Pére !

Digitized by Google

THÉODORE.

Oui : connois-moi. Je ſuis ce Grec enfin ;
Qui dans ces mêmes Murs balança ton deſtin,
Quand le courroux du Ciel, ſecondant ton courage ;
Permit aux Muſulmans d'y porter le ravage.
Trop heureux, ſi ton bras eût terminé mes jours ;
Puiſque, des tiens, mon bras ne put trancher le cours !
Depuis ce jour fatal, Eſclave miſérable,
J'ai langui dans les fers : le Deſtin qui m'accable
Ne les briſe aujourd'hui que pour me faire voir
Mon dernier bien, hélas ! ma fille en ton pouvoir.
Mais je puis me venger ; ſa vertu m'eſt connue ;
Et ſi je lui défends de paroître à ta vûe,
Ardente à m'obéir, le plus affreux trépas,
Ni le plus tendre amour ne l'ébranleront pas.

MAHOMET.

Chrétien, ta fermeté ne me fait point injure :
Tu me bleſſas. Bien loin que ma gloire en murmure ;
J'étois ton Ennemi, tu défendois ton Roi ;
J'eſtime ton courage, & reſpecte ta foi.
Tu pourrois te venger ? Ta fille obéiſſante
Fuiroit de mon amour la pourſuite éclatante ?
Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir ?
Crois-tu que par la force on veuille l'aſſervir ?
Ah ! mon cœur n'eut jamais, pour engager Irène,
Que mon amour pour nœuds, & mes bienfaits pour chaîne.

Digitized by Google

Ne connois-tu de moi que ma seule fureur ?
Tu m'as vû dans la guerre, armé de la terreur,
Tonner sur tes remparts ; & Vainqueur trop sévere,
Du sang de tes Chrétiens faire fumer la terre :
Mais tu ne m'as point vû, plus doux, plus généreux,
Adoucir des Chrétiens le destin rigoureux,
Et dans les cœurs de tous laver, par ma clémence,
Les titres odieux acquis dans ma vengeance.
Ne me reproche plus une juste rigueur,
Crime de la Victoire & non pas du Vainqueur.
Tu voulois enlever Irène à ma tendresse !
Imprudent ! Si le sort des Chrétiens t'intéresse,
Garde-toi de nourrir le dangereux espoir
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir.
Si tu ne veux hâter leur ruine certaine,
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'ôter Irène ? Ah ! connois Mahomet,
Si c'est-là ton dessein, j'en vais presser l'effet.
Je suis Maître de vous. Esclaves l'un & l'autre,
Je dispose, à mon gré, de son sort & du vôtre ;
Vos personnes, vos biens, vos jours, tout m'est soumis ;
Je vous rends tous les droits que le Ciel m'a transmis ;
Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
Tu peux, ou m'enlever, ou me donner ta fille :
Et j'atteste le Ciel, que, respectant ta loi,
Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

THÉODORE.

Je demeure immobile. O grandeur qui m'étonne !
Prince, digne en effet de plus d'une Couronne,

Digitized by Google

Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir ?
Eſclave, je pouvois librement te haïr ;
Libre, les tendres nœuds de la reconnoiſſance
M'enchaînent, malgré moi, ſous ton obéiſſance.
L'intérêt de Byzance & des Peuples Chrétiens
Veut qu'ici je conſente à ces fatals liens.
Une illuſtre Princeſſe, à ton Pere aſſervie,
Par un ſemblable hymen a ſauvé la Servie.
Triſte exemple ! Mais quoi ! la ſageſſe eſt ſans choix,
Quand la néceſſité fait entendre ſa voix.

MAHOMET.

Le ſuffrage d'un Pere eſt peu pour ma tendreſſe ;
Irène, c'eſt à vous que Mahomet s'adreſſe.
Votre ſort eſt fixé ; reſte à remplir le mien.
Formez-vous, ſans murmure, un auguſte lien ?
Sans crainte, ſans égard, que votre voix prononce
M'aimez-vous ? Que le cœur dicte ſeul la réponſe.
Vous êtes libre enfin.

IRENE.

Je l'ai toujours été.
Garant de ma pudeur & de ma liberté,
(*Elle tire un poignard.*)
Regarde ce poignard. De moi-même maîtreſſe,
J'ai vû d'un œil égal ta fureur, ta tendreſſe :
Et, ſi ſur moi le crime eût tenté ſon effort,
Ma vertu ſe ſauvoit dans les bras de la mort.
Mon Pere, & toi, Sultan, connoiſſez dans Irène,
Ce que peut le devoir ſur une ame chrétienne :

Digitized by Google

De ce fer, à tes yeux, j'euſſe percé mon cœur,
Et ta tendreſſe, à peine, égale mon ardeur.
Les Rois pour effrayer ont la toute-puiſſance,
Mais pour gagner les cœurs, ils n'ont que la clémence.
Mon amour eſt le prix de tes hautes vertus,
Et je t'eſtime aſſez pour ne te craindre plus.
Cette preuve ſuffit.

(*Elle jette le Poignard.*)

MAHOMET.

Je frémis ! & j'admire.
La voilà cette gloire où mon orgueil aſpire.
A ces nobles diſcours, à tout ce que je voi,
J'ai trouvé, grace au Ciel, un cœur digne de moi.
Ah ! pour me l'attacher plus fortement encore,
Ce cœur, qu'avec amour je chéris & j'honore,
Ce cœur, dans qui le mien va lire ſon devoir,
Irène, partagez mon Trône & mon pouvoir.

(*A Théodore.*)

Chrétien, ſoyons, amis ; c'eſt moi qui t'en conjure.
Je reſpecte, & j'ignore une union ſi pure ;
Inſtruis-moi ; ſoûtiens-moi : tu liras dans mon cœur :
Tes ſoins en banniront le crime & la fureur.
Plaiſirs nouveaux pour moi ! mouvemens pleins de charmes !
Vous me faites ſentir que la joie a ſes larmes.
Le pouvoir, les Grandeurs n'ont pû remplir mes vœux ;
Un inſtant de vertu vient de me rendre heureux.

Digitized by Google

Agissons, il est temps. Va rassurer tes freres ;
Qu'ils respirent enfin sous des loix moins séveres.
Des fureurs du Muphti j'ai sçû les affranchir :
Sous toi, sous ton pouvoir, je veux les voir fléchir.
Ordonne ; agis ; guéris leurs blessures cruelles ;
Soumis à toi, sans doute, il me seront fideles.
Tes Prêtres ne pourront refuser mes bienfaits :
Et je brave, des miens, les murmures secrets.
Oui, dûssé-je à mes pieds voir tomber ma Couronne,
Je cours exécuter ce que l'honneur m'ordonne.
O plaisir, pour un Roi, rare & voluptueux !
Je règne sur deux cœurs libres & vertueux.

SCENE VI.

THÉODORE, IRENE, ZAMIS.

THÉODORE.

MA fille, que l'espoir n'aveugle point votre ame,
Plus d'un obstacle encor peut traverser sa flâme.
Demeurez dans ces lieux. Attendez que du Ciel
S'accomplisse sur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout. Quoi que Dieu vous ordonne,
Recevez du même œil la mort ou la Couronne.
Il est doux de regner pour protéger sa Loi ;
Il est beau de mourir pour conserver sa Foi.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZAMIS,

ZAMIS.

OSerois-je blâmer la douleur imprévue
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vue ?
Vous soupirez ? eh ; quoi : si pour quelques momens
Un Pere se dérobe à vos embrassemens,
Devez-vous donc pleurer l'instant qui vous sépare ?
Songez à tous les biens que l'hymen vous prépare.
Mêler vos tendres pleurs à des momens si doux,
C'est honorer le Pere, en affligeant l'Epoux.

IRENE.

Moi, l'affliger, Zamis ! Ah ! ma vive tendresse
Lui soumet pleinement ma joie & ma tristesse.

Digitized by Google

Mon cœur eſt agité : pour lui rendre la paix,
Parlons de ce Héros, parlons de ſes bienfaits.
Enfin, autour de moi je leve un œil tranquille.
Ce Palais, de nos Grecs, eſt devenu l'aſyle.
L'impiété, long-temps attachée à mes pas,
S'éloigne, & déſormais ne m'approchera pas.
Prémices de ma joie, ainſi que de la tienne,
Déja tout eſt Chrétien auprès d'une Chrétienne.
Ciel ! qu'il va redoubler mon zèle & mon ardeur,
Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur !
Ton Dieu s'appaiſe enfin, malheureuſe Byzance.
Que pouvoit contre lui ta fragile puiſſance ?
Sur tes remparts fumans, l'Eſclavage & la Mort
Ont triomphé ſans peine, & regné ſans effort.
Pour porter dans ton ſein des coups trop légitimes,
Tes ennemis n'étoient armés que de tes crimes.
Il frappa ton orgueil ; il couronne ta foi :
La Pitié ſecourable ouvre ſes yeux ſur toi.
Loin de tes chers enfans écartant les allarmes,
Mes ſoins ſçauront tarir la ſource de tes larmes.
Ah ! ſi d'un doux hymen mon cœur ſe ſent flatté,
C'eſt qu'il devient le ſceau de ta félicité.

Digitized by Google

SCENE II.

NASSI, IRENE, ZAMIS.

IRÉNE.

NAssi, que voulez-vous ?

NASSI.

Votre pere, Madame,
Le trouble ſur le front, & la douleur dans l'ame,
M'a confié pour vous ce Billet important.
Il doit, près du Viſir, ſe rendre en cet inſtant.

IRÉNE, *après avoir lû tout bas.*

Qu'ai-je lû ! Que devient mon bonheur & ma joie ?
Je m'y livrois entiere, & le Ciel la foudroie.
Si l'eſpoir dans un cœur s'introduit lentement,
Qu'avec rapidité la douleur s'y répand !

ZAMIS.

Le Sultan vient.

Digitized by Google

SCENE III.

MAHOMET, IRENE, ZAMIS.

IRENE.

SEIGNEUR, vous me voyez tremblante.
Connoiſſez un forfait, dont l'horreur m'épouvante.

MAHOMET *lit.*

En vain à votre hymen nos Prêtres ont ſouſcrit.
Des Muſulmans jaloux la colere s'aigrit.
Sans lui communiquer l'avis de votre pere;
Ménagez le Sultan; obtenez qu'il différe.
On nous menace: on dit qu'un rebelle Sujet,
Prétexte votre hymen pour perdre Mahomet.

IRENE.

Seigneur, vous vous taiſez! Une fureur tranquille
Arrête ſur ces mots votre vûe immobile
Frémiſſant du péril où j'allois vous plonger....

MAHOMET.

Je frémis de l'affront, & non pas du danger.
C'eſt Mahomet, c'eſt moi qu'un Eſclave menace!..
Vous gémiſſez, Irène! Epargnez-moi de grace;

Digitized by Google

Vous m'outragez. Trembler, ou pour vous, ou pour moi.
N'eſt-ce pas m'accuſer de foibleſſe, ou d'effroi ?
Ah ! loin d'aigrir mon cœur par ce nouvel outrage,
Songez que le calmer fut toujours votre ouvrage.
Mépriſez, comme moi, des Eſclaves jaloux ;
Ne n'armez point contre eux l'amour & le courroux.

IRENE.

Moi, Seigneur, moi, contre eux armer votre colere !
Epouſe de leur Roi, ne ſuis-je pas leur mere ?
Que ne peut mon hymen, ce lien ſi flatteur,
De l'Univers entier aſſurer le bonheur !
Je ne crains point pour vous leur téméraire audace ;
Je ne crains point pour moi leur frivole menace ;
Je ne crains que pour eux ces foudroyans éclats
Que votre cœur enfante, & ne maitriſe pas.
Moi, contre eux élever mes plaintes dangereuſes !
Périſſent à jamais ces Beautés malheureuſes,
Qui, loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,
Des Peuples ſupplians oſent trahir l'eſpoir ;
Qui pouvant au pardon déterminer un Maître,
Aiment mieux, par ſes coups, le faire reconnoître !
Non, Seigneur, non, jamais ne daignez m'écouter,
Si jamais, à punir, j'oſe vous exciter.

MAHOMET.

Irène, de mon cœur ſoyez toujours maitreſſe ;
Mais ne le portez point juſques à la foibleſſe.

Digitized by Google

Souffrez que, quoi qu'ici vous m'osiez demander,
J'apprenne à pardonner, & non pas à céder.
Je confirme à jamais les dons que sur Byzance,
Que sur tous vos Chrétiens a versé ma clémence;
Et quant à notre hymen, c'est aux yeux du soldat,
C'est dans mon camp qu'il faut en transporter l'éclat.
Oui, je veux pour témoins d'une union si belle,
Mes Peuples, mon Armée, & les yeux du Rebelle:
Tant qu'aux regards d'un Maître il craindra de s'offrir,
Je le puis ignorer, mais non pas le souffrir.
S'il paroît, à la mort rien ne peut le soustraire.
Qu'il fléchisse, il vivra. Ce n'est point la colere;
C'est la seule équité qui dicte cet Arrêt;
Et l'amour lui veut bien céder son intérêt:
Mais après le serment qui nous joint l'un à l'autre,
Pour le rompre, il n'est plus que ma mort ou la vôtre.

IRENE.

C'en est fait; mon amour perd sa timidité.
Je brave les clameurs du soldat irrité.
De ses emportemens j'ai pénétré la cause;
Et le remède est sûr, puisqu'Irène en dispose.
Pour appaiser enfin vos Peuples offensés,
Je puis mourir pour vous, Seigneur, & c'est assez.
Mais mon pere est absent. Je ne suis point tranquille.
Ce Palais, dans mes bras, lui présente un asyle.

Il

Digitized by Google

Il tarde trop long-temps. Je cours le rappeller.
Près de vous, près de lui, qui pourra me troubler ?
En ceſſant de trembler pour deux têtes ſi cheres,
Ma joie & mes plaiſirs deviendront plus ſinceres.
Du plus cruel deſtin je braverai les coups,
Si je puis conſerver mon Pere & mon Epoux.

SCENE IV.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

LE frere du Viſir, l'Aga des Janiſſaires,
Vient à vos pieds.....

MAHOMET.

Qu'il entre. Ah ! tremblez, téméraires.

SCENE V.

MAHOMET, L'AGA.

L'AGA, *proſterné.*

TON Eſclave, à genoux, pénétré de douleur,
Oſera-t-il parler ?

Digitized by Google

MAHOMET.

Parle.

L'AGA *se releve.*

Frémis d'horreur.

Tes Soldats révoltés menacent ta puiſſance :
Je ſuis leur Chef. Je viens m'offrir à ta vengeance.
Frappe : mais n'étends point ta colere ſur eux.
Ils veulent t'arracher à des liens honteux.
Pleins de reſpect pour toi, ton amour les irrite.
Satisfais le courroux que ma franchiſe excite ;
Punis-moi : je ne puis ſurvivre à ton honneur.

MAHOMET.

Malheureux ! Que prétend ton zéle & ta fureur ?
Ne me connois-tu plus ? Tu formas ma jeuneſſe ;
Tu m'es bien cher : mais ſi tu combats ma tendreſſe ;
Ton trépas eſt certain.

L'AGA.

Je mourrai : mais du moins,
Seigneur, avant ma mort, daigne accepter mes ſoins ;
Qu'un ſouple Courtiſan te trompe & te careſſe ;
Ton ami meurt content, s'il bannit ta foibleſſe.
J'oſe t'interroger. Que fais-tu dans ces murs ?
N'eſt-il pas dans ta vie aſſez de jours obſcurs ?
Jouet d'un vil amour dont le feu te ſurmonte,
Par un plus vil hymen tu veux combler ta honte !
Te dirai-je comment tes ordres rejettés ? . . .
Ah ! que n'as-tu pû voir tes ſoldats irrités,

Digitized by Google

S'amaſſer, s'écrier, ſe plaindre avec colere ?
» Eh ! quoi donc ! répétoit le brave Janniſſaire ;
» Quoi ! nous l'avons perdu ce Sultan redouté,
» Dont l'exemple échauffoit notre intrépidité !
» Quoi ! ſans pleurer ſa mort, faut-il pleurer ſa gloire ?
» Lui, qui du monde entier méditoit la victoire,
» Qui dans Rome captive, arborant le Croiſſant,
» Devoit voir à ſes pieds l'Univers fléchiſſant ;
» Ce même Mahomet, plein d'une obſcure flâme,
» Languit depuis deux ans aux genoux d'une femme !
» Et pour elle rompant les loix de ſes Ayeux,
» Quoiqu'Eſclave & Chrétienne, il l'épouſe à nos yeux !

Ah ! Seigneur, tu connois ce que peut l'inſolence
D'une Armée une fois livrée à la licence.
Arme, non point contre eux, mais contre ton amour
Arme les ſentimens d'un généreux retour.
Vole à ton Camp. Ton œil redoutable & ſévere
Confondra d'un regard l'orgueilleux Janiſſaire ;
Ou plutôt rappellant tes projets oubliés,
Souhaite une Couronne : elle tombe à tes pieds.

MAHOMET.

Oui, je la confondrai cette Armée inſolente ;
Qui réveille en mon cœur une valeur ſanglante ;
Oui, je le leur rendrai ce ſévere Empereur :
Ils me veulent cruel : qu'ils craignent ma fureur.

Digitized by Google

L'amour ne me rend point insensible à l'injure.
Mon bras va dans leur sang étouffer le murmure.
Et toi, sors, malheureux.

L'AGA.

Tu m'as promis la mort :
Je vais la mériter par un dernier effort.
Dans les bras de l'amour je méconnois mon Maître :
Puissé-je à sa vengeance enfin le reconnoître !
Que fais-tu dans ces murs ? Pourquoi laisser flétrir
Ces palmes, ces lauriers que tu voulois cueillir ?
Byzance est sous tes loix ; entre dans la carriere,
Ouvre les bras, l'Europe y vole toute entiere ;
Son Empire est à toi. Les imprudens Chrétiens
S'empressent de briguer l'honneur de tes liens.
Sur le triste Occident daigne jetter la vûe ;
Vois régner sur ses Rois la discorde absolue ;
Vois ses foibles Tyrans détruire avec fureur
Les remparts qui pourroient arrêter ta valeur.
Chrétiens contre Chrétiens, quel Démon les anime ?
Ardens à s'entraîner dans un commun abîme,
Le Vaincu, le Vainqueur, l'un par l'autre pressé,
Sous leurs coups mutuels y tombe renversé.
Aveuglés par la haine, aucun d'eux n'examine
Qu'en perdant son rival il hâte sa ruine ;
Que chaque combattant qu'il ose terrasser,
Sont autant d'ennemis qu'il te faudroit percer ;
Et que, de quelque part que panche la victoire,
Tout est perte pour eux, tout conspire à ta gloire.

Digitized by Google

Du poids de ta puiſſance étouffe leurs diſcords ;
Enchaîne au même joug les foibles & les forts.
Tout autre bruit ſe tait, lorſque la foudre gronde.
Tonne ſur ces cruels, & rends la paix au Monde.
Ce ſont-là les projets nobles & glorieux
Qui flattoient, mais en vain, nos cœurs ambitieux.
Ce ſont-là les projets qu'une funeſte flâme
Interrompt, ou plûtôt efface de ton ame.
Ainſi donc l'amour ſeul arma tes combattans !
Là, ſe terminent donc tant d'exploits éclatans !
Ainſi donc à travers le fer, le ſang, la flâme,
Tes vœux impatiens n'ont cherché qu'une femme !

(*Il ſe jette aux genoux de Mahomet.*)

Tu rougis ! Ah ! rends-moi mon Auguſte Empereur.
Que la gloire t'éveille ; elle parle à ton cœur ;
Elle parle à ton cœur, cette gloire immortelle :
Tu reſiſtes en vain ; ton cœur eſt fait pour elle.
Oui, malgré ton amour, malgré ſes vains tranſports,
Elle y jette, à mes yeux, la honte & les remords.
Vainement à ſes cris ton ame ſe refuſe :
Tu l'entends, Mahomet, & ton trouble t'accuſe.
Sous tes coups maintenant puiſſé-je être immolé !
J'ai le prix de ma mort ; la Gloire t'a parlé.

MAHOMET, *à part.*

Je l'avouerai, malgré la fureur qui m'anime,
En déchirant mon cœur, il force mon eſtime.

Digitized by Google

(*A l'Aga.*)

Je te laiſſe le jour. Ceſſe de condamner
Un amour dont la voix m'enſeigne à pardonner.
Apprends, par cet effort, qu'il eſt une autre gloire
Que celle que la guerre attache à la Victoire.
Apprends que, ſi l'amour n'étoit une vertu,
Mahomet, par l'amour, n'eût point été vaincu.
Toutefois, je le ſens, ma bonté déja laſſe
S'épuiſe, en pardonnant à ta coupable audace.
Retourne dans mon Camp; fais trembler mes ſoldats.
Qu'ils craignent de pouſſer plus loin leurs attentats.
Rien ne peut différer mon hymen qui s'apprête:
A leurs yeux, dès ce jour, j'en célèbre la fête:
Tout Rebelle inſolent tombera ſous mes coups;
Ou les Traîtres, ſur moi ſignalant leur courroux,
Préviendront, par ma mort, l'arrêt que je prononce.
Ils me verront. Adieu; porte-leur ma réponſe.

SCENE VI.

L'AGA, *ſeul.*

IL menace; il me fuit. Le trouble de ſon cœur
Semble ici m'annoncer que mon zèle eſt vainqueur.
Achevons, s'il ſe peut; & ſoyons lui fidele.
Je n'en ſçaurois douter; quelque puiſſant Rebelle
Du venin de diſcorde infecte le ſoldat.
Quel qu'il ſoit, détruiſons le Traître & l'attentat;
Rendons l'Armée au Prince, & le Prince à l'Empire.

Digitized by Google

SCENE VII.

LE VISIR, L'AGA.

LE VISIR.

ARrête. Où t'a conduit le zèle qui t'inſpire ?
Tu quittes le Sultan ; qu'as-tu fait ?

L'AGA.

Mon devoir.

LE VISIR.

Pourquoi donc ſeul ici te cacher pour le voir ?
Sçais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite,
Nos Chefs, à ton ſalut, n'ont laiſſé que la fuite ?
Sçais-tu bien qu'accuſé des plus noirs attentats,
L'Armée, entre mes mains, a juré ton trépas ?
On dit, vil Délateur, qu'aux maux les plus ſiniſtres
Tes conſeils ont livré de fideles Miniſtres :
On dit que, de ſes feux timide approbateur,
Tu nourris du Sultan la criminelle ardeur.
Si tes jours te ſont chers, garde-toi de produire
Cet ordre humiliant dont tu n'oſes m'inſtruire.
Aux yeux de nos ſoldats crains de te préſenter,
Sans ſçavoir nos projets, ſans les exécuter.

Digitized by Google

L'AGA.

J'ignore vos projets ; j'ignore quels Miniſtres
Mes diſcours ont livrés aux maux les plus ſiniſtres ;
J'ignore que l'Armée en tes mains m'ait proſcrit :
Mais je n'ignore plus le Traître qui l'aigrit.

LE VISIR.

Et quel eſt-il ?

L'AGA.

C'eſt toi.

LE VISIR.

Pourquoi m'appeller Traître ?
Je ſoûtiens mieux que toi la gloire de mon Maître.
Aux conſeils de l'Amour l'empêcher d'obéir,
Le rendre à ſa grandeur, eſt-ce-là le trahir ?

L'AGA.

Quel es-tu, pour vouloir, dans le cœur de ton Maître,
Forcer les paſſions à naître, à diſparoître ?
Quel es-tu, pour oſer, de ſa gloire, à ton gré,
Déterminer l'objet, & marquer le degré ?

LE VISIR.

Quel je ſuis ? Apprends donc, puiſqu'il faut t'en inſtruire,
Qu'un Viſir eſt l'appui, le ſalut d'un Empire,
L'Oracle de l'Etat, l'inſtrument de la loi,
L'œil, la voix, le génie, & le bras de ſon Roi.
Cette part du pouvoir où l'on nous aſſocie
N'eſt plus au Souverain, dès qu'il nous la confie :

Digitized by Google

Et souvent au besoin ce seroit le trahir,
Que, même contre lui, ne nous en pas servir.
Elle est entre nos mains, afin que la prudence,
A l'abri du respect, subjugue la Puissance;
Et nous devons enfin forcer les Souverains
A vouloir leur bonheur, & celui des Humains.

L'AGA.

Je ne suis qu'un soldat : & de mon ignorance
Un Visir voudra bien me pardonner l'offense.
J'avois cru qu'un Ministre appellé par son Roi,
Lui devoit plus qu'un autre & son zéle, & sa foi;
Que plus il approchoit du sacré Diadême,
Plus la soumission en devoit être extrême;
Et qu'un trait réfléchi du suprême pouvoir,
En effrayant son cœur, y fixoit le devoir.
J'ai cru que tout Sujet, dont l'insolente audace,
A côté de son Prince, osoit marquer la place,
N'étoit plus qu'un Rebelle, un perfide, un ingrat,
La honte de son Maître, & l'effroi d'un Etat.
J'ai crû que sans respect regarder la Couronne,
C'étoit anéantir l'éclat qui l'environne;
Et qu'à quelque degré qu'on en puisse approcher,
C'étoit la profaner que d'oser y toucher.

Ah! ne te couvre plus d'un zéle qui m'irrite.
J'entrevois les projets que ta fureur médite.

Digitized by Google

Trop sûr qu'à tes complots j'oppoſerois mon bras,
Tu m'as rendus ſuſpect aux yeux de nos ſoldats.
Tu crains que Mahomet, par mon ſoin magnanime,
Ne renonce à l'hymen dont tu lui fais un crime.
Des armes qu'il te donne, avant de le percer,
Par les mains du ſoldat, tu veux me renverſer.
Eſclave révolté, ſonge à te mieux connoître.
Loin d'attenter ſur lui, tremble aux pieds de ton Maître.
Souviens-toi qu'un Sultan, par le Ciel couronné,
Peut être condamnable, & non pas condamné.
Si ſur toi, ſur les tiens, tombe ſon injuſtice,
S'il entraîne l'État au bord du précipice,
S'il immole ſa gloire à de lâches amours,
S'il ternit en un jour l'éclat de tant de jours,
Pleure; mais obéis: c'eſt-là ton ſeul partage.

LE VISIR.

Ceſſe de me tenir ce timide langage.
Où règne l'injuſtice, il n'eſt plus de pouvoir;
Où manque la puiſſance, il n'eſt plus de devoir.
Peux-tu donc me blâmer? L'Epoux d'une Chrétienne
Eſt digne de ta haîne ainſi que de la mienne.
Je méconnois un Roi digne de mes mépris.
Qu'il ſoit ce qu'il doit être, & nous ſerons ſoumis.
Peux-tu voir, fier Aga, les Chrétiens dans Byzance
Uſurper ſans obſtacle une injuſte puiſſance?
Veux-tu que Mahomet, achevant ſes projets,
A leur infâme joug enchaîne ſes Sujets?

Digitized by Google

De tous les coins du Monde Irène les appelle :
Tout seconde l'espoir dont leur cœur étincelle.
A l'ombre de son nom leur culte rétabli,
Insulte insolemment aux décrets du Muphti.
Bien-tôt, n'en doute point, leur troupe mutinée,
De l'Empire Ottoman changeant la destinée,
Après avoir chassé Mahomet de ces lieux,
Répandra dans l'Asie un feu séditieux.
Secourus du Germain, aidés de Trébizonde ;
C'en est fait, les Chrétiens sont les maîtres du Monde.
Tu chéris le Sultan, tu prévois tous ces maux,
Et tu peux t'endormir dans un lâche repos !

L'AGA.

Non, je ne puis souffrir que mon Roi s'avilisse.
Borne là tes desseins, & je suis ton complice.
Il oubliera bien-tôt de dangereux appas,
Si nos pleurs, si nos cris arrachent de ses bras
L'orgueilleuse Chrétienne à qui son cœur se livre.
A ces conditions je suis prêt à te suivre.
Si tu pousses plus loin tes odieux projets,
Je te perce le cœur, & je m'immole après.

Digitized by Google

SCENE VIII.

LE VISIR, *seul.*

VA, je te conduirai plus loin que tu ne penses.
De la révolte, en lui, j'ai jetté les semences.
Achevons ; ou s'il ose encor me traverser,
Le soldat veut son sang ; je le laisse verser.

Fin du troisieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

EIGNEUR, de vos transports calmez la violence,
Ces regards, ces soupirs, & ce profond silence,
D'une vive douleur témoignages certains.

MAHOMET.

Ami, d'un trouble affreux mes esprits sont atteints;
Voile aimable, long-temps étendu sur ma vûe,
Douce sécurité, qu'êtes-vous devenue ?
Cruel Aga, pourquoi désillois-tu mes yeux ?
Pourquoi, dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire,
A l'Amour triomphant arracher la victoire ?

Digitized by Google

Je crois l'entendre encor. Sa redoutable voix.
Me frappe, me réveille, & m'accable à la fois.
En lisant mon devoir à sa clarté brillante,
J'abhorre le flambeau que sa main me présente.
Tandis qu'il me parloit, l'amour le condamna;
Le courroux l'immoloit : l'orgueil lui pardonna.
Content de fuir, content d'essayer la menace,
Je n'ai pû ni souffrir, ni punir son audace.

TADIL.

Ah ! reprenez, Seigneur, des soins dignes de vous;
Laissez gémir l'Amour : son frivole courroux
A déja trop long-temps balancé la victoire.
Mépriſez ses conseils; n'écoutez que la Gloire;
Achevez; triomphez d'un dangereux objet,
Et reprenez des soins dignes de Mahomet.

MAHOMET.

Tadil, à mon amour cesse de faire injure.
Loin d'en rougir, apprends qu'une flâme si pure,
A tous mes sentimens imprimant sa grandeur,
Aux plus hautes vertus sçut élever mon cœur.
A peine je l'aimai, cet objet magnanime,
Qu'un pouvoir inconnu me sépara du crime.
Pour lui plaire, abjurant de tyranniques loix,
De l'exacte équité j'interrogeai la voix :
Le glaive du pouvoir dans ma main redoutable
Apprit à distinguer l'innocent du coupable.

Digitized by Google

Sur mon Trône, long-temps Théâtre de forfaits,
Je plaçai la Pitié, la Clémence & la Paix.
Déja mon cœur changé goûtoit sa récompense,
Et mettoit sa grandeur dans la seule innocence.
Non, à tant de vertus je ne puis renoncer:
Non, vainement la Gloire ose ici m'en presser;
Vainement à l'Amour elle oppose ses charmes:
La cruelle se plaît dans le sang, dans les larmes;
Le tumulte, l'horreur, l'accompagnent toujours;
Et je puis être heureux sans son fatal secours.

TADIL.

Du Vainqueur de Byzance est-ce-là le langage?
Faut-il de vos exploits vous retraçant l'image?...

MAHOMET.

Non, Tadil; de mon cœur tu connois la fierté.
Laisse, laisse gémir un amour révolté;
Laisse dans ses éclats mourir sa violence.
L'ambition, sur moi, n'a que trop de puissance.
Crains que, portant trop loin d'impétueux transports,
Je ne prépare ici matiere à mes remords.
D'un triomphe commun je méprise la gloire;
Et j'aime, par le sang, à payer la victoire.
L'horreur a pénétré mon cœur & mon esprit;
Le dépit destructeur m'agite, & me saisit.
L'Amour, plus que jamais tyrannisant mon ame,
Attise de ses feux la dévorante flamme;
Mais il n'est plus mêlé de ses raviſſemens,
De ses tendres langueurs, de ses doux mouvemens;

Digitized by Google

Il jette dans mon cœur le déſeſpoir, la rage ;
Il ne reſpire en moi que le ſang, le carnage.
Mon ame abandonnée aux plus cruels tranſports ;
Pour ſortir de ſon trouble, a ſoif de mille morts.
Ah ! ſi de mes ſoldats la révolte coupable
Acheve d'enflammer mon courroux implacable . . .
Juſte Ciel ! Je frémis . . . Témoin de mes fureurs,
Non, jamais l'Univers n'aura vû tant d'horreurs.
Le Viſir m'eſt ſuſpect. Que la mort l'environne :
Sa vie eſt criminelle, & je te l'abandonne.
Mon pouvoir abſolu dépoſe le Muphti ;
Qu'au même inſtant que l'autre, il ſoit anéanti.
Va, je mets en tes mains ma foudre, ma vengeance.
Laiſſe-moi ſeul.

SCENE II.

MAHOMET, *ſeul.*

ENfin j'évite ta préſence,
Irène ; & l'aſcendant d'un funeſte devoir,
Pour la premiere fois, balance ton pouvoir.
Ah ! puiſqu'il le balance, il le vaincra ſans doute.
Si le triomphe eſt beau d'autant plus qu'il nous coûte ;
Quel plus noble laurier pourroit me couronner,
Que celui qu'en ce jour je prétends moiſſonner ?
Sors de mon cœur, Amour ; & fais place à la Gloire :
Tes murmures ſont vains ; je ne te veux plus croire.

Digitized by Google

SCENE III.

MAHOMET, THÉODORE.

THÉODORE.

SULTAN, de tes bontés permets-nous de jouir.
Le bonheur de ma fille a trop ſçu m'éblouir.
Le péril qui la ſuit, le danger qui te preſſe,
Rompent l'auguſte nœud que formoit ta tendreſſe.
Libres par tes bienfaits, permets que, ſur mes pas,
Irène aille cacher de funeſtes appas.
Son repos, ton honneur, ſa ſûreté, ta vie,
Son pere, tout enfin ordonne qu'elle fuie.

MAHOMET.

Tout l'ordonne, dis-tu? Mais l'ai-je commandé?
Par qui ſon ſort doit-il être ici décidé?
Quel empire, quels droits te reſtent-ils ſur elle?
Qui te les a rendus?

THÉODORE.

Ton Armée infidelle.

MAHOMET.

Mon Armée? Ainſi donc tu m'oſes apporter
L'ordre que mes ſoldats prétendent me dicter?
Sçais-tu que cette audace, en toi ſeul impunie,
A tout autre Mortel auroit coûté la vie?

Digitized by Google

Tu n'es plus sous ces Rois tremblans, subordonnés,
D'un Peuple impérieux Esclaves couronnés,
Monarques dépendans, asservis sur le Trône,
Que sous le nom de loix l'impuissance environne;
Phantômes du Pouvoir, dont le bras impuissant
Courbe, au gré de l'audace, un Sceptre obéissant.
Ah! si le Despotisme a choisi quelque Siège,
C'est celui que j'occupe, &. qu'en vain on assiège:
Et si dans son entier je ne l'avois reçu,
Par moi seul, à son comble il seroit parvenu.
Capable d'immoler mon amour à ma gloire,
Déja je méditois cette grande victoire:
J'osois défigurer, dans mon cœur allarmé,
L'image d'un objet si tendrement aimé.
Mais n'attends plus de moi ce cruel sacrifice,
Peuple ingrat: à tes yeux je veux qu'il s'accomplisse
Cet hymen, dont en vain ton orgueil est blessé.
En faveur de l'amour l'honneur intéressé,
M'offre l'appas flatteur d'une double victoire:
En couronnant mes feux, je conserve ma gloire.

THÉODORE.

Eh! pourquoi refuser de remettre en mes bras
L'objet de tant de trouble & de tant de combats?
Epargne à mes regards la douloureuse image
De ces Murs désolés par un second ravage;
Epargne à ma douleur le spectacle cruel
De ma fille à mes pieds tombant du coup mortel;
Et s'il faut dire tout, de toi-même peut-être,
Malgré tout ton pouvoir, abattu par un Traître.

Digitized by Google

MAHOMET.

Plus tu peins le péril prêt à nous accabler,
Plus je sens mon courage à ta voix redoubler.

THÉODORE.

Peux-tu livrer ma fille à la fureur cruelle?...

MAHOMET.

Je respire; je l'aime; & tu trembles pour elle?

THÉODORE.

Un Peuple tout entier a conjuré sa mort.

MAHOMET.

Un amant Souverain te répond de son sort.

THÉODORE.

La trahison, la force, ont tonné sur sa tête.

MAHOMET.

La puissance & l'amour chasseront la tempête.

THÉODORE.

Tu périras toi-même.

MAHOMET.

Eh! bien donc, sans pâlir,
Sous les éclats du Trône il faut m'ensevelir;
Il faut, si l'on m'arrache à ce degré sublime,
Que l'Autel, en tombant, écrase la Victime.
Reprends auprès de moi ta noble fermeté.
Opposons au péril une mâle fierté;
Frappons les premiers coups; cherchons qui nous offense.
Détruisons....

Digitized by Google

SCENE IV.

TADIL, MAHOMET, THÉODORE,

TADIL.

PARDONNEZ à mon impatience,
Seigneur ; je crains encor d'être venu trop tard.
Le Muphti, déployant le terrible étendart,
Souleve à son aspect un Peuple téméraire.
Tout le suit : le Spahy, l'orgueilleux Janissaire,
Courant sous un saint voile aux derniers attentats,
Y dresse en même temps & sa vûe & ses pas.
Tout s'apprête au carnage ; & déja dans la Ville....

MAHOMET.

(*A Théodore.*)

Traîtres, vous le voulez!... Demeure en cet asyle ;
Rassemble les Chrétiens admis dans ce Palais :
Je te laisse ma Garde, & je te la soumets.

(*A Tadil.*)

Tadil, qu'on obéisse aux loix de Théodore.

Digitized by Google

SCENE V.

IRENE, MAHOMET, THÉODORE, TADIL.

IRENE.

QUEL attentat, Seigneur! Quel crime vient d'éclore!
Quel péril!...

MAHOMET.

Ce n'eſt rien. Un peu de ſang verſé;
Un Chef anéanti, le péril eſt paſſé.

IRENE.

Ah! Seigneur, étouffez une funeſte flamme;
Laiſſez, laiſſez-moi fuir.

MAHOMET.

Vous, me quitter, Madame!
Juſte Ciel!... demeurez; & ne préſumez pas
Que j'aime, ou je haiſſe, au gré de mes ſoldats.
Raſſurez-vous; calmez d'inutiles allarmes.
Il eſt temps de verſer du ſang, & non des larmes!

TADIL.

Ah! Seigneur, permettez....

MAHOMET.

Malheureux, laiſſe-moi.
Ton Roi, contre un Eſclave, a-t-il beſoin de toi

Digitized by Google

SCENE VI.

THÉODORE, IRENE.

THÉODORE.

MA fille, à la pitié je porte un cœur ſenſible.
Vous pleurez Mahomet : ſa perte eſt infaillible.
Le Viſir, dès long-temps ſon ſecret ennemi,
N'attendoit qu'un prétexte, & l'amour l'a fourni.
A peine à votre hymen je venois de ſouſcrire,
Que d'un complot fatal on a trop ſçû m'inſtruire.
J'ai voulu, mais en vain, détruire ce projet,
J'ai couru vers ces Murs, j'ai preſſé Mahomet
De rompre des liens formés pour ſa ruine :
Au mépris du danger, l'amour le détermine ;
Il ſe perd ; ſuivez-moi : les mutins en courroux
Bien-tôt ſe ſeront fait un chemin juſqu'à vous.

IRENE.

Ah ! mon Pere, en quel temps voulez-vous que je fuie
Cauſe de tant de maux, pourrois-je aimer la vie ?
Je n'en ſçaurois douter, Mahomet va périr ;
Il meurt ; & vous m'avez permis de le chérir.
Ah ! vous m'avez perdue ; & mon ame tremblante
Succombe ſous les noms & de fille & d'amante.

THÉODORE.

Chere Irène, ceſſez d'échauffer dans mon cœur
Une triſte amitié qui parle en ſa faveur.

Digitized by Google

Penſez-vous qu'inſenſible au coup qui le menace,
L'honneur n'ait pas déja conſeillé mon audace ?
Mais . . . .

IRENE.

Ah ! Je vous entends ; votre cœur inquiet
Craint de commettre un crime en ſauvant Mahomet.
Dans votre ame à jamais exempte d'artifice,
Le ſcrupule, le doute aſſiègent la juſtice.
Oſez interroger votre cœur combattu :
Le préjugé lui parle, & non pas la vertu.
Depuis quand, au mépris du ſang qui l'a fait naître,
Un Roi, s'il n'eſt Chrétien, n'eſt-il plus votre Maître ?
Et ce Sceptre, & ce Glaive, en ſes mains, dons du Ciel,
Qui lui peut arracher, ſans être criminel ?
Eſt-il quelque pouvoir au-deſſus de Dieu même,
Qui puiſſe anéantir les droits du Diadême ?
Le dogme le plus ſaint, l'ordre le plus parfait,
Sauver ſon Souverain, peut-il être un forfait ?
Quel exemple aux Chrétiens ! Ah ! dans leurs mains perfides,
Grand Dieu ! briſe à jamais ces poignards parricides ;
Que fabrique l'Enfer, dont s'arme la fureur,
Et qu'au ſein de ſes Rois plonge une aveugle erreur.

THÉODORE.

Pour aimer le Sultan, pour lui reſter fidele,
Iréne, je n'ai pas beſoin de votre zèle.

Digitized by Google

Sans discuter ici les droits de Mahomet,
Ses bienfaits, ses vertus m'ont rendu son Sujet.
Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte :
Oui, j'en croirai l'amour qui pour lui sollicite :
Et s'il m'est défendu de lui servir d'appui,
Il m'est permis du moins de mourir avec lui.
J'y cours. Adieu, ma fille.

IRENE.

Arrêtez, ô mon Pere !
Arrêtez, ou je meurs. Ciel ! quelle est ma misere !
Il faut, lorsque pour moi mon amant va périr,
Que j'enchaîne le bras qui le peut secourir.
Vivez, Seigneur, vivez ; dans mon ame affligée
J'entends déja gémir la nature outragée ;
Vivez, épargnez-moi le reproche éternel
D'avoir porté le fer dans le sein paternel.
Quel état ! Quel tourment ! Epreuve rigoureuse !
Peut-on être innocente ensemble & malheureuse ?
Oui, ma vertu triomphe, & la faveur du Ciel
M'instruit à terminer un embarras cruel.
Sa voix a retenti, le Sort veut qu'on l'entende.
Ce n'est point votre sang, c'est le mien qu'il demande.
Mourir pour un Sultan, en vous c'est désespoir ;
Mourir pour mon époux, Seigneur, c'est mon devoir.

THÉODORE.

Non, ne m'arrêtez plus. Une douleur si tendre
Ne peut..., Nassi paroît ; que va-t-il nous apprendre ?

SCENE

Digitized by Google

SCENE VII.

NASSI, THÉODORE, IRENE

IRENE.

AH ! que fait Mahomet ?

NASSI.

Le ſoldat en fureur
Répandoit dans Byzance & le trouble & l'horreur;
Diviſés d'intérêts, réunis par la haine;
L'un menace les Grecs, & veut le ſang d'Irène;
L'autre, dont le Viſir échauffe le courroux,
Brûle ſur Mahomet de ſignaler ſes coups.
Mais à peine il paroît, tout fuit, tout ſe diſperſe;
Son chemin eſt comblé des mutins qu'il renverſe;
Lá terreur, la vengeance éclatent dans ſes yeux;
Chaque coup, chaque trait perce un ſéditieux.
Déja juſqu'au Viſir il s'eſt fait un paſſage.
Le Viſir frémiſſant voit approcher l'orage.
» Sultan, je puis te perdre ou mourir; c'eſt aſſez;
Dit-il; & ſur ſon Maître il fond à coups preſſés.
Mahomet furieux leve une main ſanglante,
Et du ſein du perfide il la tire fumante.
Cependant les ſoldats, dans ces murs répandus,
Pourſuivent à grands cris les Chrétiens éperdus.
Le Sultan veut en vain détourner la tempête;
Il menace, il immole, & rien ne les arrête.
Enfin de leur Prophéte il ſaiſit l'étendart,
Rappelle les mutins fuyans de toute part;

Digitized by Google

Et ce signe, pour nous une fois salutaire,
Dompte, & suspend les coups du cruel Janissaire.
Mais le trouble, Seigneur, n'est point encor calmé.
D'un sinistre avenir mon cœur est allarmé:
Ils demandent le sang d'une tendre victime . . :
Je crains, en la nommant, de partager leur crime.

IRENE.

Enfin, c'est donc sur moi que le Ciel en courroux
D'un orage effrayant a rassemblé les coups!
Voilà donc tout le fruit de mon amour funeste!
De tant de biens promis, la mort seule me reste!
Seigneur, vous le voyez, il n'est plus temps de fuir.
L'arrêt est prononcé, c'est à moi d'obéir;
Et je vais . . .

THÉODORE.

Ah! ma fille, où fuis-tu sans ton pere?
Sauve-toi dans mes bras, ô fille encor trop chere!

IRENE.

Oui, Seigneur, de vos bras j'accepte le secours;
Mais c'est pour ma vertu, bien plus que pour mes jours.
Pour la derniere fois ouvrez le sein d'un pere
Aux larmes que m'arrache une douleur sincere.
Pour fléchir l'Etre à qui j'ose les adresser,
Sur quel Autel plus saint pourrois-je les verser!
Que fais-je! Surmontons ces indignes allarmes:
L'Innocence expirante est au-dessus des larmes.
Ne laissons point le Peuple arbitre de mon sort;
Et du moins, en Chrétienne, offrons-nous à la mort.

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, *Suite.*

MAHOMET *à ſa ſuite qui ſort.*

QUon me laiſſe. Ah ! grand Dieux ! par qui ſera calmée
Cette horrible fureur en mes ſens allumée ?
Dans des ruiſſeaux de ſang mon cœur vient de nager ;
Et ce cœur plus ardent brûle de s'y plonger.
Impétueux effort qui déchire mon ame,
Qui des deux te produit, ou ma gloire ou ma flamme ?
Ma flamme ! Quoi ! parmi tant de tranſports affreux,
J'entends encor les cris d'un amour malheureux.
Qu'il gémiſſe ; qu'il meure. Ah ! ſa langueur funeſte
A déja trop flétri des jours que je déteſte.
Rhodes, Rhodes ſubſiſte ; &, malgré mes ſermens,
Ce rempart des Chrétiens brave les Ottomans.

Digitized by Google

Scanderberg, triomphant dans un coin de l'Epire,
Du creux de ſes rochers inſulte à mon Empire.
Vainqueur infatiguable, il remplit l'Univers....
Et Mahomet vieillit dans la honte & les fers !
De tant de lâchetés il eſt temps de t'abſoudre.
Tonne, éclate, détruis, arme-toi de la foudre ;
Sous les remparts de Rome enſevelis tes feux ;
Remplis tes hauts projets, ou péris glorieux.
Saiſiſſons le moment d'un dépit magnanime ;
Immolons à ma gloire une grande victime !
Effrayons l'Univers ; &, digne Potentat,
Par un exemple affreux confondons le ſoldat.
Il eſt digne de moi, cet exemple terrible :
Vaincre ma paſſion, c'eſt me rendre invincible.
Que dis-je ? Ah ! malheureux, quel horrible forfait !
O mort ! viens dévorer le cœur & le projet.

SCÈNE II.

MAHOMET, L'AGA.

MAHOMET.

BARBARE ! viens jouir du trouble où te me jettes.
Viens, tes fureurs encor ne ſont pas ſatisfaites.

Digitized by Google

L'amour, le tendre amour parle encor à mon cœur ;
Inſpire-moi ta rage, & comble mon malheur.
Que dis-je ? Il eſt comblé. Frémis, connois ton Maître :
Dans toute ſa grandeur il s'apprête à paroître.
Ou la gloire, ou la rage ont jetté dans mon ſein
Un projet . . . Non, cruels, vous l'eſperez en vain ;
Non, ma fureur s'attache à de moindres victimes ;
Et j'irai par degré juſqu'au dernier des crimes.
Oui, vous périrez tous ; & de ce crime, au moins,
Ceux qui l'auront cauſé ne ſeront pas témoins.

L'AGA.

J'ai prévû les combats que te livre la gloire.
Ton cœur, trop foible encor, balance la victoire.
Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d'appas ;
Ce que peut ton Eſclave, eſt de t'offrir ſon bras.

MAHOMET.

Quels Sujets, juſte Ciel, m'a ſoumis ta colere !
Tel eſt, des Muſulmans, l'effrayant caractere :
Dans le ſang le plus pur ardens à ſe plonger,
Montrez-leur la victime, ils courent l'égorger.
Admirateurs outrés d'une valeur farouche,
La vertu, la pitié, l'amour, rien ne les touche.
S'ils ne craignent leur Maître, ils le feront trembler ;
Et pour les commander, il faut leur reſſembler.
Eh ! bien, cruels, eh ! bien, il faut vous ſatisfaire ;
Il faut être parjure, impie, & ſanguinaire,

Digitized by Google

Déteſter l'innocence, abjurer la vertu. . . .
Ah ! le Ciel t'a donné le Prince qui t'eſt dû,
Peuple ingrat ! J'ai voulu régner en juſte Maître ;
Il te faut un Tyran ; ſois content, je vais l'être.

L'AGA.

Quoi donc ! à l'amour ſeul borner tous ſes deſirs ;
Quoi ! dormir ſur un Trône entouré de plaiſirs !
Parer ſes mains d'un Sceptre ; &, mépriſable idole ;
D'un Peuple déſarmé boire l'encens frivole !
Quoi ! c'eſt donc là regner ! Ah ! qu'eſt-ce que j'entends ?
Ce n'eſt point pour regner que naiſſent les Sultans.
Depuis que tes Ayeux, du fond de la Scythie,
Fiers enfans de la Guerre, ont inondé l'Aſie,
Aucun d'eux n'a regné ; tous ils ont triomphé.
Vois par eux des Soudans le pouvoir étouffé ;
Par eux l'Aſſyrien chaſſé de Babylone ;
L'efféminé Perſan renverſé de ſon Trône ;
Le Caraman vaincu ; le Bulgare aſſervi ;
Le Hongrois abaiſſé ; le Thrace anéanti.
Ils regnoient, tous ces Rois que leur valeur écraſe :
De leur Trône abattu l'équité fut la baſe.
L'amour, ainſi qu'au tien, ſiégeant à leur côté,
Leur molleſſe uſurpoit le nom de Majeſté.
Ah ! lorſque dans ces murs, théâtre de ta gloire
Ton intrépidité conduiſit la victoire ;

Digitized by Google

Lorſque ton bras puiſſant foudroyant ces remparts,
Abattit & ſaiſit le Sceptre des Céſars :
Ah ! tu regnois alors ; &, ſi j'oſe le dire,
Plus que tous tes Ayeux tu méritois l'Empire.
L'Univers conſterné, préſageant ta grandeur,
Déja tendoit les mains aux fers de ſon Vainqueur.
Quel changement, ô Ciel ! J'en appelle à toi-même.
Mahomet peut tout vaincre : & que fait-il ? Il aime.
Je me tais. Mon audace a mérité la mort :
Mais puiſqu'on me pardonne, on cède à mon tranſport.

MAHOMET.

Ceſſe, & n'ajoute rien à ma douleur profonde.
Tu me formas, cruel, pour le malheur du Monde.
La cruauté perfide & l'aveugle fureur,
Par tes barbares ſoins, ont germé dans mon cœur.
Par un chemin plus noble, & plus rude peut-être,
Au-deſſus des grandeurs on m'auroit vû paroître ;
J'euſſe été de la terre & l'amour & l'honneur :
On m'y force, il le faut ; j'en vais être l'horreur.
Par des torrens de ſang, chemins de la victoire,
Je jure de pourſuivre une inhumaine gloire.
Jouets de mon orgueil, les mortels gémiront ;
Juſques dans mes plaiſirs leurs cris retentiront.
Tu triomphes ! va, cours, éloigne de ma vûe
La Beauté qui regna ſur mon ame éperdue.
Furieux, & flottant ſur mon ſort, ſur le ſien,
Si je la vois encor, je ne réponds de rien.

Digitized by Google

Sauve-moi de ſes pleurs, ſauve-la de ma rage.
Un inſtant peut la perdre, ou vaincre mon courage.
La voici. Juſte Ciel! Je ne me connois plus.
(*A l'Aga.*)
Laiſſe-moi; tes conſeils ſont ici ſuperflus.
L'AGA, *à part.*
Quelle entrevue, ô Ciel! que je crains ſa tendreſſe!
Sauvons-le, malgré lui, de ſa propre foibleſſe.

SCENE III.

MAHOMET, IRENE.

IRENE.

MON abord vous ſurprend. Soigneux de m'éviter,
Votre exemple, à vous fuir, auroit dû m'exciter.
Avouez-le, Seigneur, vous n'aimez plus Irène:
Vous craignez ſes regards; ſa préſence vous gêne.
Raſſurez-vous. Chaſſez le trouble où je vous vois.
Elle vous parle ici pour la derniere fois.
Sultan, je ne t'ai point déguiſé que mon ame
A fait tout ſon bonheur de partager ta flâme.
Ardente à te prouver l'amour le plus parfait,
Tout ce que la vertu m'a permis, je l'ai fait.
Cette même vertu veut que ma flamme expire,
En cédant à ſes loix, je tremble, je ſoupire;

Digitized by Google

Je ſens bien que mon cœur n'y réſiſtera pas.
Mais qui dompte l'amour, ne craint point le trépas.
Je dégage ta foi ; je te rends ta promeſſe ;
Je renonce à l'hymen qui flattoit ma tendreſſe.
L'effort eſt rigoureux ; il eſt digne de moi.
Vous, Seigneur, de la gloire, allez, ſuivez la loi.
J'oſe pourtant vous faire encore une priere :
Ne la rejettez point, Seigneur, c'eſt la derniere.
Soulagez les Chrétiens ; vous me l'avez promis
Que votre cœur jamais ne ſe ferme à leurs cris :
Aimez-les. Mahomet, enfin qu'il vous ſouvienne
Qu'Irène vous fut chere, & qu'elle fut Chrétienne.
Je lis dans vos regards de ſinceres douleurs.
C'en eſt aſſez. O Ciel ! j'accepte mes malheurs.

MAHOMET.

Je n'avois pas prévû de ſi vives allarmes.
Irène, triomphez ; voyez couler mes larmes.
Objet de mes deſirs, doux charme de mes yeux ;
Hélas ! vous méritiez un deſtin plus heureux.
Irène ! chere Irène, il en eſt temps encore,
Fuyez ; éloignez-vous. Le feu qui me dévore
Peut, dans ſon âpreté, conſumer ſon objet.
Ah ! ſi vous connoiſſiez le cœur de Mahomet,
Ses tranſports, ſa fureur, ſa noire barbarie ! . . .
L'amour d'un Muſulman eſt un amour impie,
Toujours prêt, dans ſa rage, à détruire l'Autel
Où ſon reſpect brûloit un encens ſolemnel.

Digitized by Google

Jamais à mes desirs vous ne fûtes plus chere ;
Et cependant jamais l'implacable colere
Ne menaça vos jours d'un si pressant danger.
(*Il leve son poignard sur Irène.*)
Ce poignard, dans ton sein est prêt à se plonger.
Irène, crains la mort ; son horreur t'environne ;
Ma fureur te l'annonce, & mon bras te la donne.

IRENE.

Ton bras est suspendu ! Qui t'arrête ? Ose tout.
Dans un cœur tout à toi, laisse tomber le coup ;
Frappe : finis mes maux ; Irène te pardonne.

MAHOMET, *laissant tomber son bras.*

Tu me pardonnes. Ciel ! je frémis, je frissonne.
Mon cœur sous ta constance est contraint de plier.
Le crime est imparfait ; le remords est entier.
Tu pleures ! tu gémis ! Ah ! trop puissante Irène !
Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne.
Ce fer, ce même fer qui t'a pû menacer,
Dans mon perfide sein est prêt à s'enfoncer.
(*Il veut se percer, mais Irène l'arrête.*)
Tu m'arrêtes ! Ah ! Dieu, que d'amour !... Que de charmes !...
(*Il laisse tomber le poignard.*)
Eh ! quoi ! tant de fureur se termine à des larmes !...
Irène, décidons. Veux-tu vivre & regner ?
Aux yeux de mes soldats je vais te couronner.

Digitized by Google

J'en jure par le Ciel. Tes attraits, ma puissance,
Les supplices, la mort, vaincront leur résistance.
Que dis-je? Ah! fuis plûtôt; fuis, dangereux objet;
Mon amour, ma vertu, mes pleurs sont ton forfait.
Laisse-moi tout entier m'abandonner au crime;
Et, du moins, ne fois pas ma premiere victime.

IRENE.

Oui, je vais terminer tant de combats affreux.
Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux.
Ne vous reprochez plus votre amour pour Irène.
Cet instant, pour jamais, va briser notre chaîne...
Pour jamais!... Ah! Seigneur!.. Mais dans ce triste jour
Je pleure vos vertus bien plus que votre amour.
Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.

SCENE IV.

MAHOMET *seul.*

JE te laisse partir, Irène, & je t'adore!
Quel horrible triomphe! Il accable mon cœur.
Tout s'y tait, tout y meurt, tout, jusqu'à la fureur.
Ce calme toutefois n'est qu'un calme perfide.
Oui, de tous mes instans ce seul instant décide.
Les vertus dans mon ame avoient suivi l'amour;
L'amour cède, & j'y sens le crime de retour.
Quel bruit se fait entendre?

Digitized by Google

SCENE V.

MAHOMET, THÉODORE, GRECS.

THÉODORE, *désarmé, & blessé; soutenu par ses Grecs.*

AH! Seigneur, ta présence
Peut seule, des mutins, désarmer l'insolence.
Je combattois... Irène accourt avec transport:
Elle me voit sanglant, elle cherche la mort:
Par le fer des soldats son sang va se répandre.
Je me meurs: & mon bras ne peut plus la défendre.

MAHOMET.

S'il faut que dans son sang mes soldats aient osé!...
Ah! courons, trop long-temps c'est être mépriſé.
Traîtres, vous fléchirez; ou cette même Irène,
J'en jure, ne mourra que votre Souveraine.
Non, la nécessité ne peut rien sur les Rois;
Et mon cœur n'est point fait pour recevoir des loix.

Digitized by Google

SCENE VI.

THÉODORE, GRECS.

THÉODORE.

DIEU ! de tant de périls garantiſſez Irène !

SCENE VII.

ZAMIS, THÉODORE, GRECS.

ZAMIS.

QUEL triomphe ! Ah ! Seigneur, je ne le crois qu'à peine.

THÉODORE.

Irène ! ...

ZAMIS.

Tout lui cède. Aux portes du Palais,
Les mutins pourſuivoient leurs criminels projets.
Leurs coups portoient par-tout la mort inévitable.
Irène ... j'en frémis ; Irène inébranlable
Porte à travers le fer ſes pas précipités,
Et mépriſant la mort, ... » Perfides, arrêtez ;

Digitized by Google

» Dit-elle ; des Chrétiens épargnez l'innocence ;
» Tournez contre moi seule une juste vengeance :
» C'est moi qui vous ravis un Vainqueur glorieux ;
» Frappez ; trempez vos mains dans un sang odieux.
A peine elle a parlé, son aimable présence
Met la discorde aux fers, & bannit la licence.
Eperdus, consternés, tremblans à ses genoux,
Ils cèdent en silence à des charmes si doux.

THÉODORE.

Ciel ! je t'offre ma mort. Mon cœur n'a plus d'allarmes.
Je vois Nassi, grand Dieu ! que m'annoncent ses larmes ?

SCENE VIII.

NASSI, THÉODORE, ZAMIS, GRECS.

NASSI.

VENEZ, Seigneur, venez ; sortons de ce Palais.

THÉODORE.

Je tremble.

NASSI.

Epargnez-vous d'inutiles regrets.

THÉODORE.

Irène ? . . .

Digitized by Google

NASSI.

Hélas !

THÉODORE.

Nassi ? . . .

NASSI.

Malheureuse Victime ! . . .

Elle n'est plus.

THÉODORE.

Grand Dieu !

NASSI.

Mes yeux ont vû le crime.

THÉODORE.

Et quelle main barbare, instrument du forfait ? . . .

NASSI.

Frémissez ; c'est la main du cruel Mahomet.

ZAMIS.

Juste Ciel !

THÉODORE.

Je me meurs.

NASSI.

Irène triomphante
Contemploit à ses pieds l'armée obéissante ;
Mahomet a paru. Les chefs & les soldats,
D'Irène, par leurs cris, célèbrent les appas.
Il s'arrête ; il admire ; il soupire ; il s'avance :
Aux cris tumultueux succede un long silence.
Il marche . . . Dans ses yeux sont la rage & les pleurs.
» Le voilà, cet objet, proscrit par vos fureurs,

Digitized by Google

» A-t-il dit ; cet objet, à qui la vertu même
« Auroit du Monde entier cédé le Diadême.
» Vous étiez trop heureux ſous un regne ſi doux :
» Je vous vois maintenant trembler à ſes genoux.
» Traîtres, il n'eſt plus temps. Pleurez ſur ſa mémoire :
» Vous la perdez, cruels ; je l'immole à ma gloire.

Ah ! Seigneur ! furieux, il ſaiſit un poignard ;
Il jette ſur Irène un funeſte regard,
La frappe ... Pardonnez à ma douleur mortelle ;
Le ſang coule ; déja la Victime chancelle ;
Elle tombe ; ſes yeux ſe tournent vers le Ciel ;
Et ſon cœur expirant pardonne au criminel.

THÉODORE.

Grand Dieu, dont le courroux éclate ſur Byzance ;
Que ſa mort & la mienne appaiſent ta vengeance.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

Digitized by Google

LE RETOUR DE MARS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS;

AVEC UN DIVERTISSEMENT:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 20 Décembre 1735.

Digitized by Google

ACTEURS.

MARS.

APOLLON.

L'AMOUR.

MERCURE.

PLUTUS.

VÉNUS.

LA FIDELITÉ.

THÉMIS.

La Scene eſt à Cythere.

Digitized by Google

LE RETOUR DE MARS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, LA FIDELITÉ.

VÉNUS.

NON, je ne conçois point de plus cruel martyre,
Que de vivre sous votre empire.

LA FIDELITÉ.

La Déesse de la Beauté,
Soumise à la Fidélité !
En bonne foi, Vénus, vous voulez rire.

VÉNUS.

Vous plaisantez encor !

Digitized by Google

LA FIDELITÉ.

Je ne dirai plus rien.

VÉNUS.

Vous m'ennuyez.

LA FIDELITÉ.

Je le ſçais bien:
D'aujourd'hui cependant vous m'avez rappellée.

VÉNUS.

Et je voudrois déja vous avoir exilée.
Une Belle avec vous eſt toujours en procès.

LA FIDELITÉ.

Hélas! J'ai beau plaider, je ne gagne jamais.
Sans raiſon toutefois vous me grondez, Déeſſe;
Le jour que Mars partit. Rappellons-nous les faits;
Dans ces tendres momens que, raſſemblant ſes traits,
L'Amour dans un adieu confond avec adreſſe
Et ſa rigueur & ſes bienfaits;
Lorſqu'épuiſant la plus vive tendreſſe
Deux cœurs ne craignent plus que la fin d'une ivreſſe
Qui, malgré de tendres regrets,
S'échappe & fuit avec viteſſe;
Quand l'aimable eſſain des Plaiſirs,
Indigens dans leur abondance,
Plus vifs par leur prochaine abſence,
Sont prêts à s'envoler ſur l'aîle des ſoupirs:

Digitized by Google

Dans ces tendres momens vous m'avez appellée.
» Allez, dites-vous à Mars,
» Emmenez des Amours la troupe désolée :
» A l'abri de vos Etendarts,
» Qu'ils vous suivent dans les hazards ;
» Pendant votre absence cruelle,
» Voilà ma compagne éternelle ;
» Partez, pressez votre retour.
Mars partit, emmena l'Amour ;
Je restai près de vous : combien de tems, Déesse ?
Le premier jour on m'embrassa ;
Le second, mon abord glaça ;
Et le troisieme, on me chassa.
L'histoire est vraie, elle vous blesse.

VÉNUS.

Elle me blesse, j'en conviens.
Et voilà les beaux entretiens
Qui vous font tant aimer des Belles ;
Vos cris, vos plaintes éternelles
Ont toujours fait détester vos liens.

LA FIDELITÉ.

Toujours ! Non ; & j'ai vû ma puissance affermie
Faire le charme de la vie.
Jadis compagne de l'Amour,
Ses Sujets & les miens ne formoient qu'une Cour ;

Digitized by Google

De nos Etats communs je réglois l'harmonie,
Avec prudence, avec économie,
De ſes aimables dons je verſois la douceur ;
Ce que l'amant gagnoit ſur l'amante ravie
Etoit toujours ſalaire, étoit toujours faveur.
Par de nouveaux deſirs augmentée & nourrie ;
Sa flamme par le temps n'étoit point amortie.
Près du temple de la Beauté,
Long-temps avec un œil avide,
Contraint dans ſa témérité,
Voltigeoit le plaiſir, aujourd'hui moins timide ;
Long-temps exclus il gémiſſoit ;
Privé de ſon aîle perfide,
Je l'admettois, il ſe fixoit ;
Par mes ſoins il rajeuniſſoit.
Il n'étoit point alors de légere piquûre.
Je conduiſois d'une main sûre
Tous les traits que l'Amour lançoit ;
Et de deux cœurs qu'il uniſſoit
J'éterniſois la profonde bleſſure.

VÉNUS.

Ce portrait, Déeſſe, eſt flatté :
On chercheroit en vain les douceurs qu'il raſſemble ;
Pour en faire un qui vous reſſemble,
Interrogeons la vérité.
Incommode autant qu'ennuyeuſe,
Tyranniſant un triſte cœur,

Digitized by Google

La passion la plus joyeuse
Par vous dégénère en langueur.
Dans votre sombre pruderie,
Habile à tout empoisonner,
L'enjouement séducteur, l'aimable étourderie;
Un seul grain de coquetterie,
Sont des crimes chez vous qu'on ne peut pardonner.
A vos côtés ont pris séance
Le respect timide & muet,
Le devoir imposant, le scrupule inquiet,
L'insipide persévérance,
L'ennui, le dégoût, l'indolence;
L'offensante satiété,
Et la triste uniformité:
Pour la laideur, pour la Vieillesse,
Gardez vos plaisirs peu touchans.
Vrai partage de la Jeunesse,
L'inconstance a les siens plus doux & plus piquans.

LA FIDELITÉ.

De la beauté qui me chasse
Le pouvoir est passager;
La honte saisit ma place,
Le remords sçait me venger.

VÉNUS.

Bon! vous chasser! Qui songe à vous exclure
Quelle amante jamais a formé le dessein

Digitized by Google

De devenir inconſtante & parjure?
Le hazard fournit l'aventure;
Votre foibleſſe en avance la fin.
Mais ne diſputons plus de grace.
En faveur du Dieu des combats,
Auprès de moi reprenez votre place, . . .
A ſon retour s'il ne vous trouvoit pas;
Il eſt d'une humeur peu tranquille,
D'un emportement inutile
Je veux éviter le fracas.
Pendant l'Eté, la trompette guerriere
A guidé loin de moi les Amours éperdus;
Abandonnée & ſolitaire,
Pour m'égayer un peu, j'ai reçu dans Cythere
Thémis, Apollon, & Plutus:
Mais voyez mon malheur, Déeſſe
En introduiſant la richeſſe,
Plutus avoit oublié net
Le goût & la délicateſſe:
Sous les replis de ſa robe traîtreſſe,
Thémis nous apporta l'ennui, la ſéchereſſe
Echappés de ſon cabinet;
Et, pour achever mon martyre,
Apollon vint ſans la ſatyre.

LA FIDELITÉ.

Mais s'ils vous ennuyoient, pourquoi juſqu'à ce jour
Sont-ils reſtés, dans votre cour?

VÉNUS.

Digitized by Google

VÉNUS.

Les chaſſer, c'eût été me montrer trop ſévere :
Car enfin ce ſont ſes amans ;
Et fuſſent-ils ſans agrémens,
Leur perte n'eſt jamais légere.

LA FIDELITÉ.

Je ne ſçais comment Mars recevra tout ceci.

VÉNUS.

Taiſons-nous, Thémis vient ici.

SCENE II.

VÉNUS, THÉMIS.

THÉMIS.

ON dit que Mars arrive de l'armée.

VÉNUS.

Oui, ſi j'en crois la Renommée.

THÉMIS.

Aujourd'hui ?

VÉNUS.

Je le crois.

THÉMIS.

Adieu, belle Vénus.

Digitized by Google

VÉNUS.

Quoi ! si-tôt ?

THÉMIS.

Ne m'arrêtez plus ;
Il est temps que je me retire.

VÉNUS.

Ecoutez donc, on a quelque chose à vous dire.
Eh ! bien, qu'avez-vous fait du Seigneur Apollon ?
Vous quittez ma Cour l'un & l'autre ;
Qu'il vous donne son cœur, qu'il reçoive le vôtre.
Vous êtes fille, il est garçon :
Vous auriez dû déja faire ce mariage.

THÉMIS.

Apollon & Thémis ! Le plaisant assemblage !

VÉNUS.

Eh ! mais, Déesse, pourquoi non ?
Il est entre vous deux certaine convenance....

THÉMIS.

De la convenance entre nous !
Et de grace, où la trouvez-vous ?
C'est un fou, plein de pétulance,
Sans gravité, sans consistance,
Dont l'esprit libertin voltige incessamment
Sur des riens, dont il fait son subtil aliment :
Tête sans poids, cervelle sans prudence ;
Il parcourt, en moins d'un moment,
Des flots, des airs l'espace immense ;

Digitized by Google

Il s'éleve, il tombe, il s'élance
Au gré du caprice & du vent.
Il feroit beau le voir, dans son extravagance,
Prononcer, de mon tribunal,
Une Sentence en madrigal !
Adieu, je vais dans mon domaine
Rassembler mes Sujets épars.

VÉNUS.

Mais pourquoi donc fuyez-vous Mars ?
D'où vous peut venir tant de haine ?

THÉMIS.

C'est un petit brutal, qui sans ménagement ;
Brusque souvent mon caractere ;
Ses Sujets & les miens s'accordent rarement.
Il prétend que tout cède à son audace altiere.
Près des Belles sur tout, Mars & ses favoris
Nous poursuivent avec outrance ;
Vénus, je soutiens que mes fils
Doivent sur ses enfans avoir la préférence.

VÉNUS.

Dans mes Etats, ce point est contesté.

THÉMIS.

On dit que Mars est estimable ;
Je le crois ; mais en vérité
J'ignore ce que la beauté
Peut en lui découvrir d'aimable ;

Digitized by Google

Dans le portrait qu'Apollon m'en a fait
Je ne l'ai trouvé qu'effroyable ;
Je l'ai retenu trait pour trait,
Ecoutez s'il eſt véritable.
Loin, devant lui, la farouche Terreur,
D'un bras ſanglant, d'une voix menaçante
Chaſſe la Peur & la froide Epouvante.
Plus près du Dieu, l'intrépide Valeur,
Le glaive haut, l'œil fier, l'ame raſſiſe,
Porte en tous lieux la mort qu'elle mépriſe.
Du Char d'acier, chef-d'œuvre de Vulcain,
L'Activité tient les rênes en main.
Fiers tourbillons, ſes courſiers indomptables
Sement au loin des feux inévitables ;
Le Dieu terrible, environné d'éclairs,
Briſe en paſſant les Sceptres, les Couronnes ;
Frappe les Rois écraſés ſous leurs Thrônes ;
Lance la foudre, ébranle l'Univers,
Et fait trembler Pluton en peuplant les enfers.

VÉNUS.

Oui, tel il eſt dans ſa colere ;
Tels ſont ſes généreux enfans.
Mais quand à la beauté les fripons veulent plaire ;
Ah ! Déeſſe, qu'ils ſont charmans !
Heureux s'ils n'étoient inconſtans ;
Plus heureux, s'ils pouvoient ſe taire !

THÉMIS.

Et les miens donc ? Ah ! qu'ils ſont doux ! .

Digitized by Google

VÉNUS.

Oui, vos jeunes Sujets ſont tous petits bijoux.
Auprès d'une Beauté qu'ils plaident bien leur cauſe!
Regards poupins, tons précieux,
Diſcours muſqués tout diſtillans d'eau roſe;
Tout en eux ſatisfait & l'oreille & les yeux.
Graceyant avec art, riant par habitude,
Geſticulant avec étude,
Eſprits légers à railler inclinés,
Eſprits clinquans tout à jour façonnés;
Le ſémillant papillonnage,
L'éloquent petit badinage:
Que de ſoins! quelle propreté!
Quel teint mignard! quelle peau douce & fine!
Joignez-y la mouche aſſaſſine.
Un jeune Sénateur eſt preſque une Beauté.

THÉMIS.

En effet rien n'eſt plus aimable:
Je vois avec raviſſement
Que la Beauté leur devient favorable;
Pour vous remercier d'un portrait ſi galant,
Pendant la Campagne future
Vous en aurez chez vous bon nombre, je vous jure.
(*Elle ſort.*)

VÉNUS.

Eh! non, je peins *gratis*.

Digitized by Google

SCENE III.

LA FIDELITÉ, VÉNUS.

LA FIDELITÉ.

AH ! Déeſſe ! voici
Mon plus implacable ennemi.

VÉNUS.

Eh ! qui donc ?

LA FIDELITÉ.

C'eſt Plutus.

VÉNUS.

Ah ! vous êtes perdue.

LA FIDELITÉ.

Soumettez-vous toute entiere à mes loix,
Jurez-le moi ; ſa force eſt confondue.

VÉNUS.

Hélas ! je l'ai juré cent fois,
Et j'ai cent fois été vaincue.

LA FIDELITÉ.

Il vient ; un peu de fermeté.

Digitized by Google

SCENE IV.

VÉNUS LA FIDELITÉ, PLUTUS.

PLUTUS.

AH! je vous trouve en compagnie!
Pourquoi donc cette nouveauté?
(*A la Fidélité.*)
Ma Bonne, laiſſe-nous de grace en liberté;
Délogeons, le *trio* m'ennuye.

LA FIDELITÉ.

Plutus & ſes enfans ſont ſans cérémonie.
Me connois-tu?

PLUTUS.

Moi? Non, en vérité,
Et n'en ai même aucune envie.
Allons, allons, ſans compliment;
Sors vîte... Attendez donc... Je rappelle en mon ame...
C'eſt la Fidélité! C'eſt elle aſſurément....
Eh! que faites-vous donc ici de cette femme?

VÉNUS.

Plutus....

LA FIDELITÉ.

Point de diſcours, foible Divinité;
Devant Plutus la Beauté doit ſe taire,
Pour ne laiſſer parler que la Fidélité;
C'eſt le moyen de s'en défaire.

Digitized by Google

PLUTUS.

Qui Diable eût deviné qu'elle étoit en ces lieux ?

LA FIDELITÉ.

Tu ne me connois pas ?

PLUTUS.

Moi ? chez plus d'une Belle
J'ai vû jadis ton Phantôme ennuyeux ;
Mais il s'offre aujourd'hui rarement à mes yeux.

LA FIDELITÉ.

Que viens-tu faire ici ?

PLUTUS.

La demande eſt nouvelle.
Ce que je fais par-tout ; donner, pour recevoir.

LA FIDELITÉ.

Va, ſors, on ne veut plus te voir.

PLUTUS.

On ne veut plus me voir, dit-elle ?
Tais-toi, babillarde éternelle.
Nous ſçavons juſqu'où va ton fragile pouvoir ;
Sur terre ardens à te détruire
Mes Sujets ont ſçu m'en inſtruire.
Subalternes commis, d'auprès de la Beauté
Tu les exclus avec fierté.
Sur eux je jette un œil de pere ;
Ils percent les degrés : ſouſtraits à tes rigueurs,
De temps en temps ils voguent à Cythere ;

Digitized by Google

Toujours chiffrant, nombrant, ſes voilà directeurs :
Contre toi dans l'inſtant éclate leur colere ;
Tu les fuis en tous lieux, par-tout ils ſont vainqueurs ;
Et ſi je voulois moi, j'obtiendrois tes faveurs.

LA FIDELITÉ.

Tes enfans t'ont flatté d'un triomphe facile ;
Je reconnois leur vanité.
Sur la terre, Plutus, tout n'eſt pas infecté :
Il eſt encor plus d'un aſyle,
Où mon pouvoir eſt reſpecté.
Il eſt des Beautés mortelles,
Tendres autant que fidelles,
Au-deſſus de tes efforts ;
Leur cœur à mes loix docile
Dédaigne l'appas ſervile
De tes immenſes tréſors ;
Je connois leur petit nombre,
Et je couvre de mon ombre
Leurs plaiſirs & leurs tranſports.

PLUTUS.

Ne diroit-on pas, à t'entendre,
Que ſur terre on m'a revétu
D'un pouvoir qui ne m'eſt pas dû ?
Que je ſuis un Tyran dont on doit ſe défendre ?
Qu'eſt-ce, ſans moi, que la beauté ?
Un flambeau fumant ſans clarté,

Une étoile obſcurcie, une fleur ignorée,
Sous l'humble buiſſon enterrée;
Seul j'en connois & rehauſſe le prix.
Au feu des yeux d'une brune piquante
J'allume du rubis le vivant incarnat;
Du diamant je brillante l'éclat;
J'unis, d'une main ſçavante,
Sur de ſomptueux habits,
L'or & la perle innocente
Au ſuperbe Coloris
De la fleur la plus brillante;
Ajuſtemens & traits par moi ſont aſſortis.
Pour conſerver cette beauté cherie,
Seul je diſpenſe les ſecours.
L'aſtre brûlant ſeche-t-il la prairie?
Des bois j'ombrage les détours.
L'Aquilon glace-t-il la plaine refroidie?
Sous un lambris doré j'échauffe les Amours.
J'écarte les chagrins ſiniſtres;
Je conduis l'embonpoint ſur les pas de Comus;
J'ouvre les celliers de Bacchus,
Et les Plaiſirs ſont mes miniſtres.

LA FIDELITÉ.

De ton pouvoir voilà l'éloge fait:
Faiſons celui de ta perſonne.
Premierement....

PLUTUS.

Tout beau, ma Bonne!

Digitized by Google

Si je ſuis curieux de me voir en portrait,
J'ai des Peintres en abondance;
Et j'ai déja choiſi, pour me tirer au net,
Un bâtard d'Apollon que j'ai payé d'avance.

LA FIDELITÉ.

En attendant, laiſſe-nous en repos.

PLUTUS.

Tête à tête à Vénus je veux dire deux mots.
Tiens, prends ce diamant, & laiſſe-moi tranquille;

LA FIDELITÉ.

Garde de m'approcher.

PLUTUS.

Ah! Duègne indocile!
Quoi! Vénus, à vos yeux je ſerai mal mené,
Comme un ſoûtraitant ruiné!

VÉNUS.

Mais, Plutus, ce n'eſt pas ma faute.
Vous le traitez auſſi d'une façon trop haute;
Il ne reviendra plus.

LA FIDELITÉ.

Vous le plaignez encor

PLUTUS.

Lançons lui notre fleche d'or.
Fleche univerſelle & puiſſante,
Arme doublement trancnante,
Tu ſçais porter des coups infaillibles & sûrs;
Seul mobile de la terre,
Tu ramenes la paix, tu ſuſcites la guerre,
Tu perces les rochers, tu renverſes les murs:

Digitized by Google

Poſſeſſeur de qui te poſſede,
A ton éclat, à ta force tout cède :
Par toi l'Hymen allume ſon flambeau ;
Par toi Thémis écarte ſon bandeau,
Par toi la Vertu ſommeille,
Par toi la Beauté s'éveille :
our vaincre Danaé Jupiter t'emprunta ;
Pour ſoumettre Daphné Phœbus te ſouhaita ;
Sois moi ſecourable & fidelle,
Paſſe par le cœur de ma Belle,
Et va percer cette Mégere-là.

LA FIDELITÉ.

Ta fleche eſt ſans effet, apprends à me connoître :
Porte ailleurs ta honte & tes pas.
Quand d'un cœur tu te rends le maître,
On j'y ſuis languiſſante, ou bien je n'y ſuis pas.

VÉNUS.

Fidélité, votre victoire eſt belle,
Et nouvelle.
J'ai réſiſté, Plutus, & je reſſens
Qu'il eſt bien glorieux d'avoir été fidelle,
Mais qu'il eſt mal aiſé de l'être bien long-tems.

LA FIDELITÉ, *à Plutus.*

D'un inſtant ſeulement j'ai hâté ta défaite :
Mars revient, ſonge à la retraite.

PLUTUS *ramaſſe la fleche, & dit d'un ton excédé :*

Adieu.

Digitized by Google

SCENE V.

APOLLON, PLUTUS, VÉNUS, LA FIDELITÉ.

APOLLON, *arrêtant Plutus.*

SEIGNEUR Plutus, quoi! comme un exilé,
Vous fuyez la Cour de Cythere?
Arrêtez donc.

PLUTUS.

Redoute ma colere,
Fade rimeur, pédant doublé;
Ne ſçauras-tu jamais qu'ennuyer & déplaire?

APOLLON.

Ah! je vois d'où naît ton chagrin.
Mars revient aujourd'hui; l'aventure eſt cruelle.
Tiens-toi clos & couvert juſqu'au Printems prochain;
Tes favoris, chez plus d'une mortelle,
Ont bien l'air d'eſſuyer un ſemblable deſtin.

PLUTUS.

Railleur glacé, cauſtique impitoyable,
Tu ris du revers qui m'accable:
Tremble, tu vas avoir ton tour:
Et de plus, je jure en ce jour

De conſerver une haine immortelle
Pour tes Muſes, pour toi, pour toute ta ſéquelle.
Tes enfans amaigris m'implorèront en vain ;
J'aurai pour eux le cœur d'airain :
Dans les bras de la faim cruelle
Aujourd'hui pour jamais je fixe leur deſtin ;
Juſques ſur le plus vil faquin
Je verſerai plûtôt ma prodigue abondance,
Que d'arracher à l'indigence
Ton élève le plus divin.

(Il ſort.)

APOLLON.

Le goût ſçaura ſauver les bons de ta vengeance ;
J'abandonne le reſte à ton courroux mutin.

SCENE VI.

APOLLON, VÉNUS, LA FIDELITÉ.

APOLLON.

REINE des cœurs, Beauté puiſſante,
Voyez raſſembler votre Cour ;
Je ramene les jeux dans ce brillant ſéjour.
Mars & ſa troupe floriſſante
Y conduiront bien-tôt l'Amour.

Digitized by Google

Impatient de revoir tant de charmes,
Il vole vers ces lieux, guidé par ſes deſirs;
Quelqu'amour qu'on ait pour les armes,
On quitte ſans regret le ſéjour des allarmes,
Pour arriver au ſéjour des plaiſirs.

VÉNUS.

Je connois Appollon à ce trait de prudence.
A la faveur des plaiſirs qu'il diſpenſe,
Il veut reſter auprès de nous.

LA FIDELITÉ.

Eh! bien, Mars n'en eſt point jaloux.

VÉNUS.

Mars ne le connoît pas. C'eſt un fin hypocrite,
Dont la tendreſſe paraſite,
Tournant ſans ceſſe aupres d'une Beauté,
Goûte ſouvent un mets pour un autre apprêté.
Sur vingt tons différens il ſçait monter ſa lire,
Il anime, éleve, attendrit,
Il échauffe le cœur, il entraîne l'eſprit,
Par la douceur des accens qu'il en tire.
Là, dans le tête à tête, en ſes vivans portraits,
D'un pinceau délicat il emprunte la touche,
Déguiſe la raiſon ſous un air moins farouche,
Prête à la volupté les plus rians attraits;
L'expreſſion eſt dans ſes traits,
La ſéduction dans ſa bouche.

Digitized by Google

LA FIDELITÉ.

Eſt-ce Apollon que vous peignez, Venus ?
A ce portrait je ne le connois plus.

APOLLON.

Sujet zèlé de votre empire,
A regret je l'ai vû détruire ;
Je vous aime toujours, vous le ſçavez ; jadis
Aux pieds d'une Beauté, reſpectueux, ſoumis,
Tendre, délicat & fidele,
Je nourriſſois une flâme éternelle ;
Pour arriver au ſéjour enchanteur
Que le Plaiſir de loin offroit à ma conſtance,
Je ne ſçavois que la route du cœur :
J'attaquois de ce cœur la fiere réſiſtance
Par l'aſſemblage ſcrupuleux
De mille ſoins, de mille vœux,
De mille ſoupirs tout de feux ;
Mais quelle étoit ma récompenſe ?
Jouet d'une inflexible & conſtante rigueur,
J'emportois, pénétré de rage & de douleur,
Le mépris inſultant, la mordante ironie,
Le dégoût & la raillerie :
J'ai vû d'autres chemins ouverts ;
Ainſi que la Beauté j'ai changé de méthode ;
Elle eſt plus courte, plus commode ;
Je la mépriſe, & je m'en ſers.

Digitized by Google

LA FIDELITÉ.

Apollon devient Petit-maître !
Je meurs, si j'y puis rien connoître.

VÉNUS.

Il s'eſt moqué de Plutus exilé :
Mais à ſon tour il faut qu'il ſorte ;
Et qu'il ſorte bien querellé.

APOLLON.

Toutes deux contre moi ! la partie eſt trop forte ;
Mars revient aujourd'hui, je cède ſans aigreur.
Sous l'étendard de la France
Il conduiſoit la Vaillance
La Victoire & la Terreur ;
Effrayé de leur préſence,
L'ennemi, dans le ſilence,
A reſpecté ſon vainqueur.
Je cours de mes Sujets renouveller l'ardeur ;
Je veux à leurs travaux que la Beauté préſide.
De leurs ſuccès je veux qu'elle décide,
Et je promets de n'inſpirer
Que ceux qui pour lui plaire oſeront m'implorer.
(*Il ſort.*)

VÉNUS.

Mars & moi, nous l'aimons, Déeſſe ;
Il nous amuſe & nous inſtruit.

LA FIDELITÉ.

C'en eſt fait, pour jamais mon pouvoir eſt détruit :
J'ai tout perdu, juſqu'au Dieu du Permeſſe.

Digitized by Google

SCENE VII.

L'AMOUR, LA FIDELITÉ, VÉNUS.

VÉNUS.

(*On apporte l'Amour.*)

QUE vois-je ? C'eſt mon fils ! qu'il eſt foible ; grands Dieux !
Il ſe meurt ! Ah ! faut-il qu'il expire à mes yeux ?
Fidélité, je vous en prie,
Aidez-moi donc à lui rendre la vie.

LA FIDELITÉ.

Ne ſois point ſourd aux cris de la Fidélité ;
Amour, c'eſt ma voix qui t'appelle.
Il renaît . . . Connoiſſez ma puiſſance immortelle.

L'AMOUR, *ouvrant les yeux.*

La Fidélité ! La Beauté !
L'Amour ne peut mourir quand il vous trouve enſemble :
Mais rarement il vous raſſemble.
Ma mere !

VÉNUS.

Eh ! bien ?

Digitized by Google

L'AMOUR.

Ma mere !

VÉNUS.

Eh ! bien, mon fils.

L'AMOUR.

Ne m'envoyez plus à la guerre.
Voyez l'état où Mars m'a mis.
Laiſſez-moi, comme à l'ordinaire ;
En tapinois & ſans éclat,
La Campagne prochaine, arborer le rabat :
J'y ferai bien mieux mes affaires.

VÉNUS.

Mais qu'avez-vous fait de vos freres ?

L'AMOUR.

Nous partîmes trois mille, &, par un triſte ſort,
Nous revenons dix-ſept tous malades à mort.

VÉNUS.

Dix-ſept ! O Ciel ! dix-ſept ! Qu'eſt devenu le reſte ?

L'AMOUR.

Tout a ſenti les coups d'une abſence funeſte.
Les uns ſont morts ; d'autres, plus libertins,
Ont deſerté ſur les chemins.
En partant de ces lieux, ſous diverſes brigades,
Chef habile, j'avois rangé mes camarades ;
Tous frais, luiſans, potelés, biens nourris,
Tels qu'on les voit folâtrer dans Paris.

Digitized by Google

Tous brûloient de me suivre, & leur bouillante audace
Bravoit, dans sa fiere menace,
Le temps, l'absence & la langueur.
Inutile fierté, trop fugitive ardeur,
J'ai vû périr ma troupe entiere.
De l'oubli le vent nébuleux
En renverse plusieurs la tête la premiere;
Tel en courant la poste a perdu la lumiere;
Tel reçoit son congé dans un hameau bourbeux;
Tel autre expire de foiblesse
Aux pieds de la premiere Hôtesse.

VÉNUS.

Ne pleurez plus, mon fils; moderez vos transports:
Si les Amours, si vos freres sont morts,
Sçachez que bien-tôt de leurs cendres
Il en renaîtra de plus tendres,
Qui jureront d'être à jamais constans.

L'AMOUR.

Ma mere, pour les croire attendons le Printems.
Je vous épargne hélas! la moitié de l'histoire;
Des maux que nous avons soufferts;
La Fatigue, en son humeur noire,
Nous laissoit au fond des deserts;
La Gloire nous mettoit aux fers,
Et Bacchus nous crevoit de boire:
Je n'y pense point sans frémir;
Avec Mars, avec ses éleves,
Les Amours n'ont ni paix ni trêves.

Digitized by Google

A leur retour, loin de les accueillir,
Les Belles, sans pitié, les devroient tous bannir;
Elles n'en feront rien; les traîtres sont aimables.

LA FIDELITÉ.

Et les Belles sont traitables.

VÉNUS.

Prenez des sentimens plus doux:
Mais de la part de Mars qu'avez-vous à me dire?

L'AMOUR.

Ah! pourquoi m'interrogez-vous?

VÉNUS.

Quoi! donc, a-t-il abjuré mon empire?

L'AMOUR.

Oublions le passé, bien-tôt il vous verra;
Croyez, à son retour, tout ce qu'il vous dira:
Dans un détail qui lui peut nuire
Ma douleur contre lui vient de s'émanciper;
Mais si vous ne voulez tout-à-fait me détruire,
Ma mere, laissez-vous tromper.

VÉNUS.

(*A la Fidélité.*)

Plaignez-vous donc encor des Belles;
Chicaneuse Divinité;
Mon fils est bien plus maltraité
Par les amans, que vous par elles.

Digitized by Google

L A F I D E L I T É.

De prétexte jamais les Belles n'ont manqué :
Où c'eſt aujourd'hui par vengeance
Que leur cœur eſt revendiqué,
Ou ce ſera demain par inconſtance ;
Un jour en fait la différence.

L' A M O U R.

Voilà votre éternel jargon.
Toujours entre vous deux la diſpute foiſonne ;
Je juge, & je ſoutiens mon jugement fort bon,
Que tout amant eſt un fripon,
Et toute amante une friponne :
Demandez, aujourd'hui l'on s'aime ſur ce ton.

L A F I D E L I T É.

Avant-coureur de bon augure,
Tenez voici déja Mercure :
Bien-tôt nous aurons votre amant.

Digitized by Google

SCENE VIII.

LA FIDELITÉ, VÉNUS, L'AMOUR. MERCURE.

VÉNUS.

QUE fait Mars ?

MERCURE.

Mars vous fait ſes complimens, Déeſſe,

VÉNUS.

Où l'avez-vous laiſſé ?

MERCURE.

Bien loin d'ici...

VÉNUS.

Comment ?

N'eſt-il pas en chemin ?

MERCURE.

Oui, mais rien ne le preſſe.

VÉNUS.

Et pourquoi donc ne vient-il pas ?

L'Hyver conduiſant les frimats.....

MERCURE.

Il eſt avec un Peuple inſupportable,
Qui ſe moque des Almanachs ;
Toujours prêt à ſe battre, en été ſur le ſable,
En plein hyver ſur le verglas.

Digitized by Google

VÉNUS.

Que ne les quitte-t-il ?

MERCURE.

Il les aime à la rage ;
Et même encor dernierement
Il a pris leur habillement ;
S'il n'étoit immortel, il ne seroit pas sage.
Fardeau lourd & déshonorant,
Son bouclier n'est plus qu'une inutile masse ;
En petit hausse-col brillant
Il a converti sa cuirasse,
Sa cotte d'arme en juste-au-corps galant ;
Pour un chapeau coquet il a troqué son casque,
Chapeau qui tombe au moindre vent,
Contre la mort la défense est fantasque.
Oh ! la prudence assurément
N'en a pas introduit l'usage :
Elle eût moins fait pour l'ornement,
Et moins hazardé le courage.

VÉNUS.

De tout temps cet habit m'a plû,
Mercure, & j'ai l'ame ravie
Que Mars enfin l'ait revétu.

MERCURE.

Aussi-tôt que vous l'aurez vû
Vous l'aimerez à la folie.
Il va, vient, court, boit, chante, rit ;
Pour chaque Belle il s'attendrit.

Dans

Digitized by Google

Dans ſon regard la vivacité brille,
Dans ſon geſte le feu pétille :
Il eſt badin, ſemillant, étourdi ;
Mais il n'en eſt que plus joli.

VÉNUS.

Eh ! quoi donc ! une abſence & ſi longue & ſi dure
Ne lui peut arracher ni larmes, ni murmure !

MERCURE.

J'ai vû force vin répandu ;
De larmes, je n'en ai point vû.

VÉNUS.

Que je vais le gronder !

L'AMOUR.

C'eſt fort bien fait, ma mere :
Querellez toujours la premiere.

(*On entend un bruit de guerre.*)

MERCURE.

Tenez, à ces ſons éclatans,
Je gagerois que c'eſt lui.

VÉNUS.

Je l'attends.

MERCURE.

Je vais chez les Mortels, où, bien mieux qu'à Cythere,
On récompenſe mes talens.

(*Il ſort.*)

LA FIDELITÉ.

Eh ! Vénus, croyez-moi, point d'éclairciſſemens.
Craignez vous-même ſa colere.

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

VÉNUS, LA FIDELITÉ, L'AMOUR, MARS.

MARS, *à la françoise avec empreſſement.*

AH! je vous vois enfin, objet de tous mes feux,
Beauté digne de ma conſtance;
Souffrez que mes tranſports, augmentés par l'abſence
Par mille baiſers amoureux...

VÉNUS.

Doucement, s'il vous plaît, point tant de pétulance.

MARS.

Quoi! vous me refuſez, je penſe!
Eh! ſi donc, vous faites l'enfant.

VÉNUS.

Encor une fois, doucement.

MARS.

Ah! ah! voici du neuf. Vous boudez donc, Déeſſe!
Peut-on vous demander pourquoi?

VÉNUS.

Parce que je vous hais: de grace, laiſſez-moi.

MARS,

Eh! bien, c'eſt aſſez, je vous laiſſe.

Digitized by Google

VÉNUS.

Méritez-vous, ingrat, d'être admis dans ma Cour?
Vous aviez emmené l'Amour;
En quel état l'avez-vous sçu réduire?
Cruel, s'il voit encor le jour,
C'est par moi seule qu'il respire.

MARS.

Quoi! ce n'est que cela? maſoi, vous avez tort:
Je voudrois, moi, que cet Amour fût mort.

VÉNUS.

Vous êtes un traître, un perfide.
Si j'en croyois le transport qui me guide,
De ces lieux à jamais je sçaurois vous bannir.

MARS.

Vénus, point tant de violence;
Je serois fâché d'en sortir:
Mais vous regretteriez bien vîte ma présence.

VÉNUS.

Eh! que perdrois-je en vous? un amant indiscret,
Prompt à jurer, plus prompt à trahir sa promesse;
Promenant d'objet en objet
Une avide, & vague tendresse;
Esclave impérieux, qui sans ménagement
Veut maîtriser sa souveraine;
Dont la vivacité n'est qu'un emportement;
Que la nouveauté guide, & le plaisir entraîne;

Digitized by Google

De l'encens le plus délicat
Raſſaſiant la Beauté qu'il adore,
Et l'immolant avec éclat,
Dès que ſon feu bruyant s'éclipſe & s'évapore.

MARS.

Vous avez mis tous mes traits au grand jour:
Vous peignez à miracle. Oh! çà, c'eſt donc mon tour.
Fidélité, ma chere amie,
Un petit mot, je vous en prie.

VÉNUS, *intriguée.*

Que voulez-vous à la Fidélité?

MARS.

Moins que rien.

VÉNUS.

Mais encore?

MARS.

Un mot de vérité,
Un ſupplément pour votre éloge.

VÉNUS.

Je ne veux pas qu'on l'interroge.

MARS.

Elle eſt adorable, Vénus.

VÉNUS.

Vous plaiſantez encore? Ah! ſortez de Cythere
Perfide, craignez ma colere.

MARS.

Qui? moi!

Digitized by Google

VÉNUS.

Sortez, vous dis-je, & ne revenez plus.

MARS.

Eh! bien, je ſors.... Mais, le diable m'emporte,
J'étouffe l'amour à la porte.

VÉNUS, *tendrement.*

Vous le pouvez, ingrat; briſez des nœuds ſi doux.

MARS, *d'un air piqué.*

Oui, c'eſt fort bien fait, plaignez-vous.
On eſt huit mois éloigné d'elle,
Huit mois à regretter un ſi cher entretien,
Huit mois triſte, huit mois fidele:
On arrive, on vient avec zèle,
On veut prendre un baiſer ſur une main ſi belle,
Baiſer qui ne lui coûte rien,
Et l'on eſt reçu comme un chien.
L'accueil eſt régalant, & la façon nouvelle!

VÉNUS.

Cruel, vous voudriez que notre amour fût mort!

MARS.

Eh! que vous importe ſon ſort?
Connoiſſez mieux votre puiſſance;
Et ne regrettez plus un amour vieilliſſant,
Fatigué par huit mois d'abſence,
Reſte d'un feu preſqu'éteint, languiſſant;
Qu'entretient avec nonchalance
Une morne perſéverance,

Digitized by Google

Et qu'elle plaint en l'étouffant.
J'arrive, je vous vois, mon cœur vous rend les armes.
Je vous offre un amour naissant,
Fils impétueux de vos charmes :
Amour tout neuf, & d'autant plus pressant.
Aujourd'hui son flambeau s'allume,
De nouveaux feux il me consume,
Il me frappe d'un trait plus doux & plus perçant.
Un nouveau transport me possede ;
Ah ! souhaitons qu'aux pieds d'un objet ravissant
Un amour meure à chaque instant,
Pourvû qu'à chaque instant un autre lui succède.
Mais non, ingrate... il faut vous obéir ;
De ces lieux à jamais vous m'ordonnez de fuir.
Vous le voulez... Je sors.

VÉNUS, *à l'Amour.*

Ah ! calmez sa colere !
Ramenez-le, mon fils, aux pieds de votre mere.

L'AMOUR *ramene Mars, & se met entre lui & Vénus.*

(*A Vénus.*)
Eh ! bien, finirons-nous ? regardez votre amant.
Vous, (*A Mars.*) regardez la Reine de Cythere.
Vous souriez tous deux. Je n'ai plus rien à faire.

MARS

Consentez-vous à mon éloignement.

VÉNUS.

Pour vous, ingrat, ma foiblesse m'étonne.
Je devrois vous punir.., Mais non, je vous pardonne.

Digitized by Google

MARS.

A quel excès va ſa bonté!
Donnez-moi cette main. (*Il la baiſe.*) Ceci vaut un traité.

VÉNUS.

Eh! quoi! vous badinez ſans ceſſe!

MARS.

C'eſt un don de l'habit que j'ai ſçu revétir.
En tout lieu chercher le plaiſir;
Suivre Bacchus, bannir l'ivreſſe;
De tems en tems trahir une maitreſſe,
En poſſédant éguiſer le deſir,
N'écouter rien quand l'honneur preſſe;
Donner la mort en badinant,
La recevoir en plaiſantant,
C'eſt la morale enchantereſſe
Du Peuple heureux dont j'ai pris l'ornement.
Mais, Vénus, votre Cour me paroît ténébreuſe:
Qu'on s'apperçoive enfin que je ſuis de retour.
Rappellons dans ce beau ſéjour
Des Jeux & des Plaiſirs la troupe pareſſeuſe;
C'eſt par eux ſeulement qu'auprès de la Beauté
Mars ſçait fixer l'Amour, & la Fidélité.

Fin de la Comédie.

Digitized by Google

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

PRINTEMS, ne vante plus tes charmes :
De la tendre Beauté tu fais couler les pleurs ;
Ton retour importun eſt celui des allarmes.
Si-tôt que le Zéphir vient careſſer les fleurs,
Les fiers enfans de Mars dédaignent tes douceurs ;
Quittent l'Amour, volent aux armes.
L'hiver eſt la ſaiſon aimable
Qui doit fixer tous vos deſirs,
Beautés; ſa rigueur favorable
Ramene auprès de vous l'Amour & les plaiſirs.

MARS.

Sans valeur, ſans combat, il n'eſt point de victoire
Pour le Guerrier, ni pour l'Amant :
Sur l'ennemi, ſur un objet charmant,
Sans valeur, ſans combat, il n'eſt point de victoire.
En attaquant, en combattant,
Du triomphe on obtient la gloire ;
Sans valeur, ſans combat, il n'eſt point de victoire
Pour le Guerrier, ni pour l'Amant.

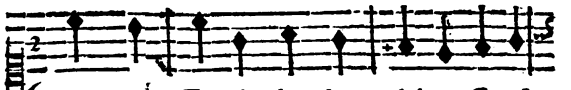
L'AMOUR.

Des bienfaits que ma main diſpenſe,
Beautés, la ſource eſt dans vos yeux ;
L'Amour ne doit qu'à leur puiſſance
L'empire qu'il a ſur les Dieux :
Mais n'abuſez point de vos armes ;
D'un tendre amant partagez les deſirs :
Un pouvoir acquis par les charmes
S'augmente encor par les plaiſirs.

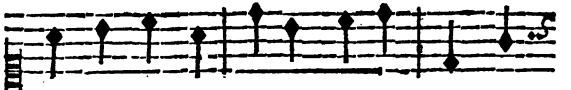
Digitized by Google

VAUDEVILLE.

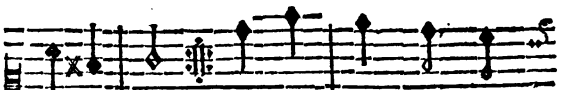
LE CHANTEUR.



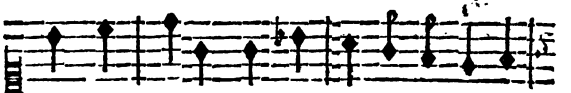
COmme un Zéphir, dans la plaine, Careſ-



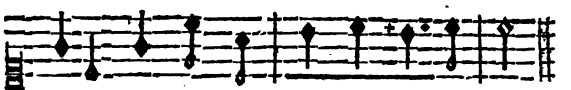
ſe, de ſon ha- leine, Toutes les fleurs



d'alen- tour; Du Guer- rier plus co-



quet en- core Bien-tôt la flamme s'éva-



pore; Ne comptez point ſur ſon re- tour.

Digitized by Google

VÉNUS.

Comme la roſe nouvelle,
Que le Zéphir, d'un coup d'aîle,
Embellit & met au jour;
Auſſi brillante que la roſe,
La beauté paſſe à peine éclоſe:
Ne comptez point ſur ſon retour.

L'AMOUR.

Comme une abeille innocente
S'attache à la fleur naiſſante,
L'âge heureux fixe l'amour:
Si-tôt que la fleur eſt ſéchée,
Ailleurs il cherche la roſée,
Ne comptez point ſur ſon retour.

LA FIDELITÉ.

Comme la neige brillante
Perd ſa blancheur éclatante,
Aux feux de l'Aſtre du jour;
Par un nouvel amour détruite,
La Fidélité prend la fuite:
Ne comptez point ſur ſon retour.

ARLEQUIN.

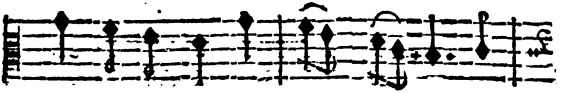
Comme un paſſager ſur l'onde,
Effrayé quand le vent gronde,
L'Auteur ſe trouve en ce jour.
Tremblant pour ſon premier voyage,
Il abordera ſans orage,
Si vous approuvez le Retour.

FIN.

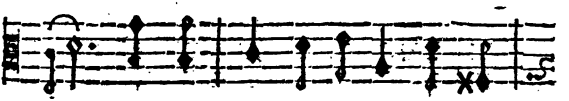
Digitized by Google

AIRS DU DIVERTISSEMENT.

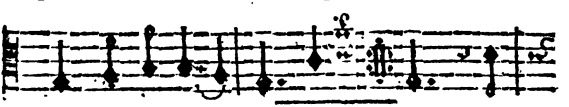
PRintems, ne vante plus tes charmes: De la



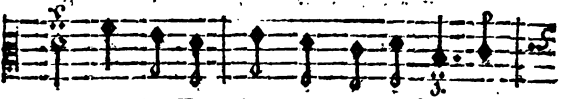
tendre Beauté tu fais cou-ler les



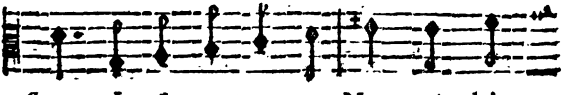
pleurs; Ton re-tour im-portun eſt ce-



lui des al-lar-mes. Prin-mes. Si-

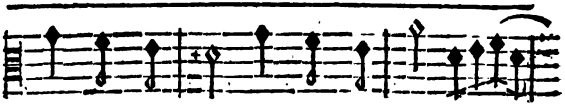


tôt que le Zé-phir vient carel-ſer les



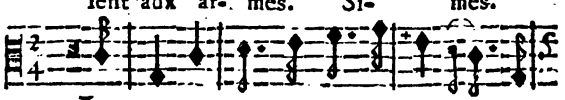
fleurs, Les fiers enfans de Mars cé-dai-

Digitized by Google

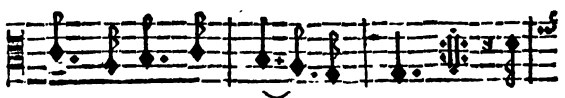


gnent tes douceurs, Quittent l'Amour, vo-

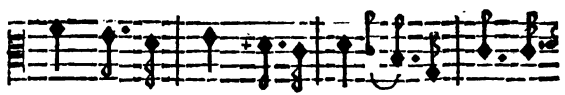
lent aux ar- mes. Si- mes.



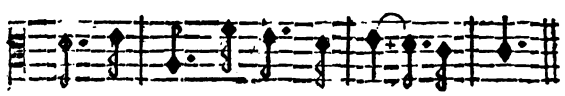
L'Hiver eſt la ſaiſon ai- mable Qui



doit fi-xer tous vos de- ſirs; Beau-



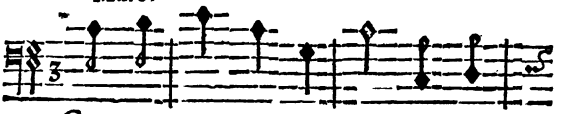
tés, ſa ri- gueur favo- rable Ramene au-



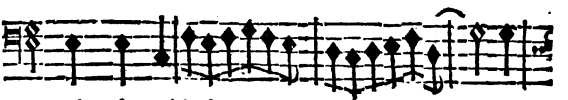
près de vous l'Amour & les plai- ſirs.

Digitized by Google

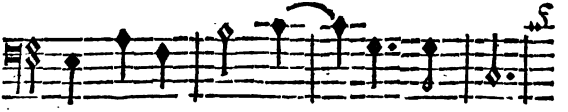
Mars.



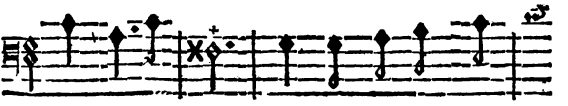
SA is va- leur, ſans com- bat, il n'eſt



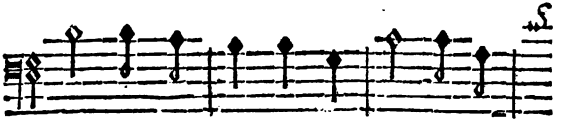
point de victoi- - - - re



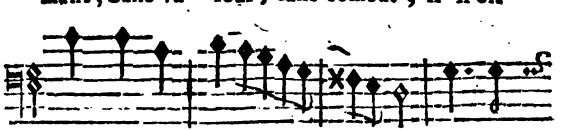
Pour le Guerrier, ni pour l'A- mant :



Sur l'enne- mi, ſur un objet char-

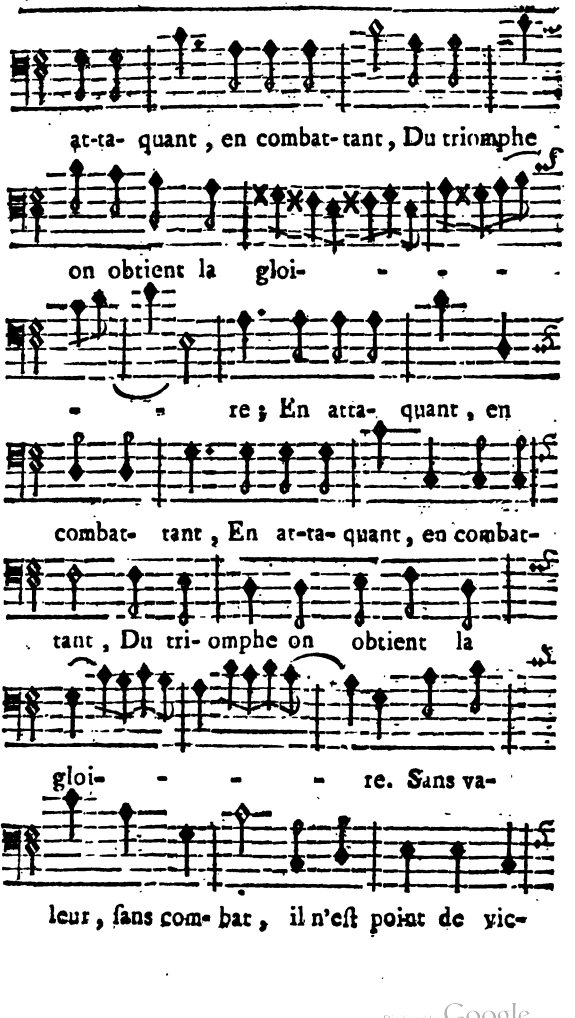


mant, Sans va- leur, ſans combat, il n'eſt

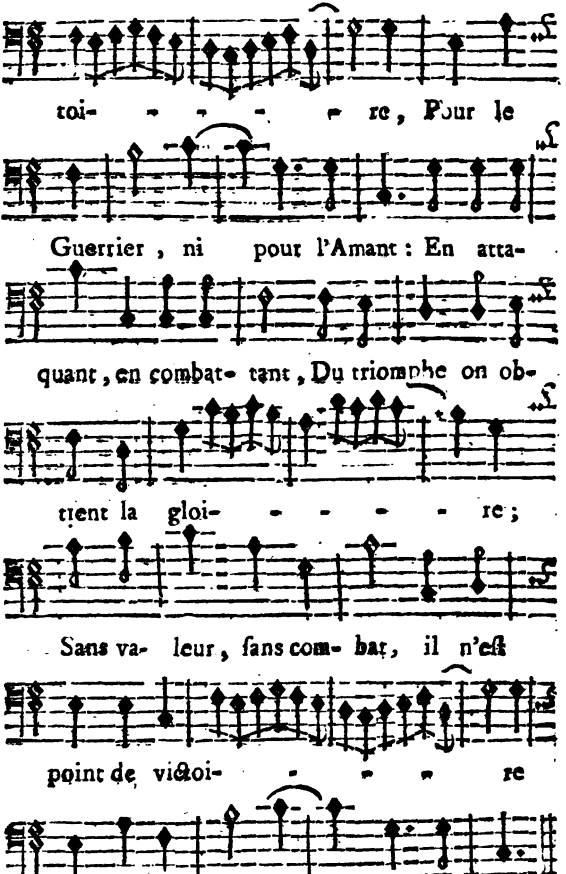


point de victoi- - - - re. En

Digitized by Google

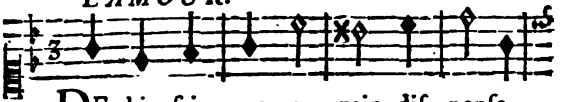


Digitized by Google

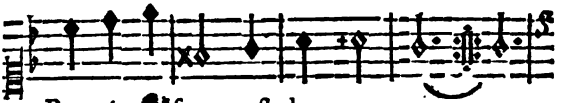


Digitized by Google

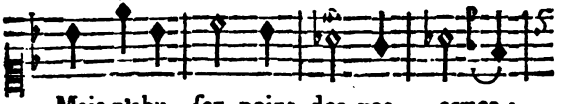
L'AMOUR.



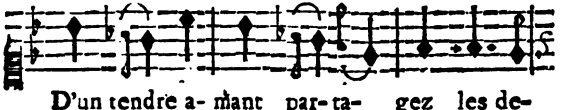
DEs bienfaits que ma main diſ- penſe,
L'Amour ne doit qu'à leur puiſ- ſan-ce



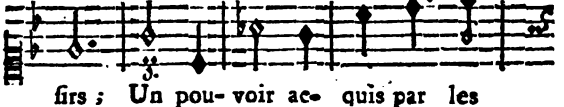
Beautés, la ſource eſt dans vos yeux;
L'em-pire qu'il a ſur les Dieux;



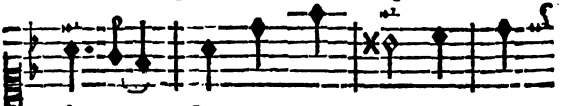
Mais n'abu- ſez point des vos armes;



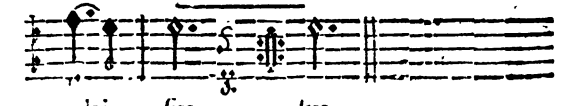
D'un tendre a- mant par-ta- gez les de-



ſirs; Un pou- voir ac- quis par les



char-mes S'augmente en- cor par les



plai- ſirs. ſirs.

Digitized by Google

ZELISCA;

COMÉDIE-BALLET,

EN PROSE;

A TROIS INTERMEDES;

Donnée à Verſailles pour la premiere fois, le Jeudi 3 Mars 1746.

Pour la ſeconde, le 10 du même mois.

Digitized by Google

CETTE Comédie-Ballet fut représentée sur le grand Théâtre de Versailles, par Ordre du ROI, à l'occasion du premier Mariage de M. le DAUPHIN.

M. LE DUC D'AUMONT,
Premier Gentilhomme de la Chambre en Exercice.

M. LE NOIR DE CINDRÉ,
Intendant des Menus Plaisirs du Roi.

M. DE LANOUE,
Comédien François Ordinaire de S. M. a donné le projet, composé la Comédie, & les paroles des Divertissements, ordonné les habits, les décorations & tout le Spectacle.

M. JÉLIOTE,
Ordinaire de la Musique du Roi, & de l'Académie Royale, a composé la musique des trois Divertissements.

Digitized by Google

Mr LAVAL,

Maître des Ballets de Sa Majesté, a composé toutes les danses des Intermedes.

M. SLODS, *l'aîné*,

A exécuté les décorations, bâti & orné le Théâtre.

Les Comédiens François, les Danseurs de l'Opera, les Musiciens du Roi & de l'Opera réunis, ont exécuté la Comédie & les Intermedes.

Digitized by Google

PERSONNAGES

DE LA COMÉDIE.

ZÉLISCA,	Mlle. Gauffin.
TUDILLA,	Mlle. Dangeville.
ZALAIR,	M. Grandval.
FELISOR,	M. Drouin.
HASTIR,	M. Armand.

Ont chanté seuls dans les Intermedes;

LES DEMOISELLES,

Le Maur, Fel, Bourbonnois, &c.

MESSIEURS,

De Chassé, Jéliote, Poirier, &c.

Digitized by Google

ZELISCA,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une grotte naturelle, un ruiſſeau ſortant d'un des côtés de la grotte, de la mouſſe, des herbes, quelques arbres nains : le tout clair & verdoyant comme au Printems ; quelques cabanes propres ſur les aîles, avec quelques arbres : du côté de la grotte un monticule avec des arbres fruitiers ; de l'autre côté, des campagnes riantes & un payſage agréable, quelques maiſons de campagne & un Village dans le lointain.

SCENE PREMIERE.

ZALAIR, TUDILLA.

TUDILLA.

QUE je vous ſuis obligée, Seigneur Zalair, de ce que vous venez de faire pour Haſtir ! La ſimplicité de ſon caractere & de ſon état ne vous a point

Digitized by Google

rebuté, & votre protection auprès de la Princesse me réunit à un homme que j'ai aimé dès l'enfance, & à qui mes parens m'avoient promise.

ZALAIR.

Tu es donc du village prochain ?

TUDILLA.

Oui, Seigneur ; c'est le lieu de ma naissance & de celle d'Hastir. Nous sommes d'égale condition ; & quoiqu'en fort peu de temps la Fée ait beaucoup ajouté à mes idées, & absolument changé ma façon de les exprimer, ce changement ne s'est fait que dans mon esprit, il n'a point passé jusqu'à mon cœur ; & le désir de voir Hastir n'a pas peu contribué au conseil que j'ai donné à la Princesse de s'arrêter dans ces lieux.

ZALAIR.

Quoique la naïveté d'Hastir n'ait rien de rebutant, je ne doute point que ma mere ne produise dans ses idées & dans son langage le même changement qu'elle a fait en toi ; cette inégalité entre vous sera bien-tôt réparée ; en attendant, mes dons ne pouvoient mieux tomber que sur un homme qui t'intéresse. Mais laissons cela, & parle-moi de la Princesse, je t'en conjure.

TUDILLA.

Que puis-je vous en apprendre, Seigneur ? Vous voyez comme moi que son indifférence est toujours la même.

Digitized by Google

ZALAIR.

Et tu n'oses lui rien dire en ma faveur ?

TUDILLA.

Non, Seigneur ; malgré toute ma bonne volonté, les Fées n'entendent point raillerie. Mon ordre est de ne la point quitter, & de ne lui parler pour aucun de vous deux. La Fée, votre mere, a élevé la Princesse, elle l'aime, elle a promis de la rendre heureuse. Dans cette vue elle a voulu que Zélisca fut absolument maîtresse de son choix. L'amour seul doit la déterminer ; c'est à vos soins ou à ceux de votre frere à faire naître cet amour.

ZALAIR.

Ah ! Tudilla, mon frere sera préferé.

TUDILLA.

Franchement ; ce seroit un peu votre faute. Vous aviez le choix des dons que votre mere a voulu partager entre vous : il s'agissoit de plaire à une jeune Princesse. Je ne vous comprends pas.

ZALAIR.

Quel si grand avantage lui ai-je donc cédé ?

TUDILLA.

Effectivement, une bagatelle. L'art tout entier des enchantemens ; le pouvoir d'orner, d'embellir, d'animer, de créer en un mot, de répandre l'agrément partout, & d'employer pour cela jusqu'aux êtres imaginaires.

Digitized by Google

ZALAIR.

N'ai-je pas auſſi mon pouvoir qui me diſtingue?

TUDILLA.

Quoi? Le pouvoir de détruire ces mêmes enchantemens, & de rendre tout à la ſimple nature? Le beau prodige!

ZALAIR.

Beaucoup plus grand que tu n'imagines. Rendre tout à la nature, c'eſt tout mettre dans l'ordre le plus parfait.

TUDILLA

C'eſt vous réduire vous-même au rang des amants ordinaires.

ZALAIR.

Et c'eſt auſſi ce que j'ai prétendu, en cédant à mon frere l'empire des illuſions.

TUDILLA.

Mais cet empire, c'eſt celui des plaiſirs: depuis un mois que Zéliſca fait durer ſes épreuves, combien de fois l'ai-je vû ſoûpirer après le moment qui rappelloit Félifor! Diſtrait en vous écoutant, n'offrant qu'une politeſſe indifférente aux amuſements vulgaires que vous lui procuriez, le retour de votre rival vous exiloit: mille Fêtes galantes, mille amuſements variés dans leur continuité rempliſſoient des moments trop courts pour les bien goûter. Jamais de converſation

languiſſante,

Digitized by Google

CLITANDRE.

Bon, ce n'eſt rien encor ; & ſi jamais, Madame,
Vous aviez le malheur de captiver mon ame,
Vous eſſuyeriez vraiment bien d'autres vérités.
Mon eſprit eſt paitri de contrariétés,
Je vous en avertis ; ce qu'en vous on admire
Seroit préciſément l'objet de ma ſatire ;
Si votre façon d'être en ce moment vous plaît,
Croyez-moi, but à but, reſtons ſans intérêt.

JULIE.

Hé quoi ; ma façon d'être eſt donc bien haïſſable ?

CLITANDRE *d'un ton pénétré.*

Non. Il ne tient qu'à vous de devenir aimable ;
Mais vous le ſeriez trop en ſuivant mes avis.
Continuez plutôt ; gâtez cent dons exquis :
Vous-même de nos cœurs armez la réſiſtance,
Et de vos propres mains bornez votre puiſſance
De la nature en vous deffigurez les traits,
D'un attirail ſans fin, ſurchargez ſes attraits :
Du bon ſens, du plaiſir, conjurez la défaite :
Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite ;
C'eſt fort bien fait à vous, je dois le ſouhaiter,
Et quel cœur ſans cela pourroit vous réſiſter ?

JULIE *embaraſſée & ſérieuſe.*

Quoi, ſérieuſement ; vous me trouvez à plaindre ?

CLITANDRE.

Très-ſérieuſement. Incapable de feindre,

Digitized by Google

J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE *plus gaie.*

Pour devenir aimable, hé bien; que faut-il faire?

CLITANDRE.

Vous me le demandez? Vous n'êtes pas sincere.
Le cœur vous le diroit si vous l'écoutiez bien.
Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE.

Non, je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire,
C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire.

Le Marquis les écoute.

CLITANDRE.

Moi seul?

JULIE.

Assurément; ce que vous m'avez dit
Me frappe; & je prétens en faire mon profit.

CLITANDRE *à demi-rendu.*

Pensez-vous tout cela?

JULIE.

Oui, d'honneur.

CLITANDRE *avec émotion.*

Ah! traitresse,
Vous voilà.

JULIE *très tendrement.*

Qu'avez-vous?

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,
Ce ton....

Digitized by Google

JULIE.

Que ſçavez-vous s'il ne part pas du cœur ?

CLITANDRE *héſitant.*

Je ſçai que ... contre vous il eſt bon d'être en garde.

Le Marquis éclatte de rire.

SCENE IV.

CLITANDRE, JULIE, LE MARQUIS.

JULIE *étonnée.*

QUE faites-vous donc là, Marquis ?

LE MARQUIS.

Je vous regarde,
J'écoute, & j'applaudis. Hé bien; (*à Clit.*) tu conviendras
Qu'on ne peut mieux joüer ce que l'on ne ſent pas.
C'eſt pouſſer le talent juſques à l'excellence.
Quel air de ſentiment, de vérité, d'aiſance ?
Pour peu que j'euſſe encor laiſſé durer l'erreur,
C'en étoit fait, Clitandre, elle emportoit ton cœur.
à Julie.
Parbleu, vous l'avez mis à deux doigts de ſa perte.

JULIE *à demi déconcertée, & finiſſant par rire.*

Ne me louez point tant; cela me déconcerte.
J'étois en train d'aimer; cela ſe gâgne au moins.

Digitized by Google

CLITANDRE.

Et vous ne sçavez plus aimer devant témoins.

JULIE *minaudant.*

Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne le pas dire ?

(*à Clit.*) Tiens, de sa fausseté ne sois pas le martyre ;
Habitude, & rien plus. Et sa bouche, & ses yeux
N'ont jamais sçu que dire, *aimez-moi, je le veux.*
C'est chez elle un ressort, un jeu dont la détente
S'échappe à volonté.

CLITANDRE.

La remarque est sçavante.

LE MARQUIS.

Et juste, qui plus est.

JULIE.

Oh ! taisez-vous, Marquis ;
Convient-il que par vous mes secrets soient trahis
Quoi, si j'ai des raisons pour engager Clitandre ?
S'il en a pour m'aimer ?

LE MARQUIS.

J'en ai pour le défendre.
Écoutez-moi tous deux ; toi, Clitandre, surtout ;
Que vas-tu faire ? Avec de l'esprit & du gout,
Si mon expérience ici ne te seconde,
Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde ;
Posons le fait. Julie, après t'avoir joüé,

Digitized by Google

Te livrera par tout comme un homme échoüé ;
Nos belles apprendront ta ridicule hiſtoire ;
Et qui voudra, dis-moi, reſſuſciter ta gloire ?
Quelle femme oſera ſubir ton deshonneur,
Et partager ta honte en recevant ton cœur ?
Tu n'en trouveras point, je te le dis d'avance.
Ceci, comme tu vois, eſt de grande importance.
Julie eſt, entre nous, trop habile pour toi ;
Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

JULIE.

Hé ! ne peut-on ſçavoir à qui Monſieur le donne ?

LE MARQUIS.

* A la digne Baronne. Oh ! la bonne perſonne !
» Sa taille eſt un peu longue, & ſon viſage auſſi ;
» Mais chez elle, l'amour ſe traite en raccourci.
» Avare du moment, la premiere viſite
» Devient un rendez-vous : ſon cœur que tout excite
» Vous contraint dès l'abord à partager ſon feu,
Et ne vous laiſſe pas le tems du déſaveu.
A la celerité dont ſa flame s'annonce
Avant que d'y penſer vous avez fait réponſe.

---

* *Au Théâtre.*
A la digne Baronne ; oh ! la bonne perſonne !
Au plus léger diſcours d'abord elle prend feu,
Et ne vous laiſſe pas, &c.

Digitized by Google

De tout autre on pourroit détailler les exploits,
L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix;
En effet un malheur s'attache à son mérite,
Jamais on ne la prend, & toujours on la quitte.
Voilà du bon, du sûr, ou tu n'échoüeras pas.
Par degrés à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà certainement la plus folle entreprise...

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Cephise?
Et notre Présidente? ... Ah! j'oublioit vraiment!
J'ai donné ta parole ici dans ce moment:
C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

CLITANDRE.

Pour parvenir à vous, la route est détournée:
Mais puisqu'elle y conduit, allons, essayons-la.
Pour gagner votre cœur....

JULIE *piquée*, *à Clitandre.*

Ah! vous l'avez déja.
Votre docilité pour ses avis m'enchante.
Riant au Marquis. *Elle rencontre un regard de Clit.*
Bon, il n'en fera rien. Il adore..... Imprudente,
Taisons-nous.

LE MARQUIS *riant.*

Ah! parbleu, j'aime la nouveauté.
De la discretion? Qui vous, de la bonté?

Digitized by Google

Fi donc ; point de quartier. Sans gêne, ſans ſcrupule,
Il faut, dès qu'il paroît, fronder un ridicule.

JULIE.

Et l'Amour eſt celui qu'il faut moins épargner,
Je le ſens.

LE MARQUIS.

Autrement, il pourroit vous gagner.

JULIE.

Me gagner ?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi, moi ? Je l'en défie.

CLITANDRE.

Eh ! Marquis, à quoi bon cette plaiſanterie ?
Raſſurez-vous, Madame : oui, malgré vos attraits
On peut vous deſirer, mais vous aimer, jamais :
C'eſt-là le réſultat, je crois, de vos uſages ;
C'eſt à quoi je ſçaurai borner tous mes hommages :
C'eſt ce que je viendrai jurer à vos genoux,
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.

Il ſort.

Digitized by Google

SCENE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

CE Clitandre eſt mauſſade.

LE MARQUIS.

Et point trop ; il raiſonne.

JULIE.

Il plaiſante fort mal.

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne
Le ſentiment, le cœur.

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Hé bien, laiſſons-le aimer,
Que nous importe ?

JULIE.

Oh ! rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Oh ! ça, Julie,

Digitized by Google

Je vous ai pour ce soir mise d'une partie,
Chloé présidera. Nous ôtons à Damis
Son éternelle épouse, & lui donnons Floris.
La délaissée aura beau faire la grimace,
Elle y sera présente; & nous voulons qu'en face
Ils se disent adieu. Cela sera plaisant,
Qu'en pensez-vous?

JULIE.

Oui-dà. Le tour est amusant.
J'y veux mener Orphise.

LE MARQUIS.

Oh! non pas. Point de Tante.
Ne peut-on vous avoir sans votre gouvernante?

JULIE.

Mais la décence....

LE MARQUIS.

Encor? On n'y peut plus tenir;
Et ce terme est ignoble à faire évanoüir.
Laissez-là pour toujours & le mot & la chose.
Sçavez-vous bien qu'à tort votre nom en impose.
Par un début d'éclat vous nous ébloüissez:
Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez;
» Des cœurs & des esprits voilà la souveraine,
» Scrupules, préjugés, dit-on, rien ne la gêne.
Point, ce sont des égards, de la discretion;
Une Tante partout qui nous donne le ton;
Après six mois d'épreuve on dit *décence* encore;

Digitized by Google

Oh ! parbleu finissez ; ou je vous deshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc ?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux
Par quelque bon éclat ; & qu'en attendant mieux,
Vous rompiez dès ce jour tout net avec Orphise.
Qu'avez-vous fait encor, parlez avec franchise,
Qui puisse parmi nous vous faire respecter ?
Quelques discours malins.... qu'on n'ose plus citer ;
Des billets malfaisans, d'innocentes ruptures,
Des traits demi-méchants, quelques noirceurs obscures,
Du bruit tant qu'on en veut ; point de faits : du jargon.
C'est bien ainsi, vraiment que l'on se fait un nom ?
Décidez-vous, vous dis-je, ou je vous abandonne.

JULIE.

Quitter en la brusquant une Tante si bonne !
Non Marquis ; ce seroit me donner un travers.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Il vous en faut.

JULIE.

Pour le coup je m'y perds.
Quoi, vous voudriez. ....

LE MARQUIS.

Oui. Sçachez quoiqu'on en glose ;
Qu'un travers est, Madame, une fort bonne chose,

Digitized by Google

En être indépendant, ne vivre que pour soi,
Du vulgaire idiot, se soumettre la loi;
Braver également la louange & le blâme,
C'est étendre à bon droit les ressorts de son ame.
Laissons-la librement s'égarer & courir;
Son vol nous conduira sûrement au plaisir.
Laissons aux sots l'erreur de gêner leur allure;
Qu'importe autour de nous qu'on approuve, on censure?
Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût?
La noble indifférence est au-dessus de tout:
Aux pieds de ses autels enchaînons la contrainte,
Les préjugés, les bruits, & la honte & la crainte:
Les loix, puis nos desirs, & rien après cela:
Tout ce qui plaît est bien; il faut s'en tenir là.

JULIE.

Vous donnez au devoir, Marquis, peu d'étendue.
Peut-être est-ce bien fait; mais mon ame est imbüe.
De certains sentimens, préjugés, j'en conviens;
Mais qui sèchent le fruit de tous vos entretiens.
Je ne puis tout-à-fait renoncer à l'estime:
C'est un besoin. Je sens...

LE MARQUIS.

Esprit pusillanime,
Je fais pour vous former un inutile effort:
Soyez prude, je vois que c'est-là votre sort.

JULIE.

Mais, Monsieur?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Affichez votre chere décence :
Retournez sur vos pas, & rentrez en enfance.
Ecoutez : je vois clair. Point de rechute, au moins,
Je pourrois me venger d'avoir perdu mes soins :
Je pourrois, triomphant de cette horreur extrême,
Vous donner un travers en dépit de vous même.
Adieu. Pour tout ce jour je vous donne la paix ;
Mais Julie, à ce soir, ou brouillé pour jamais.

SCENE VI.

JULIE *seule.*

LA leçon du Marquis n'est pas édifiante.
Moi, brouiller deux époux & rompre avec ma tante !
Cette double noirceur n'émeut point mes désirs.
Hier encor cependant c'étoient-là mes plaisirs :
D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain
scrupule ?...
Quelle misere ! Eh mais, ma crainte est ridicule :
C'est le monde, après tout, que ces malices-là ;
J'ai beau faire, une voix se fait entendre là....
N'aurois-je donc été jusqu'ici qu'une sotte ?
Cela se pourroit bien.... mon cœur balance & flotte...
Non, il n'est pas content. Pour le calmer, faisons
Ce que je n'ai point fait encor ; réfléchissons.

Fin du troisiéme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

Julie eſt très-agitée dans cette Scene.

VOUS paroiſſez enfin ! vous m'avez allarmée.
Pourquoi donc ſi long-tems demeurer enfermée ?
On vous attend par-tout, & ſeule en un réduit,
Sans livres, ſans papier, vous attendez la nuit ?
Quel prodige a cauſé cet humeur ſolitaire ?

JULIE.

Sçais-tu depuis tantôt, ce que je viens de faire :
Je viens de réfléchir.

Digitized by Google

ROSETTE.

Réfléchir ! vous ?

JULIE.

Oui, moi.

ROSETTE.

Tout de bon ?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

Et de grace, sur quoi ?

JULIE.

Je ne m'en souviens plus.

ROSETTE.

La folie est charmante.
Bon, c'est que vous dormiez.

JULIE.

Non. Indécise, errante,
Et d'idée en idée....

ROSETTE.

Ah ! Madame, entre nous
Cela ne vous sied point. J'apperçois du courroux,
De l'aigreur....

JULIE.

Que veux-tu ? c'est ce maudit Clitandre.
Qu'on ne m'en parle plus au moins; je vais le rendre
A ma tante.

Digitized by Google

ROSETTE.

A propos en eſt-ce fait ? Son cœur
Eſt à vous. Son amour doit être une fureur ;
Car vous avez ſur lui déployé tous vos charmes.
A-t-il été bien ſôt en vous rendant les armes ?

JULIE.

Oui. Nous l'étions tous deux.

ROSETTE.

Contez-moi donc comment....

JULIE.

Oh ! je te conterai dans un autre moment.

ROSETTE.

Eſt-ce que le ſuccès ? ....

JULIE.

Hé bien ! ma bonne tante
Veut me parler, dis-tu, d'une affaire importante ?
Je la devine.

ROSETTE.

Hé quoi ?

JULIE.

C'eſt ſon Clitandre encor.
Elle craint que je n'aille envahir ſon tréſor.
Le beau tréſor, un homme ! oh ! j'ai repris mes forces :
Je veux plus que jamais leur tendre mes amorces ;
Impitoyablement leur plaire, les charmer,
Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.

Digitized by Google

Qu'il me vienne un Clitandre encor, laiſſe-moi faire :
Je l'humilierai tant !

ROSETTE.

Vous êtes en colere !

JULIE.

Oh ! oui, je ſuis piquée.

ROSETTE.

Eh ! Madame, pourquoi ?

JULIE.

Mais ma tante à propos ; je ris de ſon effroi,
Qu'une tête de femme aiſément ſe démonte !

ROSETTE.

Madame . . . .

JULIE.

En vérité mon ſexe me fait honte :
Mais je le vengerai. Reprenons nos plaiſirs,
Et faiſons-nous un jeu d'irriter les déſirs,
De les tromper, de rire en faiſant le ſupplice
Des cœurs, qui de leurs feux me voudront voir complice.
C'eſt-là le vrai bonheur ; & je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais depuis fort long-tems vous goûtez ce plaiſir :
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui ſi ſenſible ?

JULIE.

Oh ! pourquoi ?... Je ne ſçai. Mais ma tante eſt viſible.

Digitized by Google

ROSETTE.

Elle vient : croyez-moi, rendez-lui ſon héros.

Elle ſort.

JULIE.

Qu'il l'adore à jamais, & nous laiſſe en repos.

SCENE II.

JULIE, ORPHISE,

JULIE *affectant de la gayeté.*

AH ! je vais donc ſçavoir le ſecret de ma tante ;
Je brûle dès long-tems d'être ſa confidente.
Traitons ceci gayement. Vous ſoupirez, je croi.
C'eſt affaire de cœur. Allons nommez-le moi.

ORPHISE.

Il n'eſt pas tems encor ; mais ma chere Julie,
Je crains de t'affliger.

JULIE.

Pourquoi donc, je vous prie ?
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes Sujets ?
Quitte à rendre. Achevez toujours, à cela près,
Votre air embarraſſé me réjouit.

Digitized by Google

ORPHISE.

Ma niéce,
Tu ne ſçaurois pour toi douter de ma tendreſſe.
Mon cœur eſt toujours prêt à la faire éclater,
Et ton attachement l'a trop ſçu mériter :
Mais, ma chere, Julie, enfin quoique je t'aime,
Dans la vie on ſe doit quelque choſe à ſoi-même ;
Ainſi, quoiqu'à regret, je viens te déclarer
Que dès demain peut-être, il faut nous ſéparer.

JULIE.

Nous ſéparer ! qui, nous ?

ORPHISE.

Oui, ma niéce.

JULIE *riant à demi.*

Ah ! ma tante.
Mais réfléchiſſez donc. Vous êtes effrayante.
Vous à qui je dois tant ? vous dont l'œil & le ſoin
Ont ſçu me garantir....

ORPHISE.

Tu n'en as plus beſoin.

JULIE.

Mon Dieu, j'en ai beſoin plus que jamais peut-être ;
A mon âge le monde eſt un terrible maître,
Votre abſence eſt déja peut-être un châtiment
Que vous croyez devoir à quelqu'égarement ?

Digitized by Google

Ne me le cachez point. Si j'ai pû vous déplaire,
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ROSETTE.

Toi, me déplaire ?

JULIE *malignement.*

Eh mais ! ... je le crains.

ORPHISE.

Quel abus !

JULIE.

Tenez, pour le cacher vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore ....

JULIE.

Je sçai ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as lui, du moins c'est sans que je le sçache.

JULIE *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat ?

ORPHISE.

D'éclat, je n'en fais point. Je vais changer d'état,
Voilà tout.

JULIE.

Vous allez ....

ORPHISE.

Changer d'état, te dis-je,

Digitized by Google

JULIE.

Comment, vous marier ?

ORPHISE *à son tour riant à demi.*

Oui : Cet aveu t'afflige.

JULIE *baissant les yeux.*

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux ?
Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux,
Et c'est presqu'en avoir que sçavoir le connoître.

JULIE *piquée.*

J'admire votre ardeur à vous donner un maître.

ORPHISE.

Un maître ! y penses-tu ? Non, non, j'ai mieux choisi ;
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami ;
Un cœur noble, sensible ; un esprit doux, affable ;
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable ;
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné ;
Qui content de l'état auquel il s'est borné,
A voulu ne devoir qu'à soi son importance,
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence ;
Un homme rare enfin ; toi-même assurément,
Quand tu le connoîtras m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom ?

Digitized by Google

ORPHISE.

C'eſt un ſecret pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare, exquis, ſans doute vous adore ?

ORPHISE *ſouriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur :
Il m'eſtime beaucoup, il connoit tout mon cœur,
Il en paroît content. Adieu. J'ai quelqu'affaire.
Cet aveu me peſoit, quoiqu'il fût néceſſaire :
Tandis qu'un digne époux va borner mes déſirs ;
Vole au gré de tes vœux dans le ſein des plaiſirs.

Elle examine en s'en allant Julie conſternée.

SCENE III.

JULIE *ſeule.*

C'Eſt ce Clitandre. Eh quoi ! ſon idée ennuyeuſe
Me pourſuivra par-tout. Non : je ſuis furieuſe ;
Ce maudit homme eſt né pour me déſeſpérer.
Et ma tante à ſon tour . . . . pour me contrecarer,
Qui ſe jette à la tête . . . . oh ! doucement, Orphiſe ;
Je vous empêcherai de faire une ſottiſe :
Il ne vous aime pas, & vous le ſçavez bien ;

Digitized by Google

C'eſt une charité de rompre ce lien;
Je m'en charge, & bien-tôt.... Roſette? Hola,
Roſette?

SCENE VI.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

HÉ bien? que vous plaît-il?

JULIE.

Que ſçais-je?

ROSETTE.

La toilette?
Sortez-vous?

JULIE.

Laiſſe-moi. Je ſuis au déſeſpoir.

ROSETTE.

Comment donc? Quel chagrin?....

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui, Madame?

JULIE.

Ni lui, ni perſonne.

Digitized by Google

ROSETTE.

Hé, Madame,
Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre ame ?

JULIE.

De cent ſujets divers, tous faits pour m'accabler :
J'ai le cœur oppreſſé.... je ne ſçaurois parler.

ROSETTE.

Ne plus parler ! ceci redouble mes allarmes.

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verſer des larmes.
Ce Clitandre...

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort ; certainement.
Je ne méritois pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Hé que vous a-t-il fait ?

JULIE.

Il m'enléve ma tante.

ROSETTE.

Un rapt ! Ah juſte ciel ! l'affaire eſt importante :
Il faut faire courir après le raviſſeur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enléve ? Il a ſéduit ſon cœur,
Il l'épouſe.

Digitized by Google

ROSETTE.

Ah ! tant mieux. La chose est plus honnête.

JULIE.

Honnête ?

ROSETTE.

Je l'ai crû.

JULIE.

Je ne sçai qui m'arrête ? . . . .
Mais non . . . Le repentir me les rendra tous deux.
Bien-tôt je les verrai l'un de l'autre honteux,
Confus, désabusés de leurs foux équivoques,
M'apporter tristement leurs plaintes réciproques :
Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort ;
Et m'appeller en tiers pour maudire leur sort,
Je les attens : sur-tout cet orgueilleux Clitandre,
Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre
A devenir aimable. Ah ! mon oncle, tout doux ;
Oui, je le deviendrai . . . pour un autre que vous ;
Vous verrez clair alors dans votre ame inquiéte,
Et pour votre tourment', je veux être parfaite.

ROSETTE.

Ah ! je vous reconnois.

JULIE.

Je ris de la douleur,
Qui tantôt sottement m'avoit saisi le cœur.

Un Laquais entre.

Qu'est-ce ?

LE

Digitized by Google

languiſſante, jamais un inſtant de ſolitude : rarement l'heureux Féliſor s'eſt donné le temps de perſuader la Princeſſe ; il l'a tout employé à lui plaire.

ZALAIR.

A lui plaire ! me ſerois-je donc abuſé ſi cruellement ? Quoi ! ces plaiſirs tumultueux dont l'appareil demande tant de miniſtres ; ces ſpectacles, illuſion des yeux, vains chefs-d'œuvre d'un art impoſteur ; cette agitation bruyante, qui n'éveille que les ſens, qui ne peut paſſer juſqu'à l'ame ; quoi ! ſeroit-ce donc là les vrais plaiſirs ? Ah ! que mon cœur s'en eſt fait une idée bien différente !

TUDILLA.

Votre cœur s'eſt trompé, Seigneur.

ZALAIR.

Non. Le cœur ne ſe trompe point. J'aimois la Princeſſe long-tems avant que ma mere m'offrît le choix de ſes dons ; j'ai dédaigné des talents brillants, mais ſuperficiels qui ne me rendoient pas plus digne d'elle. Le caractere même de Zéliſca m'a déterminé. Franche & naïve, la nature ſemble ſe peindre dans ſa ſincérité ; douce & ſenſible, ſon cœur eſt fait pour la tendreſſe ; modeſte autant que belle, elle poſſede tout ce qui peut rendre aimable, ſans partager avec tant d'autres le deſir de le paroître. Pourrois-je me pardonner le mélange du moindre artifice pour toucher un objet ſi digne de l'amour le plus ſincere & le plus véritable ?

Digitized by Google

TUDILLA.

J'approuve votre délicateſſe, mais je doute que Zéliſca lui rende juſtice; j'ignore même ſi elle s'en eſt apperçue.

ZALAIR.

Je ſçais trop combien mes ſoins ont été inutiles juſqu'à ce moment. Mais, dis-moi, n'as-tu pû pénétrer quel eſt le don qu'elle poſſede, & que ma mere lui a confié?

TUDILLA.

Il ne me convient pas de l'interroger; & le refus qu'elle a fait de le dire à votre frere, m'a ôté l'envie de lui demander.

ZALAIR.

Ah! Tudilla, ſi ce don étoit celui de lire dans les cœurs, j'aurois bien-tôt la récompenſe de tout l'amour dont le mien eſt pénétré. Mais, que dis-je? J'ai tout à craindre; & cet inſtant de ſolitude qu'elle a exigé de moi, n'eſt peut-être que pour rêver à mon rival, & pour me dérober une partie des moments qu'elle eſt obligée de paſſer avec moi.

TUDILLA.

Je ne le crois pas: elle a fait la même demande à votre frere, qui la lui a accordée comme vous. Il faut qu'elle ait quelque ſujet particulier de rêver; & ce deſir d'être ſeule pourroit bien annoncer quelque changement dans ſon cœur.

Digitized by Google

ZALAIR.

Tu redoubles mon inquiétude : je ne puis plus ſupporter ſon abſence. Voici Haſtir qui te cherche ; je vais tâcher de rejoindre Zéliſca, & tout employer pour lui perſuader que l'amour de mon frere ne peut jamais égaler le mien.

SCENE II.

HASTIR, TUDILLA.

HASTIR *fait pluſieurs révérences à Zalaïr.*

JE n'ai pas oſé lui parler ; mais il a bien entendu mes révérences, n'eſt-ce pas ?

TUDILLA.

Oui, oui, va ; en tout cas, je les lui expliquerai.

HASTIR.

Que je ſuis bien aiſe de te revoir, ma chere Tudilla !

TUDILLA.

Je ne t'ai pas oublié comme tu vois : te voilà, auſſi bien que moi, domeſtique de la Princeſſe ; le Prince Zalaïr t'a donné une maiſon, des prés . . .

HASTIR.

Et des moutons, encor. Si tu ſçavois avec quelles

Digitized by Google

bonnes magnieres il m'a donné tout ça ; combien de belles paroles, combien d'embrassements ! il étoit tout aussi aise que moi ; oh ! pour ça, c'est un aimable Seigneur. Pourquoi est-ce donc que la Princesse ne l'épouse pas ?

TUDILLA.

C'est qu'il a un frere qu'elle épousera peut-être.

HASTIR.

Qui ? celui qui est sorcier, comme tu dis ; qui bâtit, quand il veut, des villes, des châtiaux, des rivieres ? je ne l'ai jamais vû ; mais il me fait peur, celui-là.

TUDILLA.

Oh ! il n'y a rien à craindre avec lui. Il n'a ni le pouvoir, ni la volonté de faire du mal. Des Jeux, des Fêtes, des Spectacles de toutes sortes ; voilà à quoi sa mere a borné sa puissance. Il vous transporte où il veut, sans que vous vous en apperceviez ; quand il paroît, tout change : on n'est plus où on étoit, on ne voit plus rien de ce qu'on voyoit : ce que vos yeux regardent, ce n'est jamais ce que vous devez voir ; c'est ce qu'il veut que vous voyiez.

HASTIR.

Eh ! bien, qu'importe qu'on ne voye pas ce qu'on regarde, pourvû qu'on regarde ce qu'on voit.

TUDILLA.

Tu comprends donc ce que je te dis ?

Digitized by Google

HASTIR.

Moi ? Point du tout ; mais, quecque ça fait ? On parle toujours bien ſans ça : & pourquoi le Prince qui m'a donné des moutons ne peut-il pas auſſi faire regarder tout ça ?

TUDILLA.

Il ne l'a pas voulu. Au contraire, il veut qu'on ne voie que ce qu'on doit voir ; & ſa ſeule préſence détruit tout ce que ſon frere fait par enchantement.

HASTIR.

Ah ! j'entends. Tout ce que l'un fait, l'autre le défait. Mais au bout de tout ça, la Princeſſe n'en ſera pas plus riche.

TUDILLA.

Il ne s'agit pas de l'enrichir, il s'agit de lui plaire.

HASTIR.

Dame ! au village, qui dit l'un, dit l'autre. Et viendra-t-il bien-tôt, ſtautre Prince ?

TUDILLA.

Oui : l'heure de ſon retour approche.

HASTIR.

Et pourquoi eſt-ce qu'il s'eſt en allé ?

TUDILLA.

La préſence de Zalaïr l'a chaſſé, comme la ſienne va chaſſer Zalaïr.

HASTIR.

Et pourquoi eſt-ce qu'ils ne prennent pas la Princeſſe chacun par une main, pour lui conter leurs raiſons enſemble ?

Digitized by Google

TUDILLA.

La Fée, leur mere, leur a défendu. Elle a partagé les journées de Zéliſca, & leur en a donné à chacun la moitié. Ils ne peuvent reſter tous deux enſemble avec elle, que quand ils ſe le permettent l'un à l'autre.

HASTIR.

Elle a donc peur qu'ils ne ſe battiont?

TUDILLA.

Je n'en ſçais rien; mais c'eſt la loi qu'elle a établie entr'eux deux.

HASTIR.

Pardi, v'là bien du myſtere! allons donc, que l'autre vienne, piſque c'eſt ſon tour. Mais qu'il me donne bien vîte queuque choſe de bon itou; car, vois-tu? j'ai bonne envie de t'épouſer: mais j'en ai bien autant de devenir riche. Mais pourquoi eſt-ce?....

TUDILLA.

Encore! Paix, tais-toi. Voici la Princeſſe.

HASTIR.

Il paroît qu'elle a quecque choſe d'embarraſſé dans la tête. J'avois encore tout plein d'hiſtoires à te demander; mais adieu; ça ſera pour tantôt.

Digitized by Google

SCENE III.

ZÉLISCA, TUDILLA.

ZÉLISCA, *rêvant.*

OUI, toutes mes réflexions sont inutiles.

TUDILLA.

Eh ! bien, Madame, vous sortez de cette grotte ; ai-je eu tort de vous la vanter ?

ZÉLISCA.

C'est en vain que j'y pense, rien ne peut me déterminer ; & je sens que je ne pourrai jamais me résoudre à choisir.

TUDILLA.

Je ne l'ai jamais vu si distraite.

ZÉLISCA.

Et cependant le moment approche.

TUDILLA.

Le Prince Zalaïr vous cherche, Madame.

ZÉLISCA.

Ah ! c'est vous, Tudilla ?

TUDILLA.

Oui, c'est moi que votre inquiétude afflige, & qui

Digitized by Google

ne voudrois en ſçavoir la cauſe que pour la diſſiper, s'il étoit poſſible.

ZÉLISCA.

Ah! ma chere Tudilla, je ſuis dans un terrible embarras!

TUDILLA.

Eh! quel eſt-il donc? Les deux Princes du Monde les plus aimables vous adorent; leur rivalité, loin d'interrompre vos plaiſirs les reproduit & les varie ſans ceſſe. Que peut-il manquer à vos vœux?

ZÉLISCA.

Le repos, & la certitude de mon ſort. Ah! divine Fée, que n'ajoutiez-vous à tant de bienfaits, celui de me choiſir un Epoux? Deviez-vous me laiſſer une liberté qui m'accable?

TUDILLA.

Mais, Madame, la mere des deux Princes en vous abandonnant ce choix n'a voulu que votre bonheur.

ZÉLISCA.

Pouvois-je être malheureuſe avec l'un de ſes fils?

TUDILLA.

Vous ne feriez pas cette demande, ſi vous aimiez l'un des deux. Mais enfin votre indifférence peut ceſſer.

ZÉLISCA.

Je ne le crois pas, puiſqu'elle dure encore; & d'ailleurs je veux bien te l'avouer, mais à condition que tu

Digitized by Google

n'en inſtruiras aucun des deux Princes, il faut qu'ils l'ignorent abſolument ; les ordres de la Fée ſont poſitifs.

TUDILLA.

Les vôtres me ſuffiſent, Madame.

ZÉLISCA.

Eh ! bien, apprends donc que je n'ai plus que ce jour pour me déterminer.

TUDILLA.

Quoi ! Madame ?...

ZÉLISCA.

Oui, te dis-je, mon choix doit être fait aujourd'hui, & c'eſt ce qui m'inquiette. Je ne regrette point ces plaiſirs, ces fêtes, dont on m'amuſe depuis un mois : ſi la puiſſance de Féiſor, ſi les effets de ſon art m'occupent agréablement ; ce n'eſt point ſans plaiſir que j'y vois ſuccéder les ſoins & les entretiens de Zalaïr ; leurs mutuels empreſſements me flattent, mais ils me laiſſent dans une égale indifférence pour l'un & pour l'autre. J'ai beau réfléchir, mon eſprit ne peut ſe déterminer.

TUDILLA.

Mais ce n'eſt point votre eſprit, c'eſt votre cœur qui doit décider.

ZÉLISCA.

Oui, la Fée me l'avoit dit ; mais mon cœur eſt toujours le même.

Digitized by Google

TUDILLA.

Cela n'eſt pas naturel. La Fée a ſans doute quelque moyen que nous ignorons pour vous réſoudre à choiſir.

ZÉLISCA.

Eh ! qu'elle me le découvre donc. Ai-je jamais eu d'autre volonté que la ſienne ? J'ai penſé comme toi, & j'ai réſolu de remettre ce choix entre ſes mains.

TUDILLA.

Elle y a renoncé ; elle vous en a chargée : les Fées ne ſe démentent jamais.

ZÉLISCA.

N'importe : je veux abſolument la conſulter en préſence des deux freres ; elle m'éclairera ſans doute, elle fixera mon indéciſion. Voici le Prince Zalair, éloigne-toi.

SCENE IV.

ZÉLISCA, ZALAIR.

ZALAIR.

JE vous retrouve enfin, Madame ! Ah ! que votre abſence eſt cruelle ! Pouvez-vous, ſans me plaindre, me dérober tant de moments précieux ?

Digitized by Google

ZÉLISCA.

En vérité, Seigneur, mon dessein n'étoit pas de vous affliger ; j'avois besoin de ces instans de solitude.

ZALAIR.

Et ceux qu'il m'est permis de passer avec vous, sont presqu'écoulés. Bien-tôt mon rival, fier de son pouvoir enchanteur ...,

ZÉLISCA.

Vous voulez bien du mal au pouvoir brillant de Félisor ! ne le regretteriez-vous point ?

ZALAIR.

Non, Zéliſca. Mon rival auroit-il possedé ce don précieux, si je l'avois cru nécessaire à votre bonheur ? Si jamais vous aimez, vous connoîtrez quelle preuve d'estime je vous ai donnée par mon choix. Mais pourquoi, dès ce moment, ne le sentiriez-vous pas ? Interrogez la nature entiere ; appellez, examinez tous les êtres qui la composent ; vous y verrez cet amour simple, cet amour tel qu'il est dans mon cœur ; tous l'avouent, tous en font gloire ; nul déguisement, nul prestige, l'art perfide n'habite que dans le cœur des humains. Je l'ai banni du mien pour le rendre digne de vous, & sincere autant que la nature, je me suis ôté tous les moyens de vous prouver mon amour, autrement que par mon amour même.

ZÉLISCA.

Mais votre amour auroit-il été moins véritable,

Digitized by Google

quand vous auriez ajouté au témoignage que vous m'en donnez, ceux que l'art de votre frere auroit pû vous fournir.

ZALAIR.

Mon amour eût ſans doute été toujours le même ; mais ma délicaſſe m'a fait rejetter ces armes brillantes, partage trop ordinaire de la ſéduction. Quoi ! me ſuis-je dit, je ne devrois donc ce que j'aime qu'à des illuſions ? Un menſonge éternel regneroit autour de nous, & pénétreroit peut-être juſqu'à nos cœurs ? Non, non, un amour mutuel eſt la perfection de la nature, & l'art ne peut être un moyen légitime de le faire naître. Pourriez-vous, Zéliſca, me blâmer d'un choix, que l'amour m'inſpire, que l'amour approuve, & dont lui ſeul peut être la récompenſe ?

ZELISCA.

J'avoue que vos ſentimens me paroiſſent ſinguliers, & je doute qu'ils euſſent trouvé place dans tout autre cœur que le vôtre.

ZALAIR.

Quoi ! cette ſatisfaction intérieure qu'excite en moi votre préſence, cette douceur inexprimable que votre voix porte juſqu'au fond de mon ame ; ce deſir ardent & preſqu'involontaire, de prévenir vos vœux, de vous ſacrifier tout l'Univers ; cette volonté active, flatteuſe & conſtante de compoſer votre vie entiere de momens heureux, quoi ! la nature n'auroit-elle formé

Digitized by Google

que mon cœur capable de ſentimens ſi délicieux ? Non, Zéliſca, le vôtre l'eſt auſſi. Ce que je ſens, l'Amour vous le doit, vous le ſentirez un jour ; eh ! voudrois-je vous aſſocier à ce bonheur, ſi je croyois qu'il en fût un plus parfait !

ZÉLISCA.

Votre choix avoit beſoin d'être juſtifié, & je le trouve à préſent moins extraordinaire.

ZALAIR.

Vous ne blâmez plus mon choix, belle Zéliſca ? Quel raviſſement, ſi je pouvois vous faire approuver le ſentiment qui me l'a inſpiré ?

ZÉLISCA.

Je le deſirerois autant que vous, & je voudrois pouvoir vous rendre heureux.

ZALAIR.

Ah ! Madame, ce deſir de faire mon bonheur ſeroit-il pour moi ſeul ? & mon frere. , . . .

ZÉLISCA.

Il le partage, Seigneur, & je lui ai fait le même aveu.

ZALAIR.

Eh ! quoi ! mes efforts ſeront donc toujours inutiles ! Mais, Madame, vous baiſſez les yeux, l'inquiétude ſe peint ſur votre viſage !

ZÉLISCA.

Il eſt vrai, Seigneur, j'héſite à vous demander une grace.

Digitized by Google

ZALAIR.

Ordonnez, Madame.

ZÉLISCA.

Prince, faites venir votre frere, je vous prie.

ZALAIR.

O Ciel ! ſeroit-ce-là le fruit de vos réflexions ? & ſe malheureux Zalaïr ſeroit-il condamné à ne vous plus voir ?

ZÉLISCA.

Vous prier d'appeller Félifor, ce n'eſt point vous bannir.

ZALAIR.

Pourquoi me forcer à partager avec lui les ſeuls moments heureux de ma vie ? Bien-tôt les loix qui nous ſont preſcrites vont m'exiler ; ah ! Zéliſca, mon malheur devroit-il être l'ouvrage de votre volonté ?

ZÉLISCA.

Zalaïr, ne me refuſez pas, je vous en conjure.

ZALAIR.

Venez, Félifor ; c'eſt Zéliſca qui vous l'ordonne. (*A Zéliſca.*) Ah ! du moins, ſi votre choix eſt fait, ne me rendez point le témoin de ſon triomphe.

Digitized by Google

SCENE V.

ZÉLISCA, ZALAIR, FÉLISOR.

FÉLISOR.

AH ! Zéliſca, que votre ordre m'enchante!
Vous prévenez mes deſirs les plus doux ;
Contre un rival, mon ame impatiente
Déja s'armoit de mouvements jaloux :
Mais que ſa voix eſt aimable & touchante ;
Lorſqu'il m'appelle auprès de vous !

ZÉLISCA.

Je vous ſuis obligée de votre empreſſement ; mais quittez de grace ce langage meſuré, & parlez comme nous, je vous prie.

FÉLISOR.

Eh ! bien, Madame, quel ſujet vous a fait avancer mon retour : ce n'eſt pas, ſans doute, pour embellir des lieux ſi peu dignes de vous ; la préſence de Zaïaïr ſuſpend ou détruit tous les effets de mon art, & ſa retraite eſt une faveur que je voudrois bien lui voir ajouter à la grace de m'avoir appellé.

Digitized by Google

ZÉLISCA.

Non, Féliſor, la préſence de votre frere m'eſt auſſi néceſſaire que la vôtre. Bien-tôt l'heure marquée vous va mettre en poſſeſſion de mes momens; & ſi je la préviens de quelques inſtants, Zalaïr voudra bien le pardonner au motif qui m'y engage. Ecoutez-moi, Princes. Votre ſort eſt toujours incertain; mon cœur flotte encore dans la même indéciſion; un mois d'épreuve n'a pu déterminer ſon penchant; j'ai réſolu de conſulter aujourd'hui votre mere; & je veux que vous ſoyez l'un & l'autre témoins de ſa réponſe.

ZALAIR.

Hélas! Madame, vous avancez peut-être l'inſtant qui doit m'ôter toute eſpérance.

ZÉLISCA.

Non, Zalaïr, pour mon bonheur, pour le vôtre, ſouffrez que j'exécute mon projet. Tous deux fils de ma protectrice, tous deux dignes de plaire, qui que ce ſoit des deux qu'elle me donne, je me trouverai heureuſe de partager ſon ſort, & mon obéiſſance ſera ſi prompte & ſi ſincere, que celui qu'elle aura nommé croira que je l'aurai choiſi. Daignez donc, ô puiſſante Fée, reprendre ce pouvoir de décider, dont le mérite de ces deux Princes m'empêcheroit toujours de faire uſage; & déclarez vous-même celui pour lequel votre volonté me deſtine.

Digitized by Google

FÉLISOR.

Ma mere vous entend, ſans doute; mais votre demande ne lui eſt pas agréable, puiſqu'elle refuſe d'y répondre.

ZÉLISCA.

Eh! quoi! généreuſe Fée, vous m'abandonnez! Ah! du moins, ne refuſez pas de m'éclairer, & de me dire à quel ſigne je pourrai connoître celui de vos deux fils, à qui mon ſort doit être uni. (*On voit quelques éclairs, l'on entend un tonnerre éloigné.*) Elle m'exauce enfin, & mes doutes vont ceſſer.

FÉLISOR.

L'eſpérance la plus flatteuſe s'empare de mon cœur.

ZALAIR.

La crainte la plus terrible me glace & m'interdit.

(*Des nuages clairs & légers ſe répandent ſur le Théâtre, s'aſſemblent, ſe diviſent, l'occupent preſque tout entier; ceux du milieu ſe développent, & laiſſent lire au centre, en Lettres de feu, cet Oracle, accompagné d'éclairs très-vifs, & d'un tonnerre lointain.*)

FÉLISOR *lit tout haut l'Oracle.*

Le ſpectacle le plus flatteur
Doit ſeul déterminer ton cœur,

(*Tout ſe replie & diſparoît.*)

Digitized by Google

ZALAIR.

O ! Ciel ! je ſuis perdu !

FÉLISOR.

Aimable Princeſſe, ah ! ne rougiſſez pas de ma victoire.

ZALAIR.

Ah ! Zéliſca, quel Oracle ! & votre cœur l'approuve-t-il ? C'eſt donc fait, & je ne dois plus ſonger qu'à terminer loin de vous ma vie & ma douleur !

ZÉLISCA.

Quoi ! Zalaïr, vous renoncez à me voir ?

ZALAIR.

Je tremble à vous interroger. Me l'ordonnez-vous Madame ?

ZÉLISCA.

L'Oracle n'a parlé qu'à mes yeux, il n'a point déterminé mon cœur ; ma main n'eſt point donnée, & juſques-là, je ne puis ſans injuſtice vous défendre ma vue.

ZALAIR.

Eh ! bien, je la chercherai donc encore cette vue ſi chere ; & du moins je retarderai le bonheur de mon rival, tant que je ſerai ſûr de ne point troubler le vôtre.

FÉLISOR.

Prince, votre tems s'acheve, le mien commence ; & je me crois diſpenſé de rompre en votre faveur l'ordre ſuprême qui nous eſt preſcrit.

ZALAIR.

Je m'éloigne, belle Zéliſca ; & le ſeul deſir de vous voir encore ſuſpend mon déſeſpoir.

Digitized by Google

SCENE VI.

FÉLISOR.

QUE tout reſſente ici l'effet de ma puiſſance,
Eſprits ſoumis à ma loi,
Ornez ces lieux, rempliſſez votre emploi.
Le cœur de Zéliſca ceſſe d'être en balance ;
L'art m'en fait triompher, célebrez ſa puiſſance.

(La grotte naturelle diſparoît : on voit à ſa place au fond du Théâtre huit pilaſtres de nacre de perle, de corail & de rocailles colorées : quatre autres pilaſtres ſont ſur chacun des côtés, & tous ſont couronnés par un chapiteau de même matiere ; ce qui forme comme une grotte quarrée. De l'entre-deux des pilaſtres tombent des nappes d'eau dans des baſſins du plus beau marbre & de la forme la plus agréable. Celle du milieu beaucoup plus large, eſt reçue dans une grande coquille de lapis qui fait ſaillie. Sur les ailes en avant, ſont des baldaquins & des pavillons auſſi riches que galants ; des Génies en l'air en ſoutiennent les bonnes-graces : d'autres viennent remplir le Théâtre, ſous la forme de Muſiciens & de Danſeurs.)

Digitized by Google

DIVERTISSEMENT.

LE GÉNIE, *Ordonnateur de la Fête.*

RIEN ne ſuſpend, rien ne limite
Les efforts d'un art enchanteur.
L'Univers en repos, la Nature en fureur,
N'ont point d'effets qu'il n'imite.

CHŒUR.

Rien ne ſuſpend, rien ne limite, &c.

L'ORDONNATEUR.

Avare de ſes dons, la ſtérile Nature
Les diſperſe en des lieux divers.
L'aimable fils de l'impoſture,
L'art aux vœux des Mortels tient ſes thréſors ouverts;
Et dans le même eſpace
Il raſſemble, il ramaſſe
Les beautés de tout l'Univers.

CHŒUR.

Rien ne ſuſpend, rien ne limite, &c.

(On danſe.)

Digitized by Google

L'ORDONNATEUR.

Applaudiſſez au choix de votre maître,
Arts ſéducteurs, fils de la Volupté;
L'Amour ne vous a fait naître,
Que pour célebrer la beauté.
De vos concerts
Frappez les airs:
Chantez l'objet qui préſide à vos Fêtes.
Pour la plus belle des conquêtes
Uniſſez vos talents divers.

CHŒUR.

De nos concerts
Frappons les airs, &c.

(*On danſe.*)

UN GÉNIE. Mlle. Fel.

D'un tendre Amant partagez les deſirs:
Trop de fierté ſuſpend votre victoire.
Si la beauté fait votre gloire,
L'Amour doit faire vos plaiſirs.

(*On danſe.*)

UN AUTRE GÉNIE. Le Sr. Poirier.

C'eſt dans vos yeux qu'il allume ſa flamme,
Ce Dieu dont vous n'oſez éprouver les douceurs;

Digitized by Google

Pourquoi lui refuſer l'empire de votre ame,
Lorſqu'il vous fait regner ſur tous les cœurs?

Beautés ſouveraines,
C'eſt de vos mains qu'il prend ſes traits vainqueurs :
Vous verſez, en formant nos chaînes,
Ou ſes plaiſirs, ou ſes rigueurs.

C'eſt dans vos yeux, &c.

FELISOR.

Allez embellir d'autres lieux,
Déployez vos thréſors & bravez la Nature;
Que le goût, la richeſſe & l'ordre & la parure
Enchantent ſes regards, & décident ſes vœux.
Formez le vrai ſéjour de la volupté pure,
Raſſemblez-y les Amours & les Jeux.
Offrez enfin un ſpectacle à ſes yeux,
A qui ſon cœur ſe rende ſans murmure.

(On reprend le Chœur, ſur lequel on danſe.

De nos concerts
Frappons les airs, &c.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Peintre auroit dû lui-même donner la description de la décoration qui paroissoit au commencement de ce second Acte. Je l'en ai long-tems pressé, il est mort sans l'avoir fait, & je n'entreprendrai pas de la faire de mémoire.

Dans le fond étoit un Palais de Fée le plus superbe, le plus magnifique qu'on eut vû jusqu'alors. L'or, l'azur, les pierres précieuses y étoient employées avec le plus grand goût. Sur les deux aîles étoient deux colonades qui se réjoignoient au Palais en demi-cercle, & qui annonçoient une avant-cour. Toutes les colonnes cannelées, suivant les proportions, par le bas, devenoient torses en s'élevant ; elles étoient embrassées par des guirlandes de diamants de différentes couleurs qui suivoient les contours, & figuroient des fleurs ; les bases & les corniches, ainsi que l'architrave & la plinthe, en étoient enrichis avec profusion ; des transparents, des bougies & des lampions sans nombre ; cachés & disposés avec art, en varioient & en multiplioient les reflets. Le percé des colonnes conduisoit les regards dans des jardins de féerie, dont les détails

Digitized by Google

& la magnificence peuvent mieux s'imaginer que ſe décrire. En un mot, c'étoit ici, autant qu'on avoit pû le ſoumettre aux regles, l'exécution & la réalité de toutes les fictions les plus riches & les plus brillantes qu'on rencontre dans tous les ouvrages d'imagination, auxquelles le Poëte & le Peintre avoient encore ajouté leurs idées.

SCENE PREMIERE.

HASTIR.

AH ! Ciel ! que de richeſſes ! que de biautés ! que de thréſors ! ouf. Je n'en puis plus. J'étouffe d'aiſe. Mes yeux en ont la barlue. Quecque j'ai vû ? quecque je n'ai pas vû ? Des diamants bâtis en chambre ! de l'or moulé ſus quoi on marche ! des parles en rubis qui avont toutes ſortes de figures ! v'là qu'eſt fini, j'en mourrai. On m'a dit de prendre. Je prends par-tout, & je trouve toujours à prendre. Miſérable ! en cent ans je ne pourrai jamais emporter tout ça. Je ne ſçaurois retrouver le chemin de mon village ; je ne ſçaurois tant-ſeulement trouver la porte. Je ne ſis pas entré ici, & ſi pourtant m'y v'là. Par où eſt-ce qu'on m'y a mis. Ma cervelle eſt à la renverſe. Je n'oſe fouiller dans ma poche ; alle eſt toute pleine. Sſtelle-ci n'en peut pú tenir : à moi, Tudilla ! Tudilla !

SCENE

SCENE II.

TUDILLA, HASTIR.

TUDILLA.

EH! bien, qu'as-tu donc?

HASTIR.

Ah! Tudilla, je ne ſçais pus où je ſuis; je ne ſçais pus comment tout ça ſe fait. Es-tu bien toi? La, ne me trompes-tu pas?

TUDILLA.

Pourquoi veux-tu donc que je te trompe? Si je ſuis moi? Eſt-ce que tu ne me vois pas?

HASTIR.

Eh! je vois tant de choſes que je n'ai jamais vues; que je ne ſçais pus ſi ce que je vois, c'eſt ce que j'ai vû avant de voir tout ça.

TUDILLA.

Mais je crois que tu deviens fou.

HASTIR.

Donne-moi un bon coup de poing; la, de toute ta force.

TUDILLA.

Pourquoi donc veux-tu que je te batte?

Digitized by Google

HASTIR.

Pince-moi bien fort, je t'en prie ; réveille-moi bien vîte. Non ; je ne suis pas digne de faire un si biau songe.

TUDILLA.

Est-ce que tu dors, imbécille ?

HASTIR.

Eh ! non, je ne dors pas ; & si pourtant, c'est cent fois pis que si je n'étois pas éveillé. Fouille dans ma poche, Tudilla. Vois, vois s'ils y sont encore.

TUDILLA.

Eh ! quoi donc ?

HASTIR.

Tout ce que j'y ai fourré.

TUDILLA.

Tiens, est-ce cela ?

HASTIR.

Ah ! Ciel ! rends-moi ça tout-à-l'heure.

TUDILLA.

Oh ! je t'assure que je n'ai pas envie de t'en priver.

HASTIR, *baisant ses diamants.*

Mes joyaux !... Mes chers joyaux !... Je ne dormons donc ni vous ni moi. Et dans l'autre poche: tiens, tiens ; tout plein de pieces d'or.

TUDILLA.

Eh ! que veux-tu faire de tout cela ?

HASTIR.

Comment, ce que j'en veux faire ? Allons vîte, dis-moi où ça se vend.

Digitized by Google

TUDILLA.

Qu'eſt-ce que tu veux acheter ?

HASTIR.

Tout le monde ; afin d'avoir après de quoi vivre toute ma vie.

TUDILLA.

As-tu beſoin de tant de choſes ? N'as-tu pas des prés, des moutons....

HASTIR.

Ah ! pardi, c'eſt encore un biau Prince que ton Zalaïr avec ſes moutons ! fi, queu miſere ! oh ! qu'il vienne ; je lui parlerai bien à ſt'heure, mais but à but ; la, pus de révérence.

TUDILLA.

Mais, calme-toi donc. Si on te voyoit ſi tranſporté, on ſe moqueroit de toi.

HASTIR.

Oui ; t'as raiſon, faut que je me calme. Dame ! vois-tu ! c'eſt la premiere fois que je ſis riche ; m'eſt avis que je ſis grandi de ſix pieds. La, la, tout doucement, note cœur ; ni vous, ni moi, je ne ſommes pus un payſan. Ce n'eſt pus de la joie qu'il nous faut.

TUDILLA.

Tu te crois donc bien riche à préſent ?

HASTIR.

Comment, ſi je le ſis ? Eſt-ce que ce n'eſt pas pour moi tout ce que je pourrai emporter ?

Digitized by Google

TUDILLA.

Oh ! oui ; tu emporteras de belles choſes ! crois-moi, Haſtir, tout ce que tu vois ici, tout ce que tu poſſedes ; ce ne ſont que des chimeres.

HASTIR.

Des ... chimeres ? Mais voirement, ça eſt bien joli : faut que ça ne ſe trouve qu'à la Cour ; car je n'en ons jamais vû au village.

TUDILLA.

Au village, tu voyois quelque choſe ; mais ici, tu ne vois rien.

HASTIR.

Comment, je ne vois rien ?

TUDILLA.

Non, rien de ce que tu dois voir.

HASTIR.

Mais voyez ſt'envieuſe qui vouloit bien tantôt que je voyiſſe des moutons, & qui ne veut pas à ſt'heure que je voye des diamants.

TUDILLA.

Tes diamants n'en ſont pas.

HASTIR.

Eh ! ben, ne v'là-t-il pas pour me faire devenir fou ? Eſt-ce que tu n'es pas toi ? Eſt-ce que je ne vous vois pas l'un comme l'autre ? Oh ! je t'en prie, ne m'échauffe pas la bile. Allons, viens-çà que j'empliſſe tes poches.

TUDILLA.

De quoi ?

Digitized by Google

HASTIR.

De ce qui eſt dans les miennes, afin que j'en aille chercher d'autres.

TUDILLA.

Je n'ai que faire de tout cela.

HASTIR.

Oh! point d'obſtination, vois-tu! Je me marie les poches pleines, pourquoi veux-tu que les tiennes ſoyont vuides.

TUDILLA.

Mais, je te dis encore une fois....

HASTIR.

Mais je te dis, moi, que je le veux. Me v'là riche une fois; ne me raiſonne pas. Il y a ici tout plein de filles à marier, & qui ſont belles encore; oh! dame, je les ai regardées, moi.

TUDILLA.

Comment donc, tu me mets bien vîte le marché à la main?

HASTIR.

D'où vient itou que tu ne veux pas faire fortune?

TUDILLA, *à part.*

Je ne ſçaurois le détromper; j'aime mieux m'en amuſer que de me fâcher contre lui.

HASTIR.

Que marmotes-tu là?

Digitized by Google

TUDILLA.

Eh ! bien, Monſieur Haſtir, puiſqu'il y a ici tant de filles que vous avez regardées, vous pouvez en prendre une, j'y conſens ; le retour de Zalaïr vous rendra plus traitable, & me vengera bien-tôt de votre infidélité.

(*Elle ſort*)

SCENE III.

HASTIR, *ſeul.*

OH ! que Zalaïr ne s'y joue pas. Je l'étranglerois s'il m'ôtoit tout ce que j'ai. Je li rends ſes moutons, quitte à quitte. Je ne ſis pus du village : me v'là de la Cour ; vive les chimeres : je ſis pourtant fâché de l'avoir renvoyée. Auſſi, c'eſt ſa faute. V'là Monſieur Féliſor qui vient ; je m'en vas tout droit lui demander une autre femme.

SCENE IV.

FÉLISOR, HASTIR.

MONSEIGNEUR.... Excuſez, ſi j'ons l'impertinence de vous parler. C'eſt que vous m'avez fait riche, & ça fait que j'ai queuque choſe à vous dire.

Digitized by Google

FÉLISOR.

Que me veux-tu ?

HASTIR.

Monſeigneur ... c'eſt que je ſis garçon.

FÉLISOR.

Eh ! bien ?

HASTIR.

C'eſt que je ſis brouillé avec mon amoureuſe.

FÉLISOR.

Avec Tudilla ?

HASTIR.

Oui, Monſeigneur. Ça ne ſe connoît pas en bijoux, ça n'aime pas les diamants ; alle dit comme ça que vous êtes un vendeux de fauſſe monnoye. Oh ! dame, je l'ai renvoyée, voyez-vous ! & c'eſt voure honneur de me marier à ſt'heure bien à mon aiſe. Y a tant de filles ici !

FÉLISOR.

Eh ! laquelle te plaît davantage ?

HASTIR.

Je n'en ſçais rien. Je les voyois tantôt l'une après l'autre ; quand j'en regardois une, je la vouloit : & pis après, c'étoit ſa voiſine ; & pis après, c'étoient toutes les deux, quand alles auroient été un cent. Donnez-moi le choix d'une par préférence, afin que je l'épouſe.

FÉLISOR.

Volontiers, Haſtir ; chioſis celle qui te plaira le mieux. Je me charge de ſa dot.

Digitized by Google

HASTIR.

Grand-merci, Monſeigneur ; je m'en vas lorgner toutes les filles qu'ous avez données à la Princeſſe, afin d'en prendre une au pus vîte, tandis que je ſis en colere contre Tudilla.

SCENE V.

ZÉLISCA, FÉLISOR.

ZÉLISCA.

NOn, rien n'eſt ſi brillant. Jamais on n'a vû tant de beautés réunies.

FÉLISOR.

Charmante Zéliſca, que votre perſonne en raſſemble de bien plus parfaites ! aimable rivale de Vénus, habitez donc pour toujours un temple que vous jugez digne de vous : & que les yeux les plus beaux du monde ne voyent plus déſormais que les objets les plus agréables.

ZÉLISCA.

Eh ! quel moyen d'en voir ici d'autres ? Votre puiſſance.....

FÉLISOR.

N'attribuez rien à mon pouvoir. L'éclat qui vous environne, n'eſt que l'effet de votre préſence. Tout orner, tout embellir, n'eſt-ce pas le vrai partage de

Digitized by Google

la Beauté ? Ces mêmes Graces, qui ont orné vos cheveux, qui ont assorti ces fleurs sur vos habits & sur votre sein, ont aussi mêlé les couleurs de ces peintures. Le feu dont ces diamants pétillent, s'allume à celui de vos beaux yeux; cette foule d'Amours qui vous suivent sans cesse ont élevé ce palais, auquel chacun de vos regards ajoûte un ornement nouveau, & c'est bien moins ici le chef-d'œuvre de mon art, que le triomphe de vos charmes.

ZÉLISCA.

Vous m'avez accoutumée à reduire tous ces beaux discours à leur juste valeur : ne me louez point tant, je vous prie ; vos éloges me flattent, mais ils m'embarrassent.

FÉLISOR.

Puis-je vous priver d'un hommage qui vous est dû, & se peut-il que mon rival ne vous ait pas répété cent fois des vérités que votre modestie vous fait appeller des éloges ?

ZÉLISCA.

Je vous assûre que ses discours ne ressemblent point du tout aux vôtres ; & quoi qu'il m'ait beaucoup parlé, je ne me suis pas encore apperçu qu'il m'ait louée.

FÉLISOR.

Eh ! connoît-il comme moi le prix de vos charmes Apperçoit-il en vous, tant de beautés, tant d'attraits ravissants que vous seule rassemblez, & qui, partagés,

Digitized by Google

feroient l'orgueil de cent objets differents ; Non, Zéliſca ; ſes yeux vous trouvent belle & rien de plus ; les miens diſtinguent tout ce qui vous embellit. Son choix lui-même n'annonce-t-il pas le peu d'étenduë de ſes idées ?

ZÉLISCA.

Je ne ſçais point ſi ſes yeux me trouvent moins belle que les vôtres ; mais j'ai tout lieu de croire qu'il deſire mon bonheur auſſi ardemment que vous.

FÉLISOR.

Mais quel bonheur vous peut-il faire partager ? Comparez un inſtant les vulgaires amuſements qui ſont en ſon pouvoir ; & l'éclat, la variété des plaiſirs qui ſont en ma puiſſance. Jugez de notre amour par leurs effets ; le ſien a porté l'aveuglement juſqu'à ſe dépouiller en ma faveur de tous les moyens capables de vous perſuader.

ZÉLISCA.

Mais, Seigneur, je n'ai aucun pouvoir qui me diſtingue ; cependant j'ai ſçu prouver mon amitié à votre mere. Si l'amour eſt un ſentiment ſemblable, ne peut-il pas ſe faire connoître & ſe ſoutenir ſans tant de fêtes & d'éclat ?

FÉLISOR.

Non, Zéliſca ; le plaiſir eſt un flambeau durable, auquel ſans ceſſe l'Amour rallume le ſien toujours prêt à s'éteindre. Dans un tendre commerce, dans une union de longue durée, quoique toujours occupés l'un de

Digitized by Google

l'autre, peut-on ſe dire ſans ceſſe que l'on s'adore ? L'Amour n'a-t-il pas, en dépit de lui-même, des momens qui le ſurchargent ? On voit ce qu'on aime, on le voit encore : un Spectacle brillant lui enlevé nos regards, dans l'inſtant, peut-être, que nous allions lui trouver moins de perfections. Un amuſement étranger, une aimable diſtraction, renouvelle des ſentimens qu'un entretien trop long alloit épuiſer. Croyez moi, Zéliſca, mon rival a déſarmé l'Amour, en arrachant de ſes mains tous les traits que lui fourniſſent les Plaiſirs.

ZÉLISCA.

Vous faites l'éloge de votre puiſſance : mais j'ai peine à croire que vous fuſſiez ſatisfait, ſi je la préferois à votre perſonne.

FÉLISOR.

Puis-je ne pas chérir tout ce qui m'approche de votre cœur ? Mon pouvoir multiplie les moyens de l'obtenir. Sçavoir amuſer, c'eſt ſçavoir plaire. Décidez donc enfin, cédez à ces plaiſirs, dont la variété peut ſeule vous rendre heureuſe. Rappellez-vous l'oracle de ma mere. Ce Palais brillant, ce Spectacle enchanteur, en frappant vos yeux, a-t-il émû votre ame ?

ZÉLISCA.

Mais, Seigneur...

FÉLISOR.

Ah ! ne balancez plus, Madame ; ne me dérobez pas plus long-tems l'aveu de ma victoire.

Digitized by Google

ZÉLISCA.

Mais, Seigneur, j'admire.....

FÉLISOR.

Ne diſſimulez point, je vous en conjure. Non, ce n'eſt point là le mot que vous penſez. Eh ! quoi, l'Oracle n'eſt-il pas rempli ? Vos ſens ſont émus Vos yeux admirent, votre cœur s'attendrit, votre bouche héſite ; achevez, charmante Zéliſca, & par un mot plus véritable, & beaucoup plus tendre, fixez pour jamais mon bonheur & le vôtre.

ZÉLISCA.

Je vous proteſte, Seigneur, que je ne ſçais point ce mot que vous me demandez, & s'il faut que mon cœur me l'apprenne, le Spectacle que vous m'offrez n'eſt pas apparemment celui qui doit le lui inſpirer.

FÉLISOR.

J'ai tort, je le confeſſe ; & peut-être moi-même je retarde l'inſtant de mon triomphe. Des beautés muettes & immobiles, fixent les yeux ſans aller au cœur : il eſt tems d'animer tous les objets qui vous environnent, de confier à des voix plus flatteuſes l'expreſſion de ma tendreſſe, & de multiplier les images des plaiſirs que vous inſpirez & qui vous attendent.

Gaieté deſirable,
Viens orner ma Cour ;
Enjouement aimable,
Fais-en ton ſéjour.

Digitized by Google

Guidez tour à tour
Les Graces légeres,
Et les Ris ſinceres,
Et le tendre Amour.

Tracez-nous l'image
D'un doux badinage.

Viens orner ma Cour,
Gaieté déſirable;
Enjouement aimable,
Fais-en ton ſéjour.

Un Trône de Féerie à colonnes légeres & brillantes s'éleve ſur un des coins du Théâtre, à l'avant-Scene: Zéliſca & Féliſor vont s'y placer.

Pendant que les Graces & les Plaiſirs viennent occuper & remplir le Théâtre, des groupes d'Amours occupent les airs, & deſcendent pour ſe joindre à eux.

CHŒUR.

Dans ces beaux lieux,
Tous les Plaiſirs s'uniſſent;
Dans ces beaux lieux,
Tous les cœurs ſont heureux.

Digitized by Google

A nos Chanſons, les Amours applaudiſſent:
De la Gaieté
C'eſt l'aſyle enchanté.
Dans ces beaux lieux,
Tous les Plaiſirs s'uniſſent;
Dans ces beaux lieux,
Tous les cœurs ſont heureux.

Libre de ſoins, la Raiſon, moins auſtere,
Embraſſe le Plaiſir;
C'eſt pour le mieux choiſir
Que ſon flambeau nous guide & nous éclaire.

Dans ces beaux lieux, &c.

(*On danſe.*)

UNE NYMPHE, *alternativement avec le Chœur.*
C'eſt dans nos Jeux
Que l'Amour ſe couronne;
C'eſt dans nos Jeux
Qu'il prépare ſes nœuds.

CHŒUR.
C'eſt dans nos Jeux, &c.

Digitized by Google

LA NYMPHE.

Il doit à nos attraits tous les cœurs qu'il moissonne.

CHŒUR.

C'eſt dans nos Jeux
Que l'Amour ſe couronne.

LA NYMPHE.

C'eſt nous qui des Mortels lui préſentons les vœux.

CHŒUR.

C'eſt dans nos Jeux
Qu'il prépare ſes nœuds.

DUO.

Ces biens qu'il vous promet, notre aveu vous les donne;
Il enchaîne vos cœurs, nous les rendons heureux.

CHŒUR.

C'eſt dans nos Jeux, &c.

DUO.

Pour vaincre une Beauté dont la froideur l'étonne,
Au flambeau des Plaiſirs il allume ſes feux.

CHŒUR.

C'eſt dans nos Jeux, &c.

(*On danſe.*)

Digitized by Google

UN PLAISIR.

Ici les Ris & les Jeux
Forment les chaînes les plus belles ;
Il n'eſt point d'amants malheureux ;
Il n'eſt point d'amantes rebelles.
Un deſir,
Un ſoupir
Adoucit les plus cruelles ;
Et ſi l'Amour a des aîles,
C'eſt pour voler vers le Plaiſir.

Ici, les Ris & les Jeux, &c.

(*On danſe.*)

(*Avant le Pas de Cinq danſé par Zéphire & Flore, un Faune, une Dryade, l'Amour au milieu les uniſſant.*).

UN PLAISIR.

Acheve, Amour, prodigue tes faveurs ;
Que tout brille ici de ta gloire ;
Que l'image des biens dont tu combles les cœurs,
Aſſûre encor mieux ta victoire.

Digitized by Google

Pas de Cinq.

UNE NYMPHE.

Dans ce beau jour,
Quels biens vont éclore!
Zéphire & Flore
Conduiſent l'Amour.

CHŒUR.

Dans ce beau jour, &c.

LA NYMPHE.

Pour vous, ces Dieux
A l'envi s'animent.
Leurs pas vous expriment
L'ardeur de leurs feux.

CHŒUR.

Dans ce beau jour, &c.

LA NYMPHE.

Les Ris, les Jeux,
L'aimable Jeuneſſe,
Les amants heureux;
Dans ces beaux lieux,
Tout vous redit ſans ceſſe:
Que de plaiſirs
L'Amour vous préſente;
Beauté charmante,
Formez des deſirs.

CHŒUR.

Que de plaiſirs, &c.

(On danſe.)

UNE NYMPHE.

L'amour eſt un badinage;
Devroit-il vous allarmer?
Il ne veut que vous charmer;
Tôt ou tard la plus ſauvage,
Sous ſes loix s'engage.
Devroit-il vous allarmer?

Digitized by Google

L'amour eſt un badinage.
S'il bleſſe quand on l'outrage,
Devroit-il vous allarmer ?
Lui ceder, c'eſt le déſarmer.

L'amour eſt un badinage ;
Devroit-il vous allarmer ?

BALLET GÉNÉRAL.

(Tandis que le Chœur reprend, comme au commencement :)

Dans ces beaux lieux
Tous les Plaiſirs s'uniſſent ;
Dans ces beaux lieux,
Tous les cœurs ſont heureux.

(Zalaïr paroît & tombe aux genoux de Zéliſca.)

Sur la fin du Divertiſſement, Haſtir, qui a examiné toutes les Graces, s'arrête à celle qui eſt ſur le bord de la Scene ; il la carreſſe, lui fait ſa déclaration, ſe jette à ſes genoux.

En un moment, le Palais eſt détruit ; tout le Spectacle diſparoît ; l'obſcurité regne par-tout ; la Nymphe d'Haſtir eſt transformée en chouette qui s'envole ; Haſtir épouvanté s'enfuit en criant. D'autres oiſeaux

Digitized by Google

traverſent le Théâtre en volant. Cette deſtruction fut un des moments les plus intéreſſants de tout le Spectacle. La promptitude avec laquelle tout l'éclat diſparut ; l'horreur du contraſte qui lui ſuccéda, firent une émotion dans l'ame de tous les ſpectateurs.

Le Théâtre repréſente des rochers obſcurs & arides ; ſur les aîles ſont des pierres ſur une terre brûlée, quelques haies de houx, & des bruyeres à demi-jaunes ; en un mot, la ſolitude la plus triſte & la plus effrayante. Tudilla a pris la fuite.

SCENE VI.

ZÉLISCA, ZALAIR, *à ſes genoux.*

ZÉLISCA.

CIEL ! où ſuis-je ? Ah ! c'eſt vous, Zalaïr ?

ZALAIR.

Oui, Madame. Et j'expire à vos pieds, ſi je n'obtiens le pardon des déſordres que ma préſence opere.

ZÉLISCA.

Il eſt vrai qu'ils ſont grands ; & vous me voyez dans la derniere ſurpriſe d'un changement ſi prompt & ſi complet. J'admirois, il n'y a qu'un inſtant ; peu s'en faut que l'épouvante ne ſuccede à l'admiration.

Digitized by Google

ZALAIR.

Connoiſſez toute la malignité de mon rival. Auroit-il choiſi le deſert le plus affreux pour y produire la reſſemblance du ſéjour le plus enchanteur, ſi ſon orgueil ne ſe fût flatté d'exciter, à ſon avantage, l'étonnement où il vous jette, en oppoſant la pompe & les richeſſes de ſon art aux difformités de la Nature ?

ZÉLISCA.

Prince, mes yeux ſe raſſurent ; & quelque changement que vous apportiez dans ces lieux, je ne me plains point de vous y voir.

ZALAIR.

Vous ne vous plaignez point de ma préſence ; mais hélas ! que vous étiez éloignée de la deſirer !

ZÉLISCA.

En vous parlant ainſi, je ne croyois pas mériter un reproche.

ZALAIR.

Non ; je ne vous reproche rien. Laiſſez murmurer mon cœur : ſuivez l'impreſſion du vôtre. J'interromps vos plaiſirs ; je ſuſpends votre bonheur ; étouffez un reſte de pitié qui vous gêne ; unique, mais trop foible récompenſe de l'amour le plus tendre & le plus malheureux.

ZÉLISCA.

Prince, vous m'affligez, mais vous ne me chagrinez point. Cette pitié dont vous me parlez, & qu'il eſt vrai que je ſens, eſt preſque un plaiſir pour moi.

Digitized by Google

ZALAIR.

Eh ! bien, conservez-la, cette pitié généreuse ; que mes malheurs l'augmentent. Ce ne sont plus les prestiges d'un rival que j'ai à combattre ; l'ardeur, la vérité de mon amour en auroient triomphé ; mais un Oracle fatal a prononcé mon arrêt ; & votre cœur, ou l'a déja confirmé, ou bien-tôt le verra s'accomplir sans se plaindre.

ZÉLISCA.

Je ne comprends encore rien à cet Oracle. Il veut que ce soit le spectacle le plus enchanteur qui me détermine : Félisor vient de se surpasser, & cependant il n'a satisfait que mes yeux.

ZALAIR.

Mais ce plaisir de vos yeux ne peut-il pas en un instant passer jusqu'à votre cœur ?

ZÉLISCA.

J'ignore ce qui peut arriver ; mais, je veux bien vous l'avouer, les premiers jours que Félisor déploya, pour me plaire, toute la magnificence de son art, j'en fus charmée. Mon cœur, comme mes yeux, sembloit s'y livrer tout entier. Depuis un tems, soit vos discours, soit l'habitude, le plaisir que j'y goûte est beaucoup moins vif. Aujourd'hui, malgré l'Oracle & les efforts de votre frere, j'en étois presque à l'ennui quand vous êtes arrivé.

Digitized by Google

ZALAIR.

Eh ! tous ces plaisirs étrangers sont-ils faits pour remplir un cœur comme le vôtre ? L'Amour vous doit toutes ses récompenses. Vous méritez d'éprouver, de sentir toutes les douceurs d'une tendresse réciproque & véritable ; que ne suis-je assez parfait pour vous l'inspirer ? Ah ! mon cœur, tout pénétré, tout enflâmé qu'il est, n'a pas l'orgueil de se croire digne de vous.

ZÉLISCA.

Zalaïr, songez bien à ce que vous me dites ; car je serois bien fâchée, si vous ne me parliez ainsi que pour me flatter.

ZALAIR.

Moi ! vous flatter, Madame ! Eh ! le puis-je ? Le mensonge ne m'est-il pas interdit ? Le seul avantage que je puisse recueillir de mon choix, c'est de vous persuader qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous tromper ; c'est la vérité qui m'inspire ; c'est elle qui me force à vous dire que, si je ne vous adorois pas comme la personne la plus digne de plaire, je vous estimerois comme la Princesse la plus accomplie.

ZÉLISCA.

Prince, votre frere m'a prodigué aujourd'hui bien des louanges ; mais il ne m'a rien dit qui m'ait été si sensible. Votre estime me plaît infiniment ; elle vous rend plus agréable à mes yeux. Je regrette moins les perfections qui me manquent, & que je voudrois pourtant bien avoir, pour que vous m'estimassiez davantage.

Digitized by Google

ZALAIR.

Ce desir annonceroit-il ? Ah ! Zélisca ....

ZÉLISCA.

Mais, Seigneur, ne pourriez-vous point vous en tenir à ce sentiment qui me fait tant de plaisir.

ZALAIR.

Toute mon espérance est détruite. Ah ! Ciel ! quel moment choisissez-vous pour me défendre de vous adorer ? Vous m'accablez.

ZÉLISCA.

Zalaïr, je ne veux point vous affliger ; au contraire. Votre amour vous rend malheureux, & je voudrois bien que vous ne le fussiez point. Calmez-vous donc : vous ne donnez point du tout envie de partager votre état.

ZALAIR.

Vous en ignorez les charmes & le supplice ; & je ne sçais moi-même, si les peines que j'éprouve sont au-dessus des plaisirs que je goûte. Mais, que dis-je ? Puis-je n'être pas le Prince le plus à plaindre ? Cet Oracle qui me désespere, peut-il changer en ma faveur ?

ZÉLISCA.

Je n'y vois point d'apparence. Aussi, vous êtes bien imprudent d'avoir cedé tout ce pouvoir-là à votre frere.

ZALAIR.

Je puis mourir de la douleur de vous perdre ; mais je ne puis me repentir d'avoir cedé ces moyens de vous obtenir.

ZÉLISCA.

Vous voyez cependant quel avantage il donne à votre rival, & peut-être ....

Digitized by Google

SCENE VII.

ZÉLISCA, ZALAIR, TUDILLA.

TUDILLA.

PARDONNEZ, Madame, si je vous interromps ; mais ce desert est épouvantable ; je n'y peux plus tenir ; & le Prince a grand tort de vous y arrêter si long-tems.

ZÉLISCA.

Pourquoi donc ? Cette solitude n'est pas si affreuse.

TUDILLA.

Ah ! Ciel ! elle me fait trembler. Le pauvre Hastir vous feroit pitié. Riche de tout ce qu'il croit avoir emporté du Palais de Félisor, il meurt de frayeur au pied d'un buisson ; il ne veut pas souffrir qu'on l'approche. Daignez, Seigneur, nous conduire dans des lieux plus supportables ; & ce ne sont sûrement point ici ceux que l'Oracle a désignés pour déterminer le cœur de la Princesse.

ZÉLISCA.

Nous n'y pensions point ; Zalaïr : elle a raison.

ZALAIR.

Venez donc, Madame ; daignez me suivre dans des lieux plus dignes de vous. Quoique sans espérance de remplir les conditions de l'Oracle, je me croirois coupable, si je négligeois aucun des avantages que la Nature & ses agrémens peuvent fournir à mon amour.

ACTE III.

Digitized by Google

ACTE III.

Le Théâtre repréſente une belle & riche campagne: c'eſt un avant-goût de la Vallée de Tempé; on voit même ſur un des côtés, dans le fond, la naiſſance d'une colline délicieuſe, qui, à la fin de l'Acte, ſe découvre toute entiere. Sur les côtés ſont des tapis de verdure & des moiſſons de differentes ſortes.

SCENE PREMIERE.

TUDILLA, HASTIR.

HASTIR.

NON; je m'en retorne au village. Les gros Monſieurs ſont trop traîtres; je n'en veux pus tâter.

TUDILLA.

Pourquoi t'en aller ſi vîte? Tu n'es pas encore aſſez riche. Féliſor va revenir.

Digitized by Google

HASTIR.

Et moi, je ſerois bien fâché de l'attendre.

TUDILLA.

A qui en as-tu donc ? Depuis que cet animal-là a des diamants plein ſes poches....

HASTIR.

Eh ! non ; je n'en ai pus, puiſqu'il faut te le dire : on m'a volé, on m'a ruiné, & pis encore, on s'eſt moqué de moi.

TUDILLA.

Quoi ! tes pierreries, tes pièces d'or ?...

HASTIR.

Tiens, vois ce qu'on m'a fourré à la place. Des cailloux d'un côté, des feuilles d'arbre de l'autre : ne me v'là-t-il pas bien riche, à ſt'heure ?

TUDILLA.

Qui eſt-ce qui t'a joué ce tour-là ?

HASTIR.

Je ne ſçais pas comment ça s'eſt fait. Je n'ai vû perſonne ; j'ai eu beau tenir mes poches à deux mains ; on ne m'a pas approché, & ſi pourtant on m'a tout pris.

TUDILLA.

Quoi ! tu n'as pû voir...

HASTIR.

Eh ! non, te dis-je. Il faut bien que ce ſoit ce vilain ſorcier de Féliſor. C'étoit bien la peine qu'il me donnât tout ça, pour me le reprendre ſus le pas de ſa porte

Digitized by Google

TUDILLA.

Mais, vraiment ; il ne t'a rien repris C'est le retour de Zalaïr qui a dissipé l'enchantement : il t'a fait voir que ce que tu croyois des diamants, n'étoit en effet que des cailloux.

HASTIR.

C'est donc Zalaïr qui m'a volé ?

TUDILLA.

Point du tout ; il t'a fait voir la vérité.

HASTIR.

Mais sa vérité me ruine.

TUDILLA.

Console-toi ; il te dédommagera de tout cela.

HASTIR.

Et moi, je n'en crois rien. Zalaïr m'a volé les diamants de Félisor ; je gage que ici m'aura emporté les moutons de l'autre.

TUDILLA.

Oh ! ce n'est pas de même. Et tu ne me parles pas de ta nouvelle maitresse.

HASTIR.

Laisse-moi en repos, je te prie.

TUDILLA.

Pourquoi donc ? Félisor va la ramener.

HASTIR.

Qu'il ne s'en avise pas.

TUDILLA.

Il veut absolument te marier avec elle.

Digitized by Google

HASTIR.

Qu'il aille marier tous les chats-huants de son pays. V'là donc comme on est dans ces châteaux de la Cour ! vous croyez épouser la pus jolie créature du Monde ; &, zeste, vous ne tenez pus qu'une chouette.

TUDILLA, *riant.*

Ah, ah, ah, ah...

HASTIR.

Ne te moques pas de moi, vois-tu !

TUDILLA, *riant*

Ah, ah, ah ; je sçavois bien que tu serois trop heureux de revenir à moi.

HASTIR.

Et que sçais-je, si tu n'es pas itou... une eigogne, toi ?

TUDILLA.

Parle donc, animal....

HASTIR.

A quoi veux-tu que je m'y connoisse ?

TUDILLA.

Patience, avec un peu de tems....

HASTIR.

Non ; je m'en retorne au village. Je verrai là... ce que je verrai. Ce que je mettrai dans mes poches, je le retrouverai, & je ne ferai pus l'amour à un hibou bâti en femme. V'là le Prince Zalair qui vient : il est bien bête de se donner tant de peine autour d'une petite Princesse, qui n'est peut-être qu'un papillon.

TUDILLA.

Oh ! je ne te quitte pas comme cela. Je veux absolument te faire entendre raison.

Digitized by Google

SCENE II.

ZÉLISCA, ZALAIR.

ZÉLISCA.

NON, Seigneur, je ne vous écoute plus. Vos discours font sur moi un effet qui m'inquiette, & que je n'avois pas encore éprouvé ; c'est du plaisir, c'est de la peine ; je n'y conçois rien ; mais je suis bien mécontente de mon état.

ZALAIR.

Rassurez-vous, Madame : la vûe de mon rival va bientôt dissiper le chagrin que mes plaintes excitent en vous.

ZÉLISCA.

Je vous assure que je suis beaucoup plus tranquille avec lui. Il ne se plaint jamais ; tous ses empressemens ne vont qu'à me plaire. Il est enchanté quand quelque chose m'amuse. Mais vous ! Vous m'occupez, vous m'attachez à vos discours...Mais si Télisor vous ressembloit, je ne pourrois jamais regarder un instant toutes les beautés qu'il offre à mes yeux.

ZALAIR.

Que le prix qu'il en attend est digne d'envie ! & que son retour....

Digitized by Google

ZÉLISCA.

Son retour ! Croyez-vous que je le desire ? Est-ce pour m'entendre dire que non que vous m'en parlez? En vérité, vous m'arrachez des paroles que je voudrois, pour toutes choses au monde, ne vous avoir pas dites.

ZALAIR.

Ne vous les reprochez point. Songez que vous me parlez pour la derniere fois, & que vous allez être pour toujours délivrée de mes importunités.

ZÉLISCA.

Qui vous dit que vous m'importunez ? Si cela étoit, je n'aurois qu'à vous prier de me laisser seule, & je suis persuadée que vous m'obéiriez.

ZALAIR.

Oui, Madame, aux dépens de tous mes plaisirs.

ZÉLISCA.

Mais, vous vous plaignez sans cesse ; où sont-ils donc vos plaisirs ?

ZALAIR.

A vous voir, belle Zéliſca ; &, pour mon désespoir, le sort me force d'y renoncer, & de respecter désormais les asyles pompeux de mon rival.

ZÉLISCA.

Et moi, je veux que vous détruisiez tout. Avec ses Palais & ses Fêtes ! je suis bien assez tranquille pour voir, & pour entendre tout cela !

ZALAIR.

Eh ! cet Oracle fatal ne l'a-t-il pas décidé ? Votre bonheur y est attaché.

Digitized by Google

ZÉLISCA.

Mon bonheur ! je vous avoue que j'entends ce mot-là moins que jamais.

ZALAIR.

C'eſt ma mere qui l'a prononcé ; elle vous deſtine, ſans doute, à la félicité la plus parfaite ; mes plaintes en retardent le moment, & mon cœur ſe le reproche : mais que dis-je ? à peine un inſtant me reſte... Déja mon rival ſe prépare.... Adieu, belle Zéliſca. Ce mot terrible déchire mon ame. Adieu, Princeſſe trop adorable ; ſoyez heureuſe : ce ſont-là tous mes deſirs. Et, s'il ſe peut, conſervez le ſouvenir d'un Prince infortuné, dont les vœux les plus ardens n'ont jamais eu d'autre objet que votre félicité.

ZÉLISCA.

Ah ! grands Dieux ! je n'ai jamais été dans un état ſemblable. Quoi ! Zalaïr, vous ne vouliez plus me voir ?

ZALAIR.

Ah ! juſte Ciel !

ZÉLISCA.

Vous vouliez me quitter, Zalaïr ! & vous penſez que mon bonheur dépend de votre abſence !

ZALAIR.

Eh ! quel autre motif aſſez puiſſant me forceroit à m'éloigner de vous ?

ZÉLISCA.

Que ferez-vous, quand vous ne me verrez plus ?

Digitized by Google

ZALAIR.

La douleur & le déſeſpoir auront bien-tôt terminé des jours qui ne vous ſont plus deſtinés.

ZÉLISCA.

Non, Prince, vous ne mourrez point. Et le remède à vos peines eſt heureuſement en mon pouvoir.

ZALAIR.

Quoi! Madame, vos bontés....

ZÉLISCA.

Elles vous ſeroient inutiles. Zalaïr, il faut m'oublier.

ZALAIR.

Eh! le puis-je? Mon amour ſeroit-il véritable, s'il pouvoit finir.

ZÉLISCA.

Ne parlons plus de votre amour. Cet inſtant éclaire ma raiſon. L'Oracle de la Fée décide pour votre frere, & je dois rougir du trouble que vous excitez dans mon cœur. Apprenez quel eſt le don que votre mere m'a confié.

ZALAIR.

Eh! bien, Madame?..

ZÉLISCA.

J'ai reçu d'elle pour une ſeule fois, le pouvoir d'éteindre l'amour dans un cœur.

ZALAIR.

Et c'eſt ſur moi, Madame,... que vous voulez employer ce pouvoir?

Digitized by Google

ZÉLISCA.

C'eſt à regret, je l'avoue ; votre amour ſembloit mériter une autre récompenſe ; le Deſtin s'y oppoſe, & votre déſeſpoir me fait tout craindre. ..Soyez donc....

ZALAIR.

Arrêtez ; ou vous avancez le moment fatal que vous voulez prévenir.

ZÉLISCA.

Ah ! ne vous oppoſez point à mes efforts. Ne me laiſſez point réfléchir ſur la grandeur du ſacrifice que je fais. Mon cœur veut ignorer ſi ſes peines ſeront moindres que les vôtres : mais vous ne mourrez point ; trop de pitié m'attache à vos jours. Zalaïr ; ſoyez....

ZALAIR.

N'achevez pas, ou j'expire à vos yeux. Enflammez, déchirez mon cœur, mais n'exercez pas ſur lui ce funeſte pouvoir qui me fait trembler. Quoi ! Zéliſca, ma chere Zéliſca, ne ſeroit plus pour moi ce que les Dieux ont formé de plus adorable ! Un vuide affreux ſuccéderoit dans mon cœur aux tranſports, aux deſirs dont elle le remplit ! Plus cruelle que la mort, Zéliſca elle-même voudroit arracher de ce cœur l'image la plus parfaite que l'Amour y puiſſe tracer ! Oh ! revenez d'un deſſein ſi barbare ; mon amour eſt ma vie : le détruire, c'eſt plus que m'anéantir. Je mourrai, ſans doute, du bonheur de mon rival ; ne m'ôtez pas du moins le bien ineſtimable de mourir en vous adorant.

Digitized by Google

ZÉLISCA.

Juste Ciel ! d'où vient donc que ce refus m'enchante. Ah ! Zalaïr, en résistant au pouvoir que j'ai d'éteindre un amour si parfait, vous m'ôtez la force de l'exercer sur moi-même.

ZALAIR.

Quoi ! Madame, mes sentimens...

ZÉLISCA.

Ont tous passé dans mon cœur. Cet instant m'en instruit, & je ne veux point en differer l'aveu. Oui, Zalaïr, je sens, je reconnois cet amour dont vous m'avez tant de fois vanté la puissance. Oui, je l'éprouve ; lui seul étoit digne de remplir tous mes vœux. Ah ! que de plaisirs vous me faites connoître ! Dût l'Oracle m'accabler, c'est votre sort que je veux partager, c'est avec vous...

ZALAIR.

Songez à tous les maux qui vous menacent.

ZÉLISCA.

Ils ne tomberont que sur moi ; & l'Oracle, en vous respectant, m'épargnera les plus sensibles de tous.

ZALAIR.

Ma chere Zélisca.... Mais, ô Ciel ! c'en est fait, voici mon rival, & l'heure fatale est arrivée.

Digitized by Google

SCENE III.

ZÉLISCA, FÉLISOR, ZALAIR.

FÉLISOR.

DEMEUREZ, Zalaïr; je vous accorde un instant, mais de grace que ce soit le dernier. Cessez de me disputer la Princesse. L'Oracle a prononcé contre vous; perdez une espérance inutile, & laissez-moi remplir des conditions où tient son bonheur, puisque le Destin les interdit à votre foible puissance.

ZÉLISCA.

Écoutez-moi, Félisor. Il est tems de vous ouvrir mon ame toute entiere. J'aime le Prince votre frere. Mon amour est aussi tendre que le sien est sincere. Renoncez donc vous-même aux avantages que l'Oracle vous donne, & ne me forcez point à braver tous les malheurs dont il me menace.

FÉLISOR.

Qu'entends-je? Moi, vous céder, Madame! Mon amour me le permet-il? Dépend-il de moi de renoncer à vous? Je frémis des maux que vous vous préparez. L'Oracle doit avoir son effet, & mon frere en est trop instruit pour vous laisser courir dans l'abîme de malheurs où son entêtement vous précipite.

Digitized by Google

ZALAIR.

Je le ſens à regret, Zéliſca ; je dois vous céder, & je vous cede ; mais ne craignez plus pour mes jours. Ils vous ſont précieux, & je les conſerve. Oui, je vivrai. Oui, je vous aimerai....

ZÉLISCA.

Cher Prince ! vous me promettez de vivre, vous me promettez de m'aimer ! & moi, je jure devant Féliſor de n'aimer que vous : de conſerver, de chérir les ſentimens que vous m'avez inſpirés ; je vous permets, je vous ordonne de troubler ſans ceſſe le repos de votre rival ; de détruire tous ces vains preſtiges où l'on veut me faire trouver mon bonheur. Mais que dis-je ? Non, ce n'eſt point aſſez, je ne vous quitte plus, Zalaïr : conduiſez-moi, cherchons la Fée votre mere ; c'eſt à ſes pieds que je veux que ma tendreſſe éclate ; elle m'aime, elle y ſera ſenſible, & ne ſouffrira point que ma main ſoit ſéparée de mon cœur.

ZALAIR, *aux genoux de Zéliſca.*

Ah ! Ciel ! à peine puis-je ſuffire à mon bonheur : ma chere Zéliſca, je vous adore, & l'amant le plus paſſionné eſt en cet inſtant l'amant le plus heureux.

ZÉLISCA.

Juſte Ciel ! que vois-je ? Quel trait de lumiere vient m'éclairer ? Je tremble, & je n'oſe encore...

ZALAIR.

Belle Zéliſca, quelle joie ſubite a paſſé dans vos yeux, & vient redoubler la mienne !

Digitized by Google

ZÉLISCA.

Oui, je n'en doute plus. Mon cœur me l'annonce. L'Oracle eſt expliqué... Ah!... le ſpectacle le plus flatteur... c'eſt l'amour ſatisfait dans les yeux de ce qu'on aime.

ZALAIR.

Ah! grands Dieux! ſe pourroit-il?... (*On entend le bruit du tonnerre*) Oui, mon bonheur eſt certain, & ce bruit favorable m'en aſſure.

SCENE IV *& dernière.*

ZÉLISCA, FÉLISOR, ZALAIR, TUDILLA, HASTIR.

HASTIR.

A Moi, Monſieur Zalaïr, ſauvez-moi la vie.

ZALAIR.

Qu'as-tu donc?

HASTIR.

Eh! j'ai vû le tonnerre clair comme je vous vois; & il n'y a pas un brin de nuage là-haut.

ZÉLISCA, *à Félisor.*

Prince, le ſort ſe déclare. Votre mere approuve mon bonheur & celui de votre frere: mais il ne ſeroit

Digitized by Google

point parfait, si vous le voyiez d'un œil jaloux. Je posſede le don de bannir l'amour d'un cœur : c'eſt ſur le vôtre que je dois l'exercer.

Soyez libre, Féliſor ; ceſſez d'aimer Zéliſca.

Ces mots tous puiſſants operent, ſans doute ; vous éprouvez les effets que votre mere a voulu y attacher ; & votre trouble ſe diſſipe.

FÉLISOR.

Oui, Madame. Mon amour expire, & ma jalouſie s'éteint avec lui. Soyez heureux enſemble. J'y conſens & le deſire. Je fais plus, & ſi mon pouvoir vous eſt utile, je vous en offre le partage.

ZÉLISCA

Non ; de grace, Seigneur, n'alterez point ici la Nature. Elle enchante mes yeux, elle pénetre mon cœur ; & l'amour que ce cher Prince m'a inſpiré par ſon unique ſecours, me la rend encore plus précieuſe.

FÉLISOR.

Puiſſe votre amour ſe ſuffire à lui-même, & n'avoir jamais beſoin de mes talents. Dégagé des fers de la belle Zéliſca, je ne veux plus que des chaînes que je puiſſe rompre ; & qui, ſemblables aux merveilles de mon Art, puiſſent, comme elles, ſe former & ſe détruire au gré du caprice & du plaiſir.

TUDILLA, *à Haſtin.* (*Il ſort.*)

Tu ne le ſuis point.

Digitized by Google

HASTIR.

J'en ferois bien fâché ; tu m'as tout pardonné, & si Monsieur Zalaïr veut bien ...

ZALAIR.

Sois tranquille. J'aurai soin de votre bonheur. Belle Zélisca, ces contrées, l'amour & le triomphe de la Nature, semblent flatter vos regards ; une Fête plus touchante encore s'y prépare. C'est aujourd'hui que les habitans de ces heureux cantons couronnent le Berger le plus fidele, & la Bergere la plus tendre. Ce Spectale est digne de vous,

(Ils vont s'asseoir sur un des côtés du Théâtre.)

C'étoit encore ici un de ces momens de Spectacle capable d'intéresser l'ame la plus immobile. Le fond du Théâtre où cette Fête fut représentée est terminé par trois arcades derriere lesquelles on avoit construit un arrière-Théâtre, presque moitié aussi grand que celui où se passoit la Scène ; on avoit profité avantageusement de cet enfoncement sur-tout pour la décoration & les lointains du second Acte. Dans ce moment du troisieme, cet espace figuroit un côteau, le plus agréable, le plus riant, le plus varié qu'on puisse imaginer dans la Nature. De petits ruisseaux le coupoient en serpentant ; des verdures émaillées de fleurs, des arbres fleuris, d'autres verdoyants, des buissons clairs & agréables en ornoient le site sans l'offusquer. En un

Digitized by Google

mot, c'étoit le Printems dans ſon triomphe. Plus de douze mille bougies ou lampions éclairoient ce ſeul eſpace & y répandoient un jour tel que le Soleil peut le produire quand il parcourt un Ciel ſans nuage; mais ce qui rendoit ce Spectacle animé, c'étoit plus de cent vingt Bergers & Bergeres diſtribués par petits groupes ſur tout le penchant de la colline, habillés du plus grand goût dans leur ſimplicité, tous en action ou dans des attitudes galantes; les uns préſentoient des fleurs à leurs Bergeres, d'autres ornoient réciproquement leurs houlettes, ou les échangeoient; ceux-ci ſoupiroient à leurs genoux, ceux-là, appuyés contre des arbres ou ſe promenant, ſembloient converſer ou jouer du chalumeau.

Après quelques moments, les Muſettes ſe faiſoient entendre; tout changeoit d'attitude, s'animoit ſans confuſion, & ſe mettoit en ordre.

Ils deſcendoient du côteau par differents contours qui les multiplioient encore; les trumeaux des arcades en cachoient ou en rendoient ſucceſſivement une partie. Au milieu de tous & ſéparés des autres, étoient un Berger & une Bergere, chacun une couronne à la main. Le Théâtre & la colline retentiſſoient d'une ſymphonie champêtre, ſur laquelle les Bergers & les Bergeres danſoient à meſure qu'ils rempliſſoient le Théâtre: la plus grande partie chantoit ce qui ſuit, hommes & femmes alternativement ou tous enſemble.

Digitized by Google

INTERMEDE.

CHŒUR.

CHANTONS tous Daphnis & Thémire ;
Chantons tous Thémire & Daphnis.

BERGERES.

Tous deux ont le prix
Que leur cœur desire ;
Ils sont unis,
Leurs maux sont finis.

BERGERS.

Chantons tous Daphnis & Thémire.

BERGERES.

Chantons tous Thémire & Daphnis.

TOUS.

Pour son aimable Thémire,
Que Daphnis toujours soupire.
Rends, Amour, à jamais constants
Les plus heureux amants
De ton Empire.

BERGERES.

Chantons tous Daphnis & Thémire.

Digitized by Google

BERGERS.

Chantons tous Thémire & Daphnis.

TOUS.

Chantons tous Daphnis, &c.

(Scène chantée du Berger & de la Bergere couronnés.)

DAPHNIS.

Bergers qui chantez ma victoire,
Vous allez couronner la plus sincere ardeur.
C'est mon amour qui fait ma gloire ;
C'est lui qui fera mon bonheur.

Mais de tous les amans soumis à son Empire ;
Pouvois-je n'être pas vainqueur ?
Bergers, j'adorois Thémire.

THÉMIRE.

Daphnis a sçu me charmer ;
C'est Daphnis que mon cœur préfere.
Dans nos hameaux, l'amant le plus digne de plaire,
Est toujours le Berger qui sçait le mieux aimer.

DAPHNIS.

Deviez-vous si long-tems éprouver ma constance ?
J'ai senti tous les traits de l'Amour en courroux.

Digitized by Google

THÉMIRE.

Ne me reprochez point vos tourments, mon silence ;
J'étois plus à plaindre que vous.

DAPHNIS.

Tout prouvoit votre indifference.

THÉMIRE.

Interrogez les échos de ces bois.
Ils répetant encor l'aveu de ma tendresse ;
Sur ces ormeaux que Zéphire caresse,
Mes sermens sont écris cent fois.
C'est le nom de Daphnis que ce ruisseau murmure :
De tout, dans la Nature,
Mon amour empruntoit la voix.

Vous ignoriez une flâme si tendre,
Vous à qui seul j'aurois voulu l'apprendre.

DAPHNIS.

Je ne puis vous offrir pour prix de tant d'ardeur,
Que de sentir tout mon bonheur.

ENSEMBLE.

Thémire, } je vous aime ;
Cher Daphnis, }
Je vous aime.

Digitized by Google

Que ces mots sont charmants,
Quand l'Amour lui-même
Les inspire aux amants !
Thémire, } je vous aime ;
Cher Daphnis, }
Unissons nos voix,
Répétons cent fois,
Je vous aime.

(On danse.)

(Et l'on couronne le Berger & la Bergere.)

DAPHNIS.

Vous dont l'ame attachée aux frivoles honneurs
Croit asservir l'Amour, l'ignore, ou le mépriſe;
Vous n'en connoiſſez pas les plus cheres faveurs :
C'eſt ſur nous ſeuls qu'il les épuiſe.

THÉMIRE.

Touchés de la douceur de nos amuſements,
Un Prince, une Princeſſe honorent cette Fête.
Un nœud mutuel les arrête ;
C'eſt le même tranſport qui dicta leurs ſermens.
Auſſi tendres que nous . . .

DAPHNIS.

Ils le ſont davantage,
Si l'Amour remplit leurs momens.

Digitized by Google

Tout invite un Berger aux tendres sentimens ;
Et quand il n'aime point, rien ne le dédommage.
Mais leur rang....

THÉMIRE.

Hâtons-nous de leur rendre un hommage
Qui dans ce jour n'est dû qu'aux plus parfaits amants.

(*Le Berger & la Bergere vont présenter leurs couronnes à Zalaïr & à Zélisca, qui figuroient Monsieur le Dauphin & Madame la Dauphine.*)

DUO.

DAPHNIS ET THÉMIRE.

L'éclat qui vous environne,
Est étranger dans ce séjour ;
Nous honorons en vous l'Amour
Et par nos mains il vous couronne.

(*Le Chœur répete le Duo.*)

(*On danse.*)

UNE BERGERE, *alternativement avec le Chœur.*

L'Amour, dans ces lieux,
Couronne vos feux ;
Quelle gloire nouvelle !
Quel sort heureux !

Digitized by Google

Une ardeur si belle
Est pour jamais
Une image fidelle
Des amants parfaits:
Pour servir de modèle,
Vos cœurs sont faits.

L'Amour, dans ces lieux, &c.

[*On danse.*]

(*Pendant cette danse, un Pastre & une Pastourelle paroissent sur le haut de la montagne; ils appellent leurs camarades, s'assemblent & descendent en sautant; ce qui change tout le caractere du reste du Divertissement, qui, de tendre devient très-vif & très-gai.*)

(*Danse de Pastres.*)

CHŒUR DE PASTRES.

Attirés sous ce feuillage
Par la tendresse de vos sons,
Avec plaisir nous unissons
Et notre danse & nos hommages
À vos amoureuses chansons.

Grand Ballet général, coupé par plusieurs Entrées particulieres.

Digitized by Google

VAUDEVILLE.

I.

L'Or & l'éclat pompeux
Ici ne nous touchent guère ;
Dans cet aſyle heureux
On ne ſonge qu'à plaire.

Notre bonheur ne part
Que d'une ſource pure :
Notre amour eſt ſans fard ;
Tout notre Art
N'eſt que la Nature.

II.

Du Deſtin le plus doux,
Chaque Berger eſt le maître ;
Un tréſor eſt en nous
Pour qui ſçait le connoître.

Le cœur eſt ce tréſor ;
Que de biens il procure !
Voulez-vous voir encor
L'Age d'or ?
Suivez la Nature.

Digitized by Google

III.

Vous qui feignez d'aimer,
Et ne cherchez qu'à séduire ;
Croyez-vous nous charmer ?
Le cœur sçait nous instruire.

Le serment, le regard,
Chez vous tout est parjure :
Bien-tôt on voit le fard ;
Jamais l'Art
Ne rend la Nature.

IV.

Tandis que, dans nos bois,
Nous goûtons un sort paisible ;
Le plus aimé des Rois
Est par-tout invincible.

Sa grandeur est sans fard ;
Sa valeur toujours sûre
Asservit le hazard,
Dompte l'Art,
Soumet la Nature.

(Ce Divertissement est terminé par un Ballet général.)

Fin du Tome premier.

Digitized by Google

A MONSEIGNEUR
DE MONTMORENCY LUXEMBOURG,

DUC de Luxembourg, de Montmorency & de Piney, Pair & premier Baron Chrétien de France, Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine des Gardes du Corps de Sa Majesté, Lieutenant-Général de ses Armées, Gouverneur de la Province de Normandie, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Je joüis aujourd'hui du plus flâteur de tous vos bienfaits, vous me permettez de rendre ma reconnoissance publique. Quelle satisfaction pour moi de devoir mon bonheur au protecteur le plus estimable! quelle gloire d'oser le publier!

Digitized by Google

Il eſt des formes ſous leſquelles la fortune ſe ſeroit vainement préſentée à moi ; il eſt des mains qu'elle auroit eu tort d'emprunter pour me diſtribuer ſes faveurs ; en choiſiſſant la vôtre, quel prix n'a-t-elle pas ajouté à ſes bienfaits ?

La nobleſſe de votre nom auſſi illuſtre, auſſi ancien que la monarchie, l'éclat de vos dignités, l'autorité qu'elles vous donnent, tant de titres, tant d'emplois honorables, dont aucun n'eſt dû à la faveur, vous avoient dès longtems ſoumis mon eſprit, vous avoient attiré tous mes reſpects. Mais, MONSEIGNEUR, la nobleſſe de votre ame au-deſſus de celle de votre nom, l'uſage de cette autorité qui n'eſt entre vos mains qu'un exercice continuel d'humanité & de bienfaiſance, votre ſenſibilité pour les malheureux, votre amour pour les Arts, tant d'autres qualités qui vous ſont perſonnelles ont entraîné mon cœur, ont fixé tous mes ſentimens. Oui, MONSEIGNEUR, je vous dois tout, & mon deſeſpoir eſt de ne pouvoir exprimer combien j'aime à vous tout devoir,

Digitized by Google

Cet ouvrage même que vous me permettez de faire paroître sous votre nom, quels droits n'avez-vous pas sur lui !

En me faisant admettre à ces spectacles uniques auxquels le goût & la délicatesse présidoient, où tout ce qu'il y a de grand & d'illustre en France se plaisoit à contribuer aux délassements d'un Maître adoré & si digne de l'être, votre puissante protection m'a transporté dans un monde que sans vous je n'aurois jamais pû connoître : c'est à la Cour, c'est dans ce monde nouveau pour moi, que j'ai pû étendre mes idées, épurer mon stile, & reconnoître en passant cette foule de différents caracteres que des yeux plus clairvoyants que les miens auroient pénétré, & qu'un pinceau plus exercé auroit sçu peindre.

Si j'ai osé faire la critique de quelques-uns de ces caracteres, j'avoüe sans flaterie qu'il me seroit beaucoup plus facile de faire l'éloge de beaucoup d'autres ; si sur ce théâtre on rencontre des vices & des ridicules, on y voit aussi

Digitized by Google

des exemples ſublimes de deſintéreſſement, de probité, de toutes les vertus : combien de traits en pourrois-je citer ? Mais, MONSEIGNEUR, il en eſt auxquels il ſeroit trop aiſé de vous reconnoître : on y verroit trop à découvert les motifs de cette eſtime, de cette conſidération univerſelle & conſtante dont vous y jouiſſez : on y verroit que je ne ſuis pas à beaucoup près le ſeul témoignage que vous faites le bien pour l'unique plaiſir de le faire.

J'ai l'honneur d'être avec le reſpect le plus profond & la reconnoiſſance la plus vive,

MONSEIGNEUR;

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur
DELANOUE.

Digitized by Google

LA COQUETTE CORRIGÉE,

COMEDIE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

JULIE, *Jeune Veuve Coquette.*
ORPHISE, *Tante de Julie.*
LA PRESIDENTE, *Femme du monde.*
ROSETTE, *Suivante de Julie.*
LE MARQUIS.
LE VIEUX COMTE.
CLITANDRE.
ERASTE.
UN LAQUAIS.

*La Scène eſt à Paris dans un Salon commun aux appartements d'*Orphiſe *&* *de* Julie.

NOTA. *J'ai vû ſouvent dans les Provinces beaucoup d'embaras, ou beaucoup de négligence dans la maniere de placer les Acteurs. Comme on fait à Paris beaucoup de réflexions ſur cet article, qui ſouvent eſt de grande conſéquence pour le jeu, je crois avoir trouvé un moyen bien ſimple de tranſporter dans l'imprimé cet arrangement tout fait. Au commencement de chaque Scène, j'ai toujours nommé le premier, celui qui doit être le plus proche de la Loge du Roi, & les autres ſucceſſivement. Perſonne n'ignore que la Loge du Roi eſt toujours à la gauche des Acteurs.*

Les cédilles marquent les retranchemens qu'on a faits au Théâtre.

Digitized by Google

LA COQUETTE CORRIGÉE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

AH Clitandre c'eſt vous ! Ma joie en eſt extrême ;
Je devois envoyer chez vous ce matin même,
Je vouloís vous parler.

Digitized by Google

CLITANDRE.

Je me tiendrois heureux
De pouvoir deviner & remplir tous vos vœux.
Mais, Madame, avant tout, dites-moi je vous prie
Quel est le but, l'objet d'une plaisanterie
Que l'on me fait, & dont vous êtes de moitié ?

ORPHISE.

De moitié ? moi, Clitandre ?

CLITANDRE.

Oui vous. Notre amitié
Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent :
Lisez.

Il donne un billet à Orphise qui regarde la signature, & dit :

» *Julie !* Enfin mes projets réussissent.

Billet.

» *Vous ignorez sans doute que c'est à moi à répondre de*
» *la conduite de mon aimable tante : peu s'en faut qu'elle*
» *ne m'ait fait confidence des sentimens qu'elle a pour*
» *vous, & je prétends juger par moi-même si vous les*
» *méritez : ainsi, Monsieur, préparez-vous à subir*
» *l'examen le plus sévere ; & surtout faites provision*
» *de bonnes raisons pour justifier à votre âge & votre*
» *éloignement pour les nièces, & votre goût déterminé*
» *pour les tantes.* Julie.

ORPHISE *continue.*

Quel éclaircissement exigez-vous de moi ?
Ce billet est très-clair.

Digitized by Google

CLITANDRE.

Vous riez, je le voi.

ORPHISE.

Pourquoi donc ? Je n'osois avouer ma défaite,
Et de mes sentiments ma nièce est l'interprète :
Je la remercierai.

CLITANDRE.

Cessez de plaisanter.

ORPHISE.

Mon amitié pour vous ne sçauroit s'augmenter,
Clitandre ; j'aime en vous cet heureux caractere
Qui vous rend à la fois agréable & sincere ;
Cet esprit dont le ton plaît à tous les Etats ;
Que la science éclaire, & ne surcharge pas,
Dont l'essor libre & pur parcourant chaque espace
Badine avec justesse, & raisonne avec grace....
Ne m'interrompez pas.

CLITANDRE.

Madame, ce portrait
Me ressemble si peu.....

ORPHISE.

La vérité l'a fait.
Mais je sçai que votre ame est bien plus belle encore.

CLITANDRE.

Avec profusion votre main me décore :
Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit,

Digitized by Google

C'eſt aſſez me flâter, je voudrois être inſtruit.
Cette Lettre.....

ORPHISE.

Eſt l'effet de mon heureuſe adreſſe :
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma nièce.

CLITANDRE.

Quoi, ce projet encor occupe votre eſprit ?
Votre nièce l'ignore, ou ſans doute elle en rit.
Mais pour l'exécuter quel rare ſtratagême ?...

ORPHISE.

Il faut que vous l'aimiez.

CLITANDRE.

Moi, Julie !

ORPHISE.

Oui vous-même.
Bien plus, je vous réponds du plus tendre retour.

CLITANDRE.

Le cœur de votre nièce eſt-il fait pour l'amour ?

ORPHISE.

Je connois comme vous cette ardeur vagabonde
Qui l'entraîne ſans choix dans les flots du grand monde ;
Je ſçai qu'elle eſt coquette, & qu'à tout l'univers.
Sa vanité voudroit faire porter ſes fers,
Envahir tous les cœurs, briller ſans concurrence
Déifier enfin ſa beauté qu'on encenſe.
Si je l'accuſe ici ce n'eſt point par humeur
Je l'aime, & je voudrois aſſurer ſon bonheur.
Quand ſon époux mourut, victime de mon zele,

Digitized by Google

Retraite, amis, maiſon, j'ai tout quitté pour elle :
Je n'ai point revêtu l'air farouche & grondeur,
Ni d'une ſurveillante affectée la rigueur ;
Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe :
Elle ne voit en moi que ſa plus tendre amie ;
Sous ce titre, en tous lieux j'accompagne ſes pas,
J'écarte les dangers, je préviens les éclats ;
Ne pouvant l'arrêter, je la ſuis : ma prudence
Préſide à ſa conduite, en bannit l'indécence ;
Et toujours occupée à régler ſes deſirs,
Je parois ſeulement partager ſes plaiſirs.

CLITANDRE.

Je ſçai juſqu'à quel point vous êtes eſtimable :
Mais Julie après tout n'eſt point ſi condamnable,
Tout la porte au plaiſir, ſa fortune, ſon rang ;
De ces brillans défauts ſon âge eſt le plus grand ;
Et quoique du devoir elle étende la chaîne,
Elle réſiſte encor au torrent qui l'entraîne.
Mais peſez vos deſſeins. Qui, moi la réformer ?
Je ne connois en moi rien qu'elle puiſſe aimer.
Je le ſens à regret ; mais j'oſe vous le dire ;
Le moindre Petit-Maître obtiendra plus d'empire.

ORPHISE.

Non. Tous nos merveilleux près d'elle ont échoué,
Et de tous leurs aſſauts ſon orgueil s'eſt joué.
Contente d'entaſſer conquêtes ſur conquêtes

Digitized by Google

Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes ;
Mais en les soumettant elle échappe à leurs traits,
Et du sien jusqu'ici rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent : mais songez donc, Madame,
Qu'en voulant allumer une imprudente flâme
Je pourrois le premier en être consumé.
Pour braver tant d'attraits suis-je assez bien armé ?
Veuve & très-jeune encor, riche, spirituelle,
Fière de vingt talens, aimable autant que belle,
Mes yeux long temps fixés sur tant d'appas divers
Pourroient faire à mon cœur oublier ses travers ;
Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connois, Clitandre,
Lorsqu'à tant de beauté vous craignez de vous rendre
Ce n'est là qu'une excuse, un honnête détour.
La vertu seule a droit d'allumer votre amour :
Jusqu'à ce jour ma niéce a conservé la sienne ;
Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne ;
Vous pensez comme moi sur cet article-là.
D'un danger si pressant de grace arrachons la.
Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincere.
Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire.

Digitized by Google

Déjà plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur
Des desirs inquiets d'obtenir ce bonheur ;
Déjà depuis longtems ma raison en allarmes
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes :
De toutes ses erreurs peu tranquile témoin,
Je la fuis à regret, & l'admire de loin.
Ainsi vous le voyez, l'épreuve est dangereuse.

ORPHISE.

Elle vous aimera. Son sort est d'être heureuse.

CLITANDRE.

Je ris de vous entendre, & vous me raviſſez
Par ce ton déciſif dont vous me l'annoncez.
Et ſur quoi fondez-vous un eſpoir qui me paſſe ?

ORPHISE.

Oh je vais vous le dire : écoutez-moi de grace.
Depuis près de deux mois, habile à tout ſaiſir,
Je conduis mon projet ſans vous en avertir.
J'ai toujours remarqué que la grande folie,
Que le goût dominant de ma chere Julie,
Eſt moins de captiver ceux qui l'aiment par choix,
Que d'aſſervir les cœurs ſoumis à d'autres loix.
Un amant quel qu'il ſoit la trouvera rebelle,
Mais qu'il en aime une autre, il devient digne d'elle ;
Et pour ſe l'attacher il n'eſt feintes, détours,
Ruſes, dont ſon orgueil n'emprunte le ſecours.
Elle attaque, on réſiſte ; elle preſſe, on lui céde ;

Digitized by Google

Mais un eſt-il ſoumis, un autre lui ſuccéde.
Pour fixer ſ s regards ſur ce que vous valez,
J'ai dit que vous aimiez; mais que vos feux voilés
Rempliſſants tous les vœux d'une amante ſincere,
Couvroient votre bonheur des ombres du miſtere;
Que je la défiois de troubler vos plaiſirs
Quoiqu'elle vît ſouvent l'objet de vos deſirs,
Et que votre conquête à ſes yeux interdite
Suppoſoit dans une autre un plus rare mérite.
Son cœur a pris l'eſſor, & ſes émotions
Ont d'abord éclaté par mille queſtions;
J'ai feint de badiner; l'atteinte étoit portée:
Lorſque vous paroiſſiez, je l'ai vûe agitée
Suivre partout vos yeux, peſer tous vos diſcours,
Chercher avidement l'objet de vos amours,
Et toujours cependant employer tous ſes charmes
Afin de vous forcer à lui rendre les armes.
D'ordinaire ſur moi vos regards ſe perdoient,
Les ſiens en même-tems ſur moi ſe confondoient:
A cent petits égards, votre amitié fidelle
Mille fois m'a donné l'avantage ſur elle;
Ses ſoupçons balançoient, ils ſe ſont appuyés,
Et produiſent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE.

Hé bien, ſi notre amour eût été véritable,
Le moyen d'excuſer ce trait abominable?

Digitized by Google

ORPHISE.

Il ne l'eſt point : pourquoi le prendre au ſérieux ?

CLITANDRE.

Elle n'en eſt pas moins criminelle à mes yeux.
Penſeroit-elle à moi ſi ſa maligne adreſſe
N'y trouvoit le plaiſir d'enlever ma tendreſſe.
A qui ? ... Fort bien ; riez.

ORPHISE.

Je ris de ce courroux :
Son caractere eſt-il une énigme pour vous ?
Sa fierté vous défie ; allons, entrez en lice ;
En vous faiſant aimer confondez ſa malice :
Entraînez, ſéduiſez, humiliez ſon cœur,
Et forcez ſon orgueil à connoître un vainqueur.
Quoi donc, vous balancez ! Quelles ſont vos allarmes ?
Vous le ſçavez, Julie étincelle de charmes ;
La nature a verſé ſur elle avec plaiſir
Cent dons que la fortune a pris ſoin d'embellir.
L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiéte,
Mais qu'elle aime une fois, & la voilà parfaite :
Un véritable amour, au ſein de la vertu
Va fixer pour jamais ſon cœur trop combattu :
Ces mêmes qualités qui cauſent notre flâme,
Un honnête homme aimé les tranſmet dans notre ame.
De mille ſots amours ſon cœur s'eſt garanti ;
Sans le vôtre comment peut-il être aſſorti ?

Digitized by Google

Tout ce qui l'environne eſt-il fait pour lui plaire ?
Son ſort eſt de plier ſous un digne adverſaire,
Et le mien eſt de voir heureux & réuni
Ce que j'ai de plus cher, ma niéce & mon ami.

CLITANDRE.

Je céde, & vais tenter cette grande entrepriſe,
Mon penchant m'enhardit, votre eſpoir m'autoriſe.
Mais pour me mettre au fait, quel eſt l'amant du jour ?

ORPHISE.

Liſimon.

CLITANDRE.

Que devient Eraſte & ſon amour ?

ORPHISE.

Le vieux Comte le chaſſe ; & ce choix ridicule
Cache un plus noble feu qu'elle ſe diſſimule ;
Voyez-la, parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reſte dans ces lieux :
Je veux tout obſerver d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va ſe groſſir, on vient, & je vous quitte.
Adieu mon cher neveu.

CLITANDRE *ſeul.*

C'eſt aller un peu vîte :
Il s'en faut que ſa niéce & moi ſoyons d'accord.
Allons ſans nous flatter ſecondons ſon effort.

Digitized by Google

SCENE II.

ERASTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

ERaste chez Julie ? Eſt-ce-là ta promeſſe ?
Qu'y viens-tu faire, dis ?

ERASTE.

Abjurer ma foibleſſe ;
Du plus ſanglant reproche accabler à tes yeux
L'objet le plus perfide & le plus odieux.

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort ?

ERASTE.

Qui, moi ? Je la déteſte.

CLITANDRE.

Je ne m'en doutois pas.

ERASTE.

Oh ! Je te le proteſte.
Ce n'eſt plus un amour maſqué par le dépit
Qui s'irrite, & s'appaiſe après un peu de bruit ;
C'eſt un deſſein formé d'éclater, de lui nuire :
Je cours l'exécuter, & je viens l'en inſtruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel ſujet cauſe ton déſeſpoir :
Mais j'en augure mal puiſque tu veux la voir ;

Digitized by Google

Qui gronde une volage eſt encore fidelle ;
Il vaut mieux l'imiter que lui faire querelle.
Cours chez Lucile ; un mot va te rendre innocent.
Ton amour pour Julie éteint preſqu'en naiſſant,
Eſt encor ignoré de cette fille aimable ;
Ce ſecret revelé te rendroit plus coupable ;
Vas : je l'ai diſpoſée à te bien recevoir.

ERASTE *tirant de ſa poche une Lettre.*

Tiens ; reconnois Julie & le trait le plus noir.
Hier déteſtant Julie & ſa flâme inconſtante,
Je me fais annoncer chez ta belle parente ;
Dans ſes yeux où ſon ame étalloit ſa candeur ;
Je lis en rougiſſant mon crime & ſon ardeur :
Je tombe à ſes genoux muet & plein d'allarmes...
Je reçois mon pardon arroſé de ſes larmes ;
Attendri, pénétré d'amour & de remords ;
Pour me juſtifier je fais d'heureux efforts ;
Lucile s'y prêtoit, & ſa bouche timide
Me traitoit de volage, & non pas de perfide...
C'eſt dans ce même inſtant qu'un demon envieux
M'accable, la détrompe, & l'inſulte à mes yeux.

Il donne le billet à Clitandre.

CLITANDRE *lit.*

» *De grace, Madame, débaraſſez-moi d'Eraſte.*
» *L'hommage qu'il s'aviſe de me rendre afflige votre*
» *amour propre ſans flater le mien, & vous devriez*

Digitized by Google

» *prendre un peu plus de ſoin de conſerver vos conquêtes ;*
» *il m'a menacée de retourner à vous ; ſoyez, je vous*
» *prie, aſſez généreuſe, pour ne me le point renvoyer.*
JULIE.

ERASTE.

Hé bien, que diras-tu.

CLITANDRE.

Que Julie eſt ſincere :
Qu'il faut pour ton honneur l'oublier, & te taire.

ERASTE.

Me taire ! oh la coquette apprendra déſormais
A reſpecter l'Amour, à le laiſſer en paix :
A voir d'autres beautés partager ſon empire,
A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire :
Et je veux préſerver de ſes fers odieux
Cent crédules amants que ſéduiroient ſes yeux.
Je l'attens. Lorſqu'au gré du courroux qui m'amene,
Mes diſcours inſultans auront bravé ſa haine,
Je cours dans vingt maiſons, des plus vives couleurs
Peindre ſa fauſſeté, ſes travers, ſes noirceurs,
Et livrant au public l'eſprit dont elle brille,
J'imprime ſes billets, & je les apoſtille.

CLITANDRE.

Tu lui feras juſtice, & pour moi j'y conſens.
Les beſoins du courroux ſont des beſoins preſſans ;
Contente-les, mon cher ; quand tu ſeras tranquile
Je te demanderai ce qu'en penſe Lucile.

Digitized by Google

ERASTE.

Oh ! Lucile eſt trop bonne ; elle m'a deffendu
De la voir, d'éclater, mais....

CLITANDRE.

Je l'avois prévû.
Reſiſte à ſes conſeils, vas, cours te ſatisfaire,
Dépêche ; car demain tu n'en voudras rien faire.

ERASTE.

Je le voudrai demain, dans dix ans.

CLITANDRE.

Non, crois moi.
Réfléchis un moment, tu rougiras de toi.
Que t'a donc fait Julie ? & pourquoi ta veangeance
La veut-elle punir de ta propte imprudence ?
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux ?
Ton infidelité n'étoit pas dans ſes yeux,
Elle étoit dans ton cœur ; ſeul il fit l'injuſtice,
Et c'eſt ſur lui qu'en doit retomber le ſupplice.
Ton dépit, ton courroux n'eſt encor qu'imprudent,
Il devient criminel ſi tu vas plus avant.
Tu cherchas à lui plaire & tu plûs à Julie.
Ne fut-ce que deux jours, elle fut ton amie ;
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi
Sous le ſceau le plus ſaint fut commis à ta foi ;
Regards, billets, diſcours, ſigne de toute eſpece,
Du plus profond ſecret ſuppoſoient la promeſſe ;
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier

Digitized by Google

Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier ;
Des devoirs de l'amant ſois quitte, elle eſt volage.
Le ſecret en eſt un dont rien ne te dégage ;
Elle eſt femme, elle rompt de perfides liens,
Sois homme, tes ſermens doivent ſurvivre aux ſiens.
Laiſſons le petit-maître, & l'impudent cynique
S'abreuver de ſcandale & vivre de critique,
Et ſans frein, ſans pudeur déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits ;
Laiſſons cette vermine orgueilleuſe & ſans ame
Se parer des débris de l'honneur d'une femme :
Le bruit eſt pour le fat, la plainte pour le ſot,
L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

ERASTE.

Mais enfin quand Julie....

CLITANDRE.

Hé ! finis. Ta colere
N'a pas le ſens commun. Monſieur cherchoit à plaire,
Auprès d'une coquette il n'a pas réuſſi,
C'en eſt fait ; pour jamais ſon honneur eſt noirci.

ERASTE.

Quoi ! tu n'approuves pas....

CLITANDRE.

J'admire ma bêtiſe
D'oppoſer des raiſons à ſemblable ſotiſe.
C'eſt un rare accident qui t'arrive en ce jour,
Et perſonne avant toi n'éprouva pareil tour.

Digitized by Google

Une femme coquette ! ah ! bon dieu quel prodige !
Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige,
Et des belles ſurtout le ſcrupuleux troupeau
Va frémir, au récit d'un forfait ſi nouveau.

ERASTE.

Mais je prétens au moins....

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile,
Elle t'aime, aime la; la vangeance eſt facile.
Que tardes-tu, dis-moi ? Bientôt ton ſucceſſeur....

ERASTE.

Quel eſt-il ?

CLITANDRE.

Liſimon.

ERASTE.

Liſimon ?

CLITANDRE.

Oui ; d'honneur.
Sa tante me l'a dit.

ERASTE.

Qui ! ce vieux militaire,
Eſtimable, il eſt vrai, mais ſi peu fait pour plaire ?
Que depuis quatre mois le Marquis ſon neveu,
Malgré tant de leçons à façonné ſi peu ?

CLITANDRE.

Oui, te dis-je.

ERASTE.

Cet homme eſt-il fait pour Julie ?
C'eſt

Digitized by Google

C'eſt d'un mauvais plaiſant la mauvaiſe coppie ;
Véridique, borné, par conſéquent mutin,
Qui voudra de l'amour Oh ! parbleu, mon chagrin
Ne tient point au récit d'un choix auſſi bizare,
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare.

CLITANDRE.

Il paroît.

SCENE III.

ERASTE, LE COMTE, CLITANDRE.

LE COMTE *embraſſant Eraſte.*

HÉ ! bon jour, mon très-cher.

ERASTE.

Quel tranſport ?
Il m'étouffe.

CLITANDRE.

Oh ! jadis on embraſſoit bien fort.

ERASTE.

Et ſurtout ſon rival.

LE COMTE.

Moi, ton rival ?

ERASTE.

Sans doute.
Il n'en conviendra pas, il eſt modeſte.

LE COMTE.

Écoute.

Digitized by Google

Tu railles ; mais crois-moi, dans mes jours libertins
Je ne haïssois pas ces petits cœurs mutins,
Je sçavois les réduire ; & plus d'une Julie
De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

ERASTE.

Bon ! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais Eraste, à ton air moitié triste & mocqueur,
On diroit qu'un congé ... mais de la bonne espece...

ERASTE.

Il est vrai

LE COMTE.

bas.

Bon. Julie a rempli sa promesse.

haut.

La perfide ! as-tu fait, dis-moi, bien du fracas ?
Hé bien ; conte-moi donc ton pitoyable cas :
Julie....

ERASTE.

Oh ! s'il vous plaît, vous le sçaurez d'un autre :
Et vous-même bientôt nous conterez le votre.

LE COMTE.

Le mien ! pauvre jeune homme ! il est désespéré.
Crois-moi ; c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE.

Pour toujours ?

LE COMTE.

Oui ; malgré votre surprise extrême
C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

Digitized by Google

CLITANDRE.

D'elle-même.

LE COMTE.

Oui, vous-dis-je.

CLITANDRE.

Oh, oh, c'eſt tout de bon; Eraſte, qu'en dis-tu?

ERASTE.

Que Monſieur a raiſon;
Sans crime il ne peut plus douter de ſa tendreſſe;
Elle n'a jamais fait qu'a lui cette promeſſe.

LE COMTE.

Comme on blame les gens que l'on ne connoît pas!
Sçavez-vous que Julie avec tous ſes appas,
Ne me ſembloit d'abord qu'une franche coquette?
Rien qu'une écervelée; oui, je vous le repette.
J'ai connu mon erreur en la voyant de près.
Sa candeur, ſon bon ſens égale ſes attraits.
Je l'entretins hier une heure en confidence,
Je fus, je l'avouerai, charmé de ſa prudence,
De ſa ſincerité, là... de ſa bonne foi.
Allez lui demander, elle m'eſtime, moi.
Vous riez? Oh! parbleu, Meſſieurs de la jeuneſſe,
Vous irez faire ailleurs admirer votre eſpece.

Digitized by Google

SCENE IV.

ERASTE, LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS.

BON JOUR, mon oncle. Hé bien, nous avons réuſſi,
Vous êtes en faveur ; Eraſte..... Ah ! te voici ?
Tu n'es plus à Julie, & j'ai rompu ta chaîne :
Demain, le Préſident te cede Céliméne,
Nous avons hier au ſoir pris nos arrangemens.

ERASTE.

Pour d'autres que pour moi conſerve tes préſens.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir ; mon oncle prend ta place,
Tu lui cedes Julie.

ERASTE.

Oh ! de fort bonne grace.

LE MARQUIS.

Hé oui, mon cher, hé oui, c'eſt comme il faut agir,
Regretter une femme ! il en faudroit rougir.
Pourquoi ſe tourmenter par un dépit frivole ?
Une vous quitte ? Hé bien, une autre vous conſole.
On ſe convient ? Tant mieux, entiere liberté.
On ſe déplait ? Bon ſoir ; chacun de ſon côté,

Digitized by Google

ERASTE.

Vos conseils sont fort bons, & j'en vais faire usage.
Clitandre, je t'attens pour finir ton ouvrage.

CLITANDRE.

Une affaire m'arrête, & je veux l'achever.
Chez Lucile à l'instant je vais te retrouver.

SCENE V.

LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS.

CEci pour vous, mon oncle, est un exemple utile,
Quand votre tour viendra, soyez aussi docile.

LE COMTE.

Mon tour ne viendra point, entendez-vous ?

LE MARQUIS.

Et mais....
Il faut bien que Julie un jour....

LE COMTE.

Et non, jamais.
Elle m'estime trop.

LE MARQUIS.

Si fort qu'elle vous prise,
Encor faut-il qu'un jour....

Digitized by Google

LE COMTE.

Hé non, ſon ame eſt priſe,
Son cœur ſera conſtant, le tems le fera voir,
Et j'en crois les ſermens que je vais recevoir.

Il entre chez Julie.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS *rient.*

LEs Oncles ſont plaiſants.

CLITANDRE.

Marquis, je ſuis ſincere;
A la ſuite du choix que vous avez fait faire,
Je prévois pour Julie & vous quelqu'embarras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit vers la fin, n'eſt-ce pas?
Tant mieux, nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie? ...

LE MARQUIS.

Hé! qu'importe?
Elle n'a point encor eu de ſcene un peu forte:
Il la faut aguérir.

Digitized by Google

CLITANDRE.

Son éducation
Vous donne un peu de soin ?

LE MARQUIS.

Non. Sa vocation
L'emporte ; la nature en a fait un chef-d'œuvre ;
C'est le meilleur esprit ! qui tracasse, manœuvre,
Médit, seme le trouble, aime à tout diviser,
Qui brouilleroit l'État, le tout pour s'amuser :
De révolutions, de conquêtes avide
Qui voudroit envahir tout l'empire de Cnide ;
Son ame est toute à jour ; son cœur est un miroir,
D'où l'amour disparoît dès qu'il s'est laissé voir :
Petit monstre charmant, lutin indéchiffrable
Qu'il faudroit étouffer, s'il n'étoit adorable :
Qui blamant, approuvant, raisonnant au hazard,
Vous étonne, vous force à suivre son écart.
Avant qu'il soit deux mois, & sous ma discipline,
De nos cercles brillans ce sera l'héroine.

CLITANDRE.

Oui, c'est un bon sujet. Sans doute elle ira loin.
Mais, dites-moi, quel est l'objet de votre soin ?
De vous en faire aimer ?

LE MARQUIS.

L'idée est impayable.
Si de m'aimer deux jours je la croyois capable,
Je l'abandonnerois. J'ai des principes, moi ;

Digitized by Google

Mais solides, constants. Mon destin, mon emploi,
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse,
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse,
Dont l'abus à l'amant donne en propriété
Un objet qui se doit à la société.
Mon étude d'abord, est d'armer une belle
Contre cent préjugés dont on les ensorcelle;
Ces noms tant répetés de décence, de mœurs,
En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs;
Je les livre à la soif de briller & de plaire;
Elles aiment le bruit, oh! je leur en fais faire.
Une scene bruyante amène un autre éclat,
Tantôt c'est un caprice, & tantôt un combat:
On noircit, on carresse, on brouille, on raccommode,
Et livrée aux devoirs d'une femme à la mode,
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi,
De braver le public, & de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talens merveilleux égalent vos lumieres;
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolieres.

LE MARQUIS.

Il en faut convenir, & je suis effrayé
Des rapides succès dont mon zele est payé.

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre système,
Il n'est point infaillible; & Julie elle-même,
Malgré son naturel, & malgré vos talents,

Digitized by Google

N'eſt point parfaite encor.

LE MARQUIS.

Non : ſes progrès ſont lents.
Depuis un certain tems, certaine retenuë
Sur le dernier degré l'arrête ſuſpenduë.
Pour atteindre au ſommet il ne lui faut qu'un pas ;
Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas.
Oh parbleu, nous verrons ; Chloé, Célie, Hortenſe,
Dont je vais l'entourer, vaincront ſa réſiſtance.
Je leur prête ce ſoir ma petite maiſon ;
Leur exemple mettra Julie à la raiſon :
Une femme, d'une autre aime à preſſer la courſe,
Et c'eſt pour les former ma derniere reſſource.
La voici.

SCENE VII.

LE MARQUIS, JULIE, LE COMTE, CLITANDRE.

JULIE *entre en petite Maitreſſe, & regarde beaucoup Clitandre pendant toute la ſcène.*

Au Comte qui lui donne la main :

POURQUOI non ? cela peut s'arranger.

LE COMTE.

Vous m'écrirez ?

Digitized by Google

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrons ſonger.

LE MARQUIS.

Vous ſortez ?

JULIE.

Oui vraîment. J'ai hâté ma toilette.
Je ne veux pas du Comte épuiſer la fleurette,
J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah, Madame ! les miens
Sont de perpétuer de ſi chers entretiens.

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre amour eſt d'un babil extrême.

LE COMTE.

Chacun de vos attraits mérite un diadême :
Comme elle eſt rayonnante !

JULIE.

Au Marquis. Il ſuffit pour un jour.
Je ſçai preſqu'à preſent comme on faiſoit l'amour
Au tems de mon ayeule. Adieu : je vais en Ville.

LE MARQUIS.

Si matin, en viſite ?

JULIE.

Oui, chez une imbécille
Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer :
Dans la même monnoye, oh ! je vais la payer ;

Digitized by Google

Car je choisis exprès l'heure, l'instant propice,
Où seule... Enfin, je veux que Damon me maudisse.

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien, dit-on?

JULIE.

Hé, oui, c'est le meilleur;
Qu'en dites-vous? Je veux lui dérober son cœur.
Je prétends les brouiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Et mais oui? Ce seroit un service à leur rendre.
Damon en vérité devroit être confus;
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

LE COMTE.

Mais dix jours? C'est bien peu pourtant.

JULIE.

Pour moi j'ignore
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah Madame! On se dit....

JULIE *donne la main au Marquis & au Comte, & fait une reverence à Clitandre.*

Mon cher Comte, entre nous,
Je doute que jamais je l'apprenne de vous.

CLITANDRE *seul.*

Avec quelle finesse elle a tendu le piége!
Vingt regards.... Pas un mot. Je veux à son manége
Opposer... Mais on vient... C'est Rosette; tant mieux.

Digitized by Google

SCENE VIII.

ROSETTE, CLITANDRE.

ROSETTE.

MOnsieur, par ordre exprés ne quittez point ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir

ROSETTE.

La réponse est jolie !
Mais je vous parle au moins de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure : mais. . . .

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE *lui donnant un billet.*

Rends ce billet. . . .

ROSETTE.

C'est vous qu'on veut entretenir.
Quelqu'esprit, quelqu'amour que vous puissiez y mettre,
Tête à tête on dit mieux que ne dit une Lettre.

CLITANDRE.

Mais vraîment ce billet je ne l'ai point écrit ;
Il vient d'elle.

Digitized by Google

ROSETTE.

Comment ?

CLITANDRE.

..... Un valet mal instruit
A sans doute oublié sa véritable adresse ;
Mais il n'est pas pour moi; tiens, rends-le à ta maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous, Monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant ;
Je le sçai bien.

CLITANDRE.

Hé non.

ROSETTE.

Ciel, quel entêtement !
Je sçai son secret.

CLITANDRE.

Soit ; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous sçavez fort mal vivre, au moins, Monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

Digitized by Google

ROSETTE.

Demeurez donc : vous me ferez gronder.

CLITANDRE.

Une affaire me presse, & je ne puis tarder.

SCENE IX.

ROSETTE *seule.*

OUI ! C'est donc là le ton de ces gens raisonnables?
De ces gens qu'on estime ? Ah, qu'ils sont haïssables !
Quel accueil ! Par ma foi, les femmes n'ont pas tort
Quand il s'en rencontre un, de le chasser d'abord.
Heureusement l'espece en est rare, & nos belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice à Julie aussi de s'adresser
A ces gens, dont la tête est faite pour penser,
Dont le cœur froidement réfléchit & médite ?
C'est bien fait; elle n'a que ce qu'elle mérite.
Puisse-t-on accueillir de la même façon
Toute femme qui veut tâter de la raison.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

MAIS je n'y comprens rien. Quoi, tout de bon ? Clitandre,
Malgré mon ordre exprès n'a pas voulu m'attendre ?

ROSETTE.

Pour la premiere fois, non sans étonnement
Madame, j'ai vû fuir à cet ordre charmant.
Je l'ai souvent porté ; ma moindre récompense
Étoit de voir briller la joie & l'espérance ;
Souvent avec orgueil j'en admirois l'effet :
Mais sur Monsieur Clitandre il a manqué tout net,
Ce n'est pas tout encor,

Digitized by Google

JULIE.

Quoi donc ?

ROSETTE.

Voici la Lettre.

JULIE.

Comment ?

ROSETTE.

Qu'il vous a plû de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'auroit rendue ?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procedé, l'air, le ton étoit joint.
Vous rougissez, je crois.

JULIE.

L'avanture est nouvelle.

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zèle :
J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit ;
Il a cru me piquer en rendant cet écrit,
Il veut me voir venir. Oui dà, cet artifice
Peut-être surprendroit un cœur encor novice ;
Mais il devroit me croire assez d'habileté

Digitized by Google

Pour m'honorer d'un piege un peu moins uſité.

ROSETTE.

Je ne vois là-dedans artifice ni piege.
Il ne vous aime point, voilà tout ſon manege.

JULIE.

Il ne m'aime point !

ROSETTE.

Non.

JULIE.

Mais y penſes-tu bien ?

ROSETTE.

Vous êtes adorable.... oui. Mais il n'en voit rien.
Ignorez-vous ces gouts bornés & terre à terre ?
Plongez dans l'épaiſſeur de leur petite ſphere,
Il leur faut des objets qui ſoient à leur niveau,
Et qui puiſſent tenir dans leur petit cerveau :
A ce qui leur reſſemble ils portent leur hommage.
Vous êtes pour ces gens d'un trop ſublime étage,
Ils n'ont pas pour vous voir les organes qu'il faut,
Et Clitandre eſt peu fait à regarder ſi haut.

JULIE.

Soit caprice ou raiſon, ſa conquête me tente :
Je veux pour quelques jours l'emprunter à ma tante.

ROSETTE.

Ils s'aiment donc ?

JULIE.

Tout juſte.

Digitized by Google

ROSETTE.

Ah ! quelle trahiſon !
Ils s'aiment ſans votre ordre ?

JULIE.

Oh ! j'en aurai raiſon.

ROSETTE.

Quoi, tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zèle
Perſécute en tous lieux, détruit l'amour fidelle,
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis
Vous diviſez au loin, les cœurs les mieux unis ;
Quoi, dans votre maiſon, & ſous vos yeux, Madame,
Deux cœurs oſent bruler d'une conſtante flâme ?
Armez-vous, combattez, courez les défunir ;
Oui, fut-ce votre mere, il faudroit la punir.

JULIE.

Depuis un certain tems ſoit orgueil ou franchiſe,
Le ton avantageux eſt le ſeul ton d'Orphiſe.
Fiere de ſon héros, elle m'a mille fois
Vanté, ſans le nommer le prix de certains choix....
Que je faiſois grand bruit tandis que d'autres charmes
Captivoient certains cœurs au-deſſus de mes armes....
Des bravades enfin, des défis. J'ai tant fait
Que de ces feux ſi beaux j'ai découvert l'objet ;
C'eſt ce fameux Clitandre, ou je ſuis fort trompée :
Oh ! je la punirai de s'être émancipée
Ce jour même ſes tons ſeront humiliés,
Et je trouve plaiſant de la voir à mes pieds.

Digitized by Google

ROSETTE.

Tout comme il vous plaira ; mais les niéces prudentes
Aiment bien mieux tromper, qu'humilier leurs Tantes.
Conſultez-vous ; tromper ... c'eſt un plaiſir ſi doux !
Mais je n'approuve pas le ſecond entre nous.
Clitandre eſt de ces gens, il a ſçu m'en convaincre,
Qu'il n'eſt ni glorieux, ni facile de vaincre :
Des préjugés, des tons qui vous ſont inconnus...
De la raiſon enfin, n'attendez rien de plus.

JULIE.

De la raiſon, dis-tu ? Peu de choſe t'arrête.
Ces héros de raiſon ont tous le cœur ſi bête !
Leur eſprit, il eſt vrai, gendarmé contre nous
Souvent brille aux dépens de nos airs, de nos goûts ;
Nous dédaigne de loin. Sommes nous en préſence ?
Un ſeul geſte, un coup d'œil, un mot de préférence, ...
Notre juge bientôt réforme ſes arrêts :
On veut nous décider : on nous voit de plus près,
On nous voit ; ... vainement on réſiſte à ſa chute,
Le cœur brule, tandis que la raiſon diſpute.
Clitandre par exemple, & bien je mets en fait
Qu'il a ſecrettement lû dix fois mon billet :
Tu n'as pas pénétré dans ſon ame ſurpriſe,
Un reſte de vieux goût y combat pour Orphiſe,
Y balance l'eſpoir d'un triomphe plus doux,
Mais un mot d'explication le met à mes genoux.

Digitized by Google

ROSETTE.

Puiſque vous le voulez, tentez donc l'entrepriſe.
Il doit être venu, ſur les ordres d'Orphiſe.

JULIE.

Bon, tu m'avertiras. Ma tante.... Ah! la voici.

SCENE II.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

MA Niéce, comment donc, vous voilà ſeule ici!
Vos ſujets raſſemblés & pleins d'impatience
Murmurent hautement d'une ſi longue abſence.
Julie, allez regner. Un peuple tout entier
Attend, & devant vous ſe vient humilier;
A ſon empreſſement ne ſoyez point rébelle;
Vénus s'honoreroit d'une cour auſſi belle.

JULIE.

Mes triomphes ſont beaux & nombreux, j'en conviens;
Mais mon aimable Tante aime à cacher les ſiens.
Contente de regner ſur un cœur ſans partage,
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

ORPHISE.

Comment donc! ſur un cœur, moi, je prétens regner?

Digitized by Google

JULIE.

Je voudrois le connoître, afin de l'épargner....
Car si j'allois lui plaire ? ... Allons en confidence,
Dites ... J'ai mes raisons.

ORPHISE.

Elle est folle, je pense;
Vas, remplis l'univers de tes succès brillants,
Étale ton esprit, ton sçavoir, tes talents,
Si j'aimois, ma fierté te mettroit à pis faire;
Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

JULIE.

Ah ! vous me deffiez ! je ne répons de rien :
Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.

ORPHISE *seule.*

Je ris de sa menace, & son humeur trop vaine
Dans les nœuds qu'on lui tend, l'embarasse & l'entraine,
J'ose tout esperer.

SCENE III.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

AH ! Clitandre, c'est vous.
Tout semble concourir au succès le plus doux.
Je viens de la piquer presque jusqu'à l'outrage :

Digitized by Google

On va pour vous gagner mettre tout en uſage;
Voyez-la; profitez d'un inſtant ſi flateur,
Et de ſens froid, ſondez les chemins de ſon cœur.
Vous vous êtes conduit à merveille, Clitandre;
Le renvoi du billet, le refus de l'attendre
Dont vous m'avez inſtruite, ont par leur nouveauté
Si puiſſamment ſurpris ſon eſprit agité,
Que fuyant de ſa Cour la cohüe ordinaire,
Je viens de la trouver dans ce lieu ſolitaire
Tenant avec Roſette un *comité* ſecret,
Et ſur ce que j'ai vû, vous en etiez l'objet.

CLITANDRE.

Il n'eſt pas tems encor d'écouter l'eſpérance.
De grace affermiſſez plutôt ma réſiſtance.
Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour,
Eſt inconſtant, perfide, incapable d'amour;
Qui joignant contre moi les attraits à la ruſe
Va rire, ſi j'échappe; & me perd, s'il m'abuſe.
Avec ces ſentimens qu'il me faut inſpirer,
Aſſez de coups encor me reſtent à parer;
J'y ferai de mon mieux, & j'oſe bien vous dire
Qu'il ne lui ſera pas aiſé de me ſéduire.

ORPHISE.

Paix. J'apperçois Roſette.

Digitized by Google

SCENE IV.

ORPHISE, ROSETTE, CLITANDRE.

ROSETTE *bas.*

Bon. Le voilà venu.

ORPHISE.

Veux-tu me parler ?

ROSETTE.

Moi ? non ; mais. . . .

ORPHISE.

Que cherches-tu ?

ROSETTE.

Rien... Mais si vous vouliez, pour soulager Julie,
Madame, en ce moment joindre la compagnie ?
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE.

Il est selon son goût,
Et sans moi d'ordinaire elle suffit à tout.

ROSETTE.

Oui, mais dans un instant. . . .

ORPHISE.

Que fait-on ?

ROSETTE.

Les parties,

Digitized by Google

Dans les regles de l'art viennent d'être assorties.
A l'ombre d'un faux jour, les belles par nos soins,
De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins :
Les laides au contraire en face des croisées
Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.
Les amants dos-à-dos aux deux bouts du Logis,
Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis :
Pour Madame, elle a pris après mainte Epigramme
Deux Seigneurs les mieux faits & la plus laide femme :
Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir.
Du magique reflet calculant le pouvoir,
Elle a si prudemment distribüé les places,
Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces,
Tandis que par l'effet du même arrangement
Elle est vûe & se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez moi, je la rejoins ensuite.

ROSETTE *à Clitandre.*

Hé verra-t-on, Monsieur ?

CLITANDRE.

Voici quelque visite.

ORPHISE.

Tant pis.

ROSETTE.

Elle est pour nous.

SCENE

Digitized by Google

SCENE V.

ORPHISE, ROSETTE, LE COMTE, CLITANDRE.

ROSETTE *au Comte.*

VENEZ; on vous attend.

LE COMTE *transporté, à Orphise.*

Excusez, on m'attend; car dans un autre instant
J'aurois à vous parler d'une affaire importante:
Mais quand la niéce attend, on peut quitter la tante.

ROSETTE *au Comte.*

Venez donc.

LE COMTE *à Clitandre.*

On m'attend, Clitandre. Serviteur.

Il entre avec Rosette.

ORPHISE.

Il ne joüira pas long-tems de sa faveur.
Je rentre aussi.

CLITANDRE *seul.*

Je tremble; oh oui. Je suis sincere.
Je connois le danger; puissai-je m'y soustraire!

Digitized by Google

SCENE VI. *

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

MAIS rien n'eſt ſi galant que votre procédé :
Eh qu'en un autre tems je vous aurois grondé !
Paſſons. Pour cette fois ma bonté vous excuſe.
Je dépens du moment, & celui-ci m'amuſe ;
Car voulant vous parler, vous ſçachant en ce lieu,
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu.
Il eſt au deſeſpoir ; je ris de la grimace
Qu'a fait notre vieux Comte en occupant ma place.

CLITANDRE.

Votre vieux Comte a tort.

JULIE.

Il eſt original.

CLITANDRE.

Mais de grace, pourquoi me nommer ſon rival ?
Il vous aime, dit-on.

JULIE.

Sans doute. Et vous ?

CLITANDRE.

Madame. . .
Jamais. . .

* *J'ai beaucoup retranché de cette ſcene après la premiere repréſentation ; mais tout le monde m'a conſeillé de l'imprimer telle que je l'ai faite, les guillemets indiquent ce qu'on paſſe au Théâtre.*

Digitized by Google

JULIE *avec gaîté.*

Ah vous voulez déguiser votre flâme ?
Vous voulez m'adorer sans que j'en sçache rien ?
Hé cessez d'affecter ce modeste maintien.
Vous m'aimez, tout est dit. Hé bien, mon cher Clitandre,
D'honneur, c'est un aveu que je brûlois d'entendre.

CLITANDRE *étonné.*

Tout est dit ? Permettez. . . .

JULIE.

Allons, regardez-moi.
Je le veux.

CLITANDRE.

Volontiers.

JULIE.

Et bien donc !

CLITANDRE.

Je vous voi.

JULIE.

Est-ce tout ?

CLITANDRE.

Les beaux yeux ! la charmante figure !

JULIE.

Fort bien : continuez.

CLITANDRE *souriant.*

Tout est dit, je vous jure.

JULIE, *toûjours gaiment.*

Non, non. Vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus.
Vous m'aimerez, Monsieur ; vos soins sont superflus.

Digitized by Google

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien sera la récompense ?

JULIE *minaudant.*

Mais vous pouvez compter. . .

CLITANDRE.

Oui, sur votre constance,
Je le sçai. Répondez de grace à votre tour.
Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour ?

JULIE.

La belle question !

CLITANDRE.

Il est bon que je sçache,
Quelle idée à ce mot, parmi vous, on attache ;
Car vous le présentez ici sous un aspect,
D'une aisance, d'un ton, qui m'est un peu suspect :
Et je ne voudrois pas, joignant mon cœur au vôtre,
Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment ; en est-il deux ? Il est je crois par tout
Tel que nous le sentons : *consonnance* de goût,
Union d'agréments, habitude amusante
Qu'un caprice détruit, & qu'un coup d'œil enfante :
Le ressort, le lien de la société,
Qui d'objets en objets voltige en liberté,
Qui pour briller au jour a quitté les ruelles,
Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses aîles.

Digitized by Google

CLITANDRE.

Je meurs, si j'entends rien à tout ce jargon là.

JULIE.

Et mais...

CLITANDRE.

Quoi, vous croyez que l'amour soit celà ?

JULIE.

Oui vraîment ; aujourd'hui l'on n'en connoît point d'autre :
Arrangeons-nous pourtant ; voyons quel est le vôtre ?
Détaillez-moi....

CLITANDRE.

Le mien toujours mal défini
Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti ;
Et sans vous offenser, je présume, Madame,
Qu'il est rare entre vous, car il lui faut une ame.

JULIE.

Ah vous m'allez vanter cet être suranné,
De misteres, de pleurs, d'ennuis environné :
» Cette mauſſade erreur des cœurs pusillanimes,
» Qui mettoit l'inconstance & l'art au rang des crimes ;
» Qui nous forçoit jadis, par ses austeres loix,
» A regner sur un seul, à n'aimer qu'une fois :
Ce tiran des plaisirs de nos antiques belles,
Pour qui c'étoit trop peu d'être dix ans fidèles.
Tout ce vieux protocole est banni sans retour :
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour :

Digitized by Google

» Ses flêches, autrefois pesantes, meurtrières,
» Il les rompt, les divise, & les rend plus légeres,
» Il ne pénétre plus, il effleure le cœur ;
» Ce qu'il mettoit de feu pour nourrir une ardeur,
» Lui suffit aujourd'hui pour en allumer trente :
» Ce qu'arrachoient les pleurs, le plaisir le présente :
» Billets, aveux, portrait, tout suit dans un matin,
» Le lieu du rendez vous est un bal, un festin ;
Clitandre, croyez-moi, suivez cette methode
Elle est plus usitée, & beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non, cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié !
Vous vous rendez enfin ?

CLITANDRE *voulant s'en aller.*

Vous me faites pitié.

JULIE.

Qui, moi ? faire pitié !

CLITANDRE.

Oui, d'honneur.

JULIE.

Mais Clitandre,
A la compassion je vous trouve un peu tendre.
Sans trop d'orgueil, j'ai crû jusques à ce moment,
N'inspirer point encor ce triste sentiment.

Digitized by Google

CLITANDRE.

Et moi c'eſt tout de bon que je vous trouve à plaindre ;
Car enfin, ce bonheur que vous venez de peindre,
Examinez ſa ſource & peſez ſa valeur ;
Il eſt dans votre tête & non dans votre cœur.
» Oui, ces empreſſemens, cette ardeur pétulante,
» Qui d'objets en objets, vous chaſſe, vous
» tourmente,
» Ces agitations, ce fracas, ces efforts,
» Où tous vos ſens entiers ſe jettent au dehors ;
» N'eſt d'un eſprit mal ſain qu'une fiévre inquiéte
» Toujours plus altérée, & jamais ſatisfaite ;
» Dans cette ſoif, votre ame avide de plaiſirs,
» Par-delà leur ſéjour élance ſes déſirs.
Dans la foule & le bruit, une bouillante yvreſſe,
De l'erreur à l'excès, guide votre jeuneſſe,
Au milieu des travers, des écarts, des éclats,
Vous cherchez les plaiſirs, les plaiſirs n'y ſont pas.
Pourquoi courir ſi loin ? L'indulgente Nature
Les a mis prés de vous dans leur juſte meſure ;
Mais vous ne rencontrez que leur maſque trompeur,
Quand vous chargez l'eſprit des intérêts du cœur.

JULIE.

Mais vraiment il raiſonne ! A merveille, Clitandre,
A vos diſcours pourtant je ne ſçaurois me rendre ;

Digitized by Google

Car enfin ces plaiſirs à moi, me ſemblent doux,
Je les ſens, j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi tant pis pour vous.

JULIE.

Ah! grace pour celui de briller & de plaire:
Tout autant que la vie il nous eſt néceſſaire;
Et j'aimerois autant me paſſer de beauté;
Que de voir ſur un ſeul ſon pouvoir limité.
Là, deſcendez un peu dans le cœur d'une femme,
Et jugez quel plaiſir doit enyvrer ſon ame,
Quand d'un cercle brillant, les vœux & les regards,
Sur elle concentrés tombent de toutes parts.
Quand ſur mille témoins de ſa toute-puiſſance,
Elle verſe l'amour, le dépit, l'eſpérance;
Elle parle, l'éloge auſſi-tôt retentit;
Elle jette un coup d'œil? on eſpére, on pâlit;
Autour d'elle à ſon gré, tout s'émeut, tout s'arrête;
Elle forme un orage, ou calme une tempête.
De mille paſſions elle excite les flots,
Tous les cœurs ſont troublés, le ſien reſte en repos.

CLITANDRE.

Le ſien reſte en repos? l'aimable perſpective
Que vous nous préſentez! Quoi, l'ardeur la plus vive...

JULIE.

Oh! vous ne paſſez rien. Allez-vous quereller?

Digitized by Google

Je dis que c'eſt pour nous un beſoin de briller. *

CLITANDRE.

» Oui, votre vanité doit être bien contente
» Des cœurs que le haſard ou l'eſpoir lui préſente.
» Un mot de vérité. Sur quels ſujets s'étend
« Cet Empire abſolu que vous nous vantez tant ?
» Sur un tas d'étourdis, ſur de minces eſpéces
» Que ſignale l'abus du rang ou des richeſſes ;
» Qui parlant, agiſſant toujours hors de propos
» Font rougir de pitié leurs flateurs les plus ſots ;
» Qui de leur faible inſtinct tourmentent l'étincelle,
» Pour rendre, ou ſe prêter quelque noirceur nouvelle.
» Sur d'autres dont l'eſprit téméraire & pervers,
» S'occupe à vous gâter, à nourir vos travers,
» Vous font rapidement abjurer la décence,

* *Au Théâtre on paſſe ce morceau, & l'on dit :*

CLITANDRE.

Brillez donc, j'y conſens, & laiſſez-moi, Madame,
Chercher d'autres plaiſirs inconnus à votre ame,
Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne foi,
Des appas, des vertus, ç'en eſt aſſez pour moi.

JULIE.

Mais on peut, parmi nous rencontrer ce modele, &c.

Digitized by Google

» Du nom de liberté décorent la licence,
» Et du plus rare objet ne sont jamais épris,
» Qu'après qu'ils l'ont rendu digne de leurs mépris;
» Qui las de tout, toujours dupes de leurs caprices,
» Baillent d'ennui parmi tous leurs plaisirs factices.
» Quand de tels demi-Dieux encensent vos autels,
» Que doit vous importer le reste des mortels?
» Laissez-moi donc chercher sans briguer mon
,, hommage,
» Des cœurs & des plaisirs qui soient à mon usage.
» Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne foi,
» Des appas, des vertus, c'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modéle.

CLITANDRE.

Parmi vous de l'amour?

JULIE.

Oui, la chose est réelle.

CLITANDRE.

J'entends; de cet amour voltigeant, cavalier,
Dont vous faisiez tantôt l'éloge singulier.
Non, j'ai le goût vulgaire, & cet amour, Madame,
Est trop de qualité pour entrer dans mon ame.
De vos doctes leçons je ne puis essayer;
En donnant tout mon cœur j'en veux un tout entier.
Je hais autant que vous, la fadeur Pastorale;
Mais je hais encor plus le bruit & le scandale;

Digitized by Google

L'honnête me ſuffit, & dût-on me blamer,
J'eſtime ce que j'aime, où je ceſſe d'aimer.

JULIE.

» Comment, nous voyez-vous renoncer à l'eſtime ?

CLITANDRE.

» On ne ſçait trop chez vous ce que ce mot exprime.
» On vous voit eſtimer des gens dont, entre nous,
» On ne fait pas grand cas autre part que chez vous.

JULIE.

Vous voulez me piquer, je ne prens point le change;
J'ai mon projet en tête, & rien ne me dérange.
Voyons-nous plus ſouvent; vous êtes fait pour nous;
Un peu de liaiſon rapprochera nos goûts.

SCENE VII.

LE COMTE, LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

LE COMTE *les ſurprend.*

PARBLEU, je m'en doutois.

JULIE *rians.*

Quoi, tout de bon, cher Comte ?

LE COMTE.

Cher Comte ! déloyale ! ah ! rougiſſez de honte.

JULIE.

Moi, rougir ?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Hé bien donc, mon Oncle, qu'avez-vous ?

LE COMTE.

Laiſſez-moi.

LE MARQUIS.

Quoi, déja de l'aigreur, du courroux ?

LE COMTE.

Oui, ventrebleu.

LE MARQUIS.

Mon oncle ?....

LE COMTE.

Oh ! ne vous en déplaiſe ;
Mon neveu ; laiſſez-moi quereller à mon aiſe.

LE MARQUIS.

Mais cela n'eſt point bien. Hé ! que vous a-t-on fait ?

LE COMTE.

Le plus damnable tour.... Tantôt ſur ſon billet
J'arrive ; en minaudant la perfide m'appelle :
Cher Comte ; je reviens, prenez mon jeu, dit-elle.
Je le prens comme un ſot, & pendant ce tems là,
On vient faire l'amour à Monſieur que voilà.

LE MARQUIS *riant.*

Tout de bon ?

LE COMTE.

Oui, morbleu.

LE MARQUIS *riant plus fort.*

Le tour eſt impayable.

Digitized by Google

LE COMTE.

Peste l'impertinent.

LE MARQUIS.

Oui, vous dis-je, admirable,
Charmant, délicieux.

LE COMTE.

Au diable l'étourdi.

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre affaire est terminée ici :
Allons, modestement, prenez congé.

LE COMTE.

J'enrage,
Et je me vangerai d'un si sanglant outrage.

LE MARQUIS.

» Hé bien oui, vangez-vous. Tenez, à l'Opera
» Cidalise m'attend ; mon oncle, prenez-la,
» Je vous la cede. Hier Dorimon l'a quittée :
» Vîte, n'attendez pas qu'elle soit arrêtée,
» Elle est diablement vive ; un instant entre nous
» Vous perdez votre rang.

LE COMTE.

» Morbleu, gardez pour vous
» Vos amours d'un moment, vos conquêtes brillantes,
» Les cœurs & les noirceurs de vos extravagantes :

Digitized by Google

Toujours en l'air, toujours trahiſſants & trahis,
Faites un monde à part, & ſoyez le mépris
De tout le genre humain. Le cœur d'une Coquette
N'eſt pas d'aſſez haut prix pour que je le regrette.

SCENE VII.

LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

SA colere eſt brutale.

LE MARQUIS.

Elle m'a divertí,
D'honneur.

CLITANDRE.

Madame a dû s'en amuſer auſſi.

JULIE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Vous vous formez, Julie, à me ſurprendre,
En moins d'un jour, Eraſte, & mon Oncle & Clitandre?
C'eſt aller au plus grand. Mais Clitandre, entre nous,
Eſt trop neuf dans le monde, & peu digne de vous.
Je veux le préſenter à notre Préſidente;
Après, votre union ſera bien plus décente.

Digitized by Google

JULIE.

Laissez-là vos projets : Monsieur est occupé ;
Du vieil amour vraiment il n'est pas détrompé.
Il soupire, il adore....

LE MARQUIS.

Et qui donc ?

JULIE.

Une belle
Qui sans doute l'attend. Venez, amant fidelle.

CLITANDRE.

Non, je ne puis....

JULIE.

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame, en ce moment....

JULIE.

Suivez-moi. Je le veux.

Clitandre lui donne la main.

Fin du Seconde Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

EH ! bien, mon cher Clitandre, eſt-ce en vain que j'eſpere ?
Et ma Juhe encor peut elle vous déplaire ?

CLITANDRE.

Madame, trouvez bon que fuyant à propos,
Je ne m'expoſe plus à perdre mon repos :
Votre niéce m'attaque avec trop d'avantage,
Et riſquer tout pour rien n'eſt pas d'un homme ſage.

ORPHISE.

Clitandre, vous rêvez.

CLITANDRE.

Non, c'eſt la vérité.
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

Digitized by Google

ORPHISE.

Quoi donc, l'aimeriez-vous ?

CLITANDRE.

Je ne ſçai, mais, Madame ;
Je ne veux plus avoir à diſputer mon ame.
Le dangereux objet ! & quelle habileté
A meſurer l'effort à la difficulté !
Son manége attrayant vous tourne, vous épie,
Applaudit quelquefois, plus ſouvent contrarie :
Elle vous fuit, vous cherche, & s'appaiſe, & s'aigrit ;
Sans relâche elle occupe & le cœur & l'eſprit ;
Uniſſant avec art le dépit, la tendreſſe,
Sa bouche vous maltraite, & ſon œil vous careſſe.
Vous la voyez ſouvent par un détour adroit
Rire dans ſa fureur, s'irriter de ſang froid ;
Maîtreſſe du moment, tantôt brillante & vive,
Elle enchante, ravit ; tantôt douce & naïve,
Sa grace au fond du cœur porte le ſentiment :
Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement ;
En paſſant par ſes yeux la noirceur, l'impoſture,
Prennent l'expreſſion de la ſimple nature ;
Oui, Madame, vingt fois j'ai pris pour vérité
Ce qui n'étoit qu'un jeu, qu'un amour imité ;
Vingt fois j'ai repouſſé la triſte certitude
Que tout cela n'étoit qu'un fruit de ſon étude,
Mon cœur en ſa faveur vingt fois s'eſt gendarmé,
Et même en ce moment à peine eſt-il calmé.

Digitized by Google

ORPHISE.

Oui, pour vous vaincre elle a déployé tous ſes charmes;
Elle s'eſt préſentée avec toutes ſes armes,
Elle vous a traité comme un digne ennemi :
Mais ſes propres efforts l'ont vaincue à demi.
Où vous avez cru voir de l'art, de l'impoſture,
Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature;
Sa vanité parloit, vous en ſentiez les coups.
Sa fierté ſuccomboit, ſon cœur voloit vers vous;
Elle s'en indignoit bientôt, mais ſa colere
N'étoit qu'un repentir d'avoir été ſincere.
Ce choc de ſentimens, cet art ſi compliqué,
Suppoſez la ſenſible, & tout eſt expliqué.

CLITANDRE.

Non, ne ſuppoſons rien, Madame, je vous prie.
Souffrez que prudemment je quitte la partie.

ORPHISE.

Clitandre, encore un coup, fiez vous-en à moi,
Son penchant ſe déclare; & c'eſt de bonne foi
Que je la garantis vaincue, humiliée.
Je la connois; mes ſoins l'ont tant étudiée!
A-t-elle pû cacher ſes mouvements confus?
Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus?
Quand de vos entretiens j'abregeois l'intervale,
N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale?
Quand tout à l'heure encor je vous ai fait ſortir,

Digitized by Google

Son dépit à mes yeux s'eſt-il pû démentir ?
De notre tête à tête à préſent inquiéte,
Elle hâte ſon monde, & preſſe la retraite ;
Un inſtant va la voir arriver ſur nos pas :
Qu'eſt-ce que de l'amour ſi cela n'en eſt pas ?
Allons, que mon eſpoir, Clitandre, vous ranime.

CLITANDRE.

De ce frivole eſpoir ſerois-je la victime ?
La fuir, il n'eſt plus tems. Ah ! que n'ai-je évité
Ce cruel embarras où vous m'avez jetté ?
Aidez moi donc du moins.

ORPHISE.

C'eſt à quoi je m'apprête ;
Tourmentez bien ſon cœur, j'attaquerai ſa tête :
Servons-nous de ſon art ; en butte à nos complots,
Il ne faut pas qu'elle ait un inſtant de repos.
Critiquez, exigez, fatiguez ſa ſoupleſſe ;
De notre hymen prochain effrayons ſa tendreſſe,
C'eſt un puiſſant mobile ; & ſon cœur eſt à nous,
Si nous venons à bout de le rendre jaloux.
La voici, commençons.

Digitized by Google

SCENE II.

CLITANDRE, JULIE, ORPHISE.

ORPHISE *feignant beaucoup d'embarras.*

COMMENT, c'eſt vous, ma Niéce ?
J'ai cru que ... juſqu'au ſoir... la foule qui vous preſſe...
S'eſt bien vîte écoulée !

JULIE *riant à moitié.*

Ah ! ma Tante ! en ces lieux
Vous ne m'attendiez pas ſitôt ; j'ai de bons yeux.

ORPHISE.

Moi, ma Niéce ? ... Pourquoi ? ... Je parlois à Clitandre.

JULIE.

Hé oui ; vous lui parliez ; vous aimez à l'entendre ;
Rien n'eſt ſi naturel. Mais quelqu'un m'a conté
Que d'un objet nouveau ſon cœur étoit tenté.
Prenez-y garde au moins, & ce ſont vos affaires.

ORPHISE.

Bon, bon, tous ces diſcours ſont des bruits téméraires :
J'eſtime fort Clitandre, & tu le ſçais fort bien.
Heureuſe, qui poſſede un cœur tel que le ſien !

JULIE.

Vraiment c'eſt un thréſor.

Digitized by Google

ORPHISE *d'un air affectueux.*

Oui, ma chere Julie.
Pour l'amour de ta Tante, aime-le, je t'en prie.

Elle sort.

SCENE III.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE.

POUR l'amour de ma Tante, il faut donc vous aimer ?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

JULIE.

Il falloit d'abord m'en informer,
Je vous eusse adoré beaucoup plutôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est tems encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre
A quelle occasion cet ordre m'est donné ?
Il seroit trop plaisant que j'eusse deviné.

CLITANDRE.

Deviné ? ... Quoi, Madame ?

JULIE.

Oh ! la divine Orphise,
Ou je me trompe fort, va faire une sotise.

Digitized by Google

Ses amis devroient bien lui faire enviſager
Qu'à ſon âge, il eſt tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle eſt jeune encor.

JULIE.

Oui, oui, pour une Tante.
Mais ſous un nouveau joug plier en imprudente?....
Car vous en conviendrez, chaque jour déſormais
Impitoyablement va ternir ſes attraits.
» A ſon âge le tems chaque jour accumule
» Des dégats qu'une femme envain ſe diſſimule.
» Tantôt c'eſt d'un bel œil l'éclat qui s'obſcurcit;
» Une taille bientôt que l'embonpoint détruit,
» Un ſourire aujourd'hui qui ſe change en grimace;
» Demain, un agrément qu'un air peſant remplace,
» Des graces, qui bientôt n'ont nul contemporain,
» Et des prétentions qui vont toujours leur train;
Pour moi, je l'avouerai, je tremble pour Orphiſe.

CLITANDRE.

Il eſt peu de beautés que le tems ne détruiſe
Je le ſçai: cependant en honnête mari
J'ai mon ſyſtême, moi: ſyſtême aſſez hardi,
J'en conviens. Par exemple, Orphiſe eſt fort aimable,
Et le ſera longtems; car elle eſt ſi ſenſible....
Elle n'a jamais cru que le ſeul agrément
De l'amour d'un mari dût être l'aliment;
Belle, mais ſans orgueil, & d'autres ſoins livrée,

Digitized by Google

A cesser d'être jeune elle s'est préparée.
Aux nobles sentiments elle a formé son cœur,
Et pour son caractere elle a pris la douceur.
Elle a de son esprit étendu les lumieres.
Elle a même accueilli des vertus rocurieres,
L'égalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité!
Après un certain tems, que l'hymen nous éprouve.
La beauté perd, dit-on; tout cela se retrouve:
Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins,
Une vertu de plus, & deux graces de moins.

JULIE.

Etre jeune? ... Etre belle? ... Oui, c'est un double crime
Dont,...

CLITANDRE.

Non; il ne faut pas trop presser ma maxime.
La beauté de tout tems soumit tout à ses loix,
Et je ne suis point d'âge à contester ses droits;
Mais sans lui disputer son suprême avantage,
A d'autres qualités nous pouvons rendre homage.

JULIE.

Heureuse qui pourroit toutes les rassembler!
Mais pour vous plaire, à qui faut-il donc ressembler?

CLITANDRE.

A vous, Madame.

JULIE.

A moi? Le compliment m'honnore;

Digitized by Google

Mais dans un autre tems, il eût mieux fait d'éclore ;
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun tems il ne pouvoit blesser :
Ce ton de dignité m'annonce le contraire ;
Soit.

JULIE.

Avec ces façons, aspirez-vous à plaire ?
Vous auriez très grand tort. La contradiction,
L'esprit guindé, l'humeur sont mon aversion,
Et c'est tout ce qu'en vous, Monsieur, j'ai vû paroître.

CLITANDRE.

Nous voilà donc broüillé.

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien ; sur votre cœur je n'avois qu'à compter.

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatienter !

CLITANDRE.

Moi ? Vous vous amusez, j'en prens ma part.

JULIE.

Courage.
Vous m'indignez, au moins : votre air, votre langage
Tout conspire, Monsieur, je vous le dis tout net,
minaudant.
A vous faire haïr, ... en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

Digitized by Google

LE LAQUAIS.

Monsieur Clitandre.

ROSETTE.

Attendez, laissez faire,
Je m'en vais le traiter. ....

JULIE.

Non. Qu'il entre au contraire.

ROSETTE.

Madame ....

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

Volontiers.

Elle sort.

JULIE *seule.*

Mais vraiment,
On me croiroit quittée au tour que cela prend.
Oh ! je le préviendrai. Mon bonheur le ramene,
Et de ses procédés il va subir la peine.

Digitized by Google

SCENE V.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE *avec hauteur & ironie.*

QUOI, ſi-tôt de retour ? Je ne l'eſperois pas.
Seriez-vous donc déja digne de mes appas ?
Juſques-là vous deviez éviter ma préſence,
Et c'étoit m'annoncer une aſſez longue abſence.
Voyons ; inſtruiſez-moi de vos ſuccès brillans.

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'uſage encor de mes talens.
Je venois.

JULIE.

Avouez, mon cher Monſieur Clitandre,
Qu'un peu de vanité vous a penſé ſurprendre.
Avec ce froid bon ſens que vous mettez à tout,
Vous avez crû tantôt pouſſer mon cœur à bout ;
M'inſpirer du deſir pour cette rare eſtime
Que vous ne diſpenſez qu'au mérite ſublime.
Le deſſein étoit grand, & j'ai vraiment regret
Que ſur une étourdie il n'ait point eu d'effet.
Mais ſouffrez de ma part cet avis ſalutaire
Que ſçavoir raiſonner, ce n'eſt pas ſçavoir plaire.

Digitized by Google

CLITANDRE.

bas.
Son ton eſt bien changé ! qu'eſt-ce donc qui l'aigrit ?
haut.
Madame, c'eſt toujours ce que je me ſuis dit.

JULIE.

Quoi, vous vous ſeriez dit que par pur badinage,
Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage ?
Que dans vos procedés toujours ſecs, ſouvent durs,
Ma malice a trouvé les plaiſirs les plus purs ?
Que de vos arguments l'énergie & la ſuite
M'a beaucoup amuſée, & ne m'a pas ſéduite ?
Non ; malgré la raiſon & tout l'eſprit qu'on a,
On ne ſe dit jamais de ces vérités-là.
Moi, je vous les devois pour éclaircir votre ame ;
Pour fixer vos ſoupçons ſur l'ardeur qui m'enflâme ;
Et pour vous empêcher de carreſſer l'erreur
Qui pourroit vous flater d'avoir touché mon cœur.
Hé ! quoi, de l'embaras ? ...

CLITANDRE.

Mon maintien vous abuſe ;
Cette témérité dont ici l'on m'accuſe....
N'eſt pas bien averée.

JULIE.

Oh ! niez, j'y conſens.
Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prens.

Digitized by Google

CLITANDRE.

bas.

Elle m'accablera, ſongeons à nous deffendre.

haut.

Par ce nouveau détour vous penſez me ſurprendre?
Hé! non, je l'attendois : ce ſont-là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux?

CLITANDRE.

Le ſuccès n'en ſera pas heureux.

JULIE.

Vous croyez....

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures,
Ce courroux, ce dépit, ſont toutes impoſtures....

JULIE.

Mais, Monſieur, je vous dis....

CLITANDRE.

Bon, bon; ne feignez plus:
Et riez avec moi de vos efforts perdus.
Ne vous laſſez-vous pas d'être toujours la même?
Hé! pour vous faire aimer, faut-il du ſtratagême?

JULIE *outrée.*

Du ſtratagême? ... Hé mais ... où donc en voyez vous?
Non, jamais à tel point je ne fus en courroux.
Monſieur : ſoyez bien ſûr que ruſe, ni fineſſe,
Ne veut ſurprendre ici votre chere tendreſſe,
Que mes yeux, mon cœur, tout conçourt à démentir

Digitized by Google

Ce prétendu deſſein de vous aſſujettir.
M'entendez-vous, enfin.

CLITANDRE *tendrement.*

Dangereuſe Julie,
Combien par ce courroux vous êtes embellie !
Combien ſa véhémence ajoute à vos appas !

JULIE.

Je ne ſçais où j'en ſuis.

CLITANDRE *ſoupirant.*

Non, vous ne m'aimez pas.
Je ne viens point non plus pour me laiſſer ſéduire,
Et votre intérêt ſeul eſt tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt, Monſieur ; qui vous en a chargé ?

CLITANDRE.

Mon cœur, que ce matin vous avez exigé.
De plus d'un ſentiment croyez qu'il eſt capable.
L'amour, vous le voyez, l'auroit rendu coupable ;
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé ;
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié.
La mienne déſormais ſincere & de durée,
Même en dépit de vous, vous ſera conſacrée.

JULIE.

Quel ſervice, Monſieur, dois-je à votre bonté ?

CLITANDRE.

Eraſte qui tantôt dans ſa vivacité
Vouloit de vos billets faire un fort ſot uſage.

Digitized by Google

Enfin par mes conſeils eſt devenu plus ſage.

JULIE.

Hé ! qu'en vouloit-il faire ?

CLITANDRE.

Il parloit d'imprimer.

JULIE *effrayée.*

D'imprimer ! Ah ! Monſieur !

CLITANDRE *lui rendant un paquet de Lettres.*

Il s'eſt laiſſé calmer.
Les voici.

JULIE.

D'imprimer !

CLITANDRE.

Il vous écrit, je penſe.

JULIE *ouvrant une Lettre ſéparée des autres.*

Voudroit-il excuſer une telle impudence ?

Elle lit.

» *Je ne ſçai ſi vous remercierez beaucoup Clitandre* » *du prétendu ſervice qu'il croit vous rendre, en m'em-* » *pêchant d'imprimer vos Lettres.*

Quel monſtre !

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE *continuant de lire.*

» *Le public auroit ſans doute applaudi à la légereté de* » *votre ſtile, à l'agrément de vos expreſſions, & vous* » *auriez obtenu par mon moyen une célébrité vaſte &*

Digitized by Google

» *prompte, à laquelle vous ſemblez aſpirer, & dont ſa* » *maladreſſe vous prive encore pour quelque tems.*

Les hommes ſont affreux.

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux.
Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

JULIE, *les larmes aux yeux.*

Oh ! j'en ſuis bien certaine, & je vous rens juſtice :
On n'a point avec vous à craindre ces horreurs ;
Et votre procedé me touche juſqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame, y penſez-vous ?

JULIE.

Pour m'être trop livrée....
Ah ! Clitandre, un éclat m'auroit déſeſperée,
J'en tremble encor. Comment pourai-je m'acquitter ?...

SCENE VII.

JULIE, LE MARQUIS, LA PRÉSIDENTE, CLITANDRE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *à la Préſidente.*

MADAME, on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE *toujours gaiement & en petite maitreſſe.*

Tu veux me réſiſter ?

Digitized by Google

LE LAQUAIS.

Madame, je vous dis....

LA PRÉSIDENTE *au Laquais.*

Hé! laisse-nous, de grace.

à Julie.

Avant de la gronder, il faut que je l'embrasse
Qu'elle est bien! quel éclat! quelle fleur de beauté!
Mais ma chere, il y faut joindre un peu de bonté:
Il est des procedés que l'on doit se deffendre.
Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clitandre;
J'en reçois les honneurs, je l'attens bonnement;
Et lui seul est admis dans votre appartement?
Vous vous en emparez sans le dire à personne?
Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne;
Vous attirez à vous ses soins & son amour;
Mais c'est-là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE.

Comment donc?

LE MARQUIS.

En effet, cela n'est pas honnête;
Car enfin, à quoi bon ces petits tête à tête?
Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réünir;
Mais Madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE.

Oh! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colere.
Clitandre est fort son maître.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Oui, voilà le myſtere.
Quand on s'eſt aſſuré le ſuccès de ſes ſoins,
On lui laiſſe le choix. Vous l'allez perdre au moins.

LA PRÉSIDENTE.

Le perdre! y penſez-vous? Non, Marquis; la prudence
Interdit à Madame ici la concurrence:
Elle ne voudra point, par un bruyant débat,
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.
Elle n'ignore pas que plus on me réſiſte
Et plus à l'emporter ma volonté perſiſte.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt comme il faut être. Ayons la fermeté
De jouir pleinement de notre volonté.
Ceder ce qui nous plaît, entre nous, c'eſt ſotiſe.
Mais cette liberté vous eſt auſſi permiſe,
Julie; il faut vouloir. Uſez des mêmes loix.
Allez-vous par foibleſſe abandonner vos droits?
Car vous pourriez avoir en dépit de Madame,
Des raiſons pour garder le cœur qu'elle réclame:
Clitandre vous plaît-il? Parlez, expliquez-vous;
Nous allons le laiſſer ſur l'heure à vos genoux.

LA PRÉSIDENTE.

Non, Monſieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS *affectant de la bonté.*

Voyez; à l'amiable.

Digitized by Google

riant.

Arrangez-vous. Ceci va faire un bruit du diable.
De qui l'emportera l'honneur ſera complet.

CLITANDRE *à part.*

Cette leçon eſt vive ; attendons-en l'effet.

JULIE *très ſérieuſe & piquée.*

Marquis, de vos bontés je ſuis reconnoiſſante ;
Mais je n'en rendrai pas la ſuite intéreſſante,
Soyez-en ſûr. Madame, il ne tiendra qu'à vous
De finir ce procés qu'on dit être entre nous.
Je jure, je promets de ne jamais prétendre
Aux mêmes cœurs, ſur qui vos droits pourront ſe prétendre :
De ma rivalité délivrée à jamais,
Triomphez ſans éclat, & donnez-moi la paix.

LE MARQUIS *à la Préſidente.*

Elle eſt piquée au vif.

LA PRÉSIDENTE.

Au Marquis.

Oh ! tant mieux. Mais, Julie,
Je n'ai plus rien à dire ; & mon ame eſt ravie
De vous voir reſpecter nos tendres amitiés.

JULIE.

Nos nœuds encor, je croi, ſont foiblement liés.

LA PRÉSIDENTE.

Hé ! quoi, n'avons-nous pas ſoupé vingt fois enſemble ?
Même ſociété tous les jours nous raſſemble.

Digitized by Google

Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux :
Nous courons allumer par tout les mêmes feux ;
» Il est vrai, plus que vous je me suis signalée
» De bien plus d'incidents je me suis démêlée.
» De mes nombreux succès tout Paris est instruit ;
» Et personne avant moi n'avoit fait tant de bruit :
Mais pour vous distinguer de la même maniere
Quoi, ne courez-vous pas dans la même carrière ?
Cette rivalité pour les mêmes honneurs,
Loin de nous diviser, doit réunir nos cœurs.

LE MARQUIS.

Hé ! sans doute. Après tout, quelle est la différence ?
Quoi, parce que Madame a pris un peu l'avance !
L'une est formée, & l'autre....

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! nous la formerons.
Deux ou trois mois ; & puis nous nous ressemblerons.

JULIE.

La chose étoit possible : en ce moment peut-être
Rien n'est plus éloigné.

LA PRÉSIDENTE.

Songeons à disparoître.

à Clitandre.

Vous, dont j'admire ici les tranquiles façons,
Vous avez, je le vois, besoin de mes leçons ?
On m'a de votre cœur engagé les prémices :
Je veux bien diriger vos feux encor novices.

Digitized by Google

Mes bontés, n'eſt-ce pas, ſurpaſſent votre eſpoir ?
Venez donc, au Public il faut nous faire voir.

CLITANDRE.

Vous m'aimez donc beaucoup ?

LA PRÉSIDENTE.

Qui, moi ? Si je vous aime ?

Au Marquis.

Que répondre à cela ? J'en ris, malgré moi-même.

LE MARQUIS *riant.*

Parbleu ; la queſtion eſt neuve, & me ravit :
Nul amant, j'en ſuis ſûr, jamais ne vous la fit.

à Clitandre.

Oui, tu peux éxiger beaucoup ſans qu'on te blâme ;
Mais ces queſtions-là font rougir une femme.

CLITANDRE.

Je ne les ferai plus, je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut ſur notre ton former votre entretien.
Ça, donnez-moi la main. Vous héſitez, je penſe.
N'oſez-vous de Madame enfreindre la défenſe ?

Clitandre ſe preſſe de lui donner la main.

ROSETTE à *la Préſidente.*

Chloé veut vous parler, Madame.

LA PRÉSIDENTE.

Et mais, vraiment ;
Il ſe fait tard, Marquis ; joignons-la promptement.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Quoi, laiſſer ſeul ainſi cette pauvre Julie ?
Sa Tante décemment lui tiendra compagnie.

La Préſidente ſort en riant beaucoup, & emmene Clitandre.

SCENE VII.

ROSETTE, JULIE.

JULIE.

QUELLE femme ! quel front ! venir juſques chez moi,
Réclamer ? .... C'eſt un tour du Marquis, je le voi.
Mais Clitandre la ſuit ... ſeroit-il bien capable ? ...
Non, c'eſt lui faire tort : Clitandre eſt eſtimable...
à Roſette.
Suis-les ; je veux ſçavoir la fin de tout ceci.
Roſette ſort.
Oui, oui, ſon impudence aura mal réuſſi.
Eh ! qui ſeroit tenté d'une ſemblable femme ?
D'une femme qui vient ſans pudeur ... je la blâme ;
Et je ne penſe pas qu'ainſi qu'elle m'a dit,
J'embraſſe aveuglément l'erreur qui la perdit.
Même ardeur de briller ; même fureur de plaire ;
De l'eſprit, des talents, même emploi téméraire.
Ah ! quel bonheur pour moi d'avoir vû de ſi près

Digitized by Google

Le vice revêtir ſes véritables traits !
J'aurois pû reſſembler à cet affreux modele !
On auroit dit de moi, ce que je penſe d'elle !
J'en friſſonne. Tout ſemble exprès ſe réunir
Pour m'enſeigner mes torts, ou bien pour les punir.
Ces lettres, cet exemple, & Clitandre, & ma Tante....
à Roſette qui revient.
Hé bien donc ?

ROSETTE.

Le Marquis, Chloé, la Préſidente,
Sont à rire là-bas. Clitandre eſt déja loin.

Elle ſort.

JULIE.

Son départ me conſole, & j'en avois beſoin.
Que dis-je ? Dans mon cœur je tremble de deſcendre ;
Juſte ciel ! que je crains d'y retrouver Clitandre !

Fin du quatriéme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, ROSETTE.

ROSETTE.

OUI, Madame; en secret elle veut vous parler.

ORPHISE.

Il suffit, je l'attens.

ROSETTE.

Je vais la consoler;
Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

ORPHISE.

Qu'a-t-elle donc?

ROSETTE.

Elle a? ... la fievre, la migraine,
Tout ce qu'on peut avoir ... la mort au fond du cœur.

Digitized by Google

ORPHISE.

Tu m'effrayes.

ROSETTE.

Tant mieux : c'eſt mon deſſein. La peur
Vous rendra ſurement tendre, compatiſſante,
Et nous voulons mourir, ou toucher notre Tante.

ORPHISE.

Me toucher, ou mourir, quelle énigme eſt-ce-là ?

ROSETTE.

Je n'ai de ſes diſcours recueilli que cela.

ORPHISE.

Un ſonge cette nuit l'a peut-être agitée.

ROSETTE.

Quelle nuit, juſte ciel ! j'en ſuis épouvantée.
J'ignore d'où provient un ſi grand changement,
Mais ſa tête, ſon cœur, tout eſt en mouvement.
Depuis hier au ſoir je la plains, la conſole,
Je n'en ai pû tirer une ſeule parole.
Elle, dont le babil appelloit le ſommeil,
Elle, dont la gaieté prévenoit le réveil,
Qui ſongeoit, en riant, toute la matinée
Aux plaiſirs qui devoient compoſer ſa journée ;
Qui de trente billets partis dès le matin,
Nous commentoit le texte ou plaiſant, ou malin ;
Elle reçoit hier viſite d'une amie,
Un caprice la prend, & c'eſt une autre vie.
Le ſoir, on ne ſort point : on ſe couche de nuit ;

Digitized by Google

Bientôt on se releve : on s'afflige sans bruit :
J'ai beau me présenter, on ne veut point m'entendre.
Impitoyablement on biffe, on met en cendre
Des portes-feuilles entiers de chansons & d'écrits ..
Médisans, mais divins. C'étoit de tout Paris
Une histoire charmante, un recueil d'anecdotes,
sanglotant.
De détails... de portraits finis ... avec des notes.

ORPHISE.

Tu le regrettes fort ?

ROSETTE.

Vraiment, il m'amusoit.

ORPHISE.

Après.

ROSETTE.

Je suis entrée ; elle écrivoit, lisoit,
Déchiroit, soupiroit : nommoit la Présidente ..
» *L'indigne* ! ... disoit-elle. Et puis, *ma chere Tante*
» *Soyez heureuse.* Et puis rêvant profondément,
» *Il m'a désabusée, il fera mon tourment,*
» *N'y pensons plus, allons.* Témoin de ses allarmes,
J'ai vû de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes ;
Les autres en dedans retomboient sur son cœur.
Ah ! Madame ! c'étoit la plus belle douleur ?
La plus vraie ! ... un ensemble & si noble & si tendre,
Ses modestes soupirs n'osoient se faire entendre ;
Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaieté,
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté :

Digitized by Google

Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire,
Quiconque pleure ainsi devroit ne jamais rire.

ORPHISE.

Eh bien, enfin ?

ROSETTE.

Enfin, elle a sans sourciller
Contremandé marchande, & peintre, & bijoutier;
Et ce qui met le comble à mes terreurs secrettes,
Ah ! Madame ! elle veut ...

ORPHISE.

Quoi donc ?

ROSETTE.

Payer ses dettes.
Vous riez ? Croyez-moi, cet effort surhumain
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.
Encor ...J'attendois mieux d'un cœur comme le vôtre:
Mais non. Femme jamais n'en a sçu plaindre une autre.
Je vais dire à Julie....

ORPHISE.

Oh ! finis tes propos.

ROSETTE.

Non, Madame. Une Tante insulter à ses maux !
La voici; je lui vais . .

ORPHISE.

Non; j'ai tort. Mais, Rosette,
Je vais la consoler, que rien ne t'inquiette.

Rosette baise tristement la main à Julie, & sort.

Digitized by Google

SCENE II.

ORPHISE, JULIE.

ORPHISE.

C'eſt un miracle au moins, de te voir ſi matin!
Qu'eſt-ce ? tu n'as pas pris encor ton air mutin ?
D'une mauvaiſe nuit j'apperçois quelques traces.
Hé ſi donc ! Hâte-toi de rappeller les graces.
J'ai fort heureuſement de quoi te diſſiper ;
Tes bons amis ce ſoir t'attendent à ſouper ;
Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine,
Dont notre Préſidente eſt, dit-on, l'héroïne,
T'amuſera beaucoup, on m'aſſure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là.

ORPHISE.

Pourquoi donc ? hier encor n'êtiez vous pas amies ?
Quelque rivalité vous aura déſunies,
Tu l'éclipſes par-tout ; on te cherche, on la fuit,
Tes ſuccès dans le monde ont fait un ſi grand bruit...

JULIE.

Hé ! voilà juſtement ce qui me déſeſpere :

Digitized by Google

C'eſt ce bruit, cet éclat que je ne veux plus faire;
Ce fracas indécent, phantôme du bonheur,
Qu'une femme toujours paye de ſon honneur.

ORPHISE.

Ma niéce, quels diſcours ?

JULIE.

Ah ! mon cœur les prononce :
Je reconnois enfin mes erreurs, j'y renonce ;
Ne me parlez donc plus de ces ſociétés,
De ce ramas confus d'eſprits, de cœurs gâtés,
De ces hommes ſans frein, de ces femmes flétries,
A la honte, aux éclats, aux vices aguerries,
Qui d'un nauffrage affreux conſolent leur orgueil,
En pouſſant tous les cœurs contre le même écueil :
L'abîme de trop près vient d'effrayer ma vüe ;
Je laiſſe s'y plonger leur brillante cohüe ;
Oublions le paſſé qui me force à rougir,
L'avenir eſt à moi, je ſçaurai l'annoblir.

ORPHISE.

Ma niéce, ton dépit m'étonne, je l'avoüe :
Tes nouveaux ſentimens méritent qu'on les loüe ;
Mais combien tiendront-ils ? un chagrin paſſager
T'inſpire pour un tems ce courage étranger :
Crois-moi, n'affiche point cette réforme auſtere,
Bien-tôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

Digitized by Google

JULIE.

Non, ma tante, jamais.

ORPHISE.

Si cette émotion
Du moins étoit l'effet de quelque passion :
Si quelqu'amour secret, sincere & véritable
Suppléoit cette vie éclatante, agréable;
Je dirois, pourquoi non ? Son cœur s'est arrangé :
Une plus douce erreur l'occupe, & l'a changé.
Car la raison ne peut, d'un cœur tel que le vôtre,
Chasser une folie enfin que par une autre :
Mais bien loin que l'amour.... Comment donc tu rougis ?
Acheve : tes secrets sont à moitié trahis.

JULIE.

Hé bien..... Il est trop vrai.

ORPHISE.

Tu me vois transportée :
Quoi, tout de bon ? ... Oh oui, ton ame est agitée,
Julie ! Ah quel bonheur ! nous allons toutes deux,
Dans le sein de l'himen passer des jours heureux;
malignement.
Pourquoi, lorsque du mien je t'ai fait confidence,
Sur le tien hier au soir observer le silence ?
Ta malice toujours veut jouir de ses droits;

Digitized by Google

N'importe du bon cœur, j'applaudis à ton choix.
Quel eſt-il? dis-moi donc.... Tu te tais... ma
ſurpriſe....

JULIE.

Oh, mon aimable tante! Oh reſpectable Orphiſe!
Votre bonté m'accable, & ma confuſion
Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE *très-tendrement.*

Non; tu ne connois pas encor, ma chere niéce,
Juſqu'où s'étend pour toi cet excès de tendreſſe:
Le ſang & l'amitié réunis dans mon cœur
N'ont jamais eu d'objet plus cher que ton bonheur.
De tous mes ſentimens je te croyois plus ſûre;
Ta douleur eſt pour moi la plus ſenſible injure,
Et ſi mon zéle ardent ne peut la ſoulager,
Ma chere enfant, du moins je puis la partager.

JULIE.

Arrêtez, c'en eſt trop: le remord me ſurmonte,
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte:
Mes fautes, mes erreurs ont beau m'humilier,
Par un ſincere aveu je dois les expier.
A qui prodiguez-vous une amitié ſi tendre?
J'aime... Puis-je le dire?... Oui... J'adore
Clitandre.

Digitized by Google

ORPHISE *souriant.*

Clitandre ? ... Oh ! doucement, ma niéce, entendons-nous :
On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.
Je tremble cependant ; vous êtes jeune, aimable...

JULIE.

Apprenez envers vous combien je suis coupable.
Si vous sçaviez comment, par d'indignes efforts,
J'ai taché d'échauffer pour moi tous ses transports,
Combien de mes désirs l'orgueilleuse foiblesse,
Pour vous voler son cœur, a déployé d'adresse !
A combien de détours j'ai pû me rabbaisser,
Pour entrer dans son ame & pour vous en chasser ?
Aujourd'hui j'en rougis... Hier, vous le dirai-je ?
Mon cœur s'applaudissoit de vous tendre un tel piége.
J'habillois mon forfait de brillantes couleurs.
Ma malice, en riant, vous préparoit des pleurs.
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages :
C'est faire à la raison de trop cruels outrages ;
Mes yeux se sont ouverts, vous devez me haïr :
Daignez me pardonner, & laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi, te cacher ? me fuir ? Non, ma chere Julie,
Non, & c'est tout de bon que je suis ton amie :

Digitized by Google

D'abord, quitte cet air lugubre, chagrinant,
Et comme tu disois, traitons ceci gayement;
Premiérement il faut entretenir Clitandre :
Peut-être contre toi n'a-t-il pû se défendre;
Et tu ne voudrois pas exposer ta candeur
A faire son supplice, & faire mon malheur.

JULIE.

Qui, moi, vous disputer ?

ORPHISE.

Hé! laissons ce scrupule,
Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non. Soyez moins crédule,
Il vous estime tant! . . . .

ORPHISE.

Vraiment, je le crois bien.
Mais pour sçavoir s'il m'aime, il n'est qu'un sûr moyen;
Le voici. Je prétends, j'exige & je t'ordonne
D'offrir à ton Amant ton cœur & ta personne;
De tenter, d'épuiser sans crainte, sans remords,
Pour l'attacher à toi, les plus pressans efforts;
S'il résiste, mon cœur se livre à sa tendresse;
S'il céde, hé bien, je fais le bonheur de ma niéce.

JULIE.

Vous voulez que moi-même? . . .

ORPHISE.

Digitized by Google

ORPHISE.

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE.

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'enfuis.

ORPHISE.

Reste ; voici le tems d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse.

SCENE III.

CLITANDRE, ORPHISE, JULIE.

ORPHISE, *à Clitandre.*

VOus nous voyez ici dans un grand embarras.
(*Elle le tire à l'écart.*) (*A part.*)
Ma nièce voudroit... Non, je ne lui dirai pas.
Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle ;
En vérité... Je crois qu'il s'est fait un miracle :
Ma nièce a du chagrin, son cœur, gros de soupirs,
Renferme obstinément je ne sçais quels desirs...

Digitized by Google

(*A Julie.*)

Parle ; n'eſt-il pas propre à cette confidence ?

(*A Clitandre.*)

Oh ! oui. . . . Pour l'obtenir employez la prudence:
Son bonheur & le vôtre, & ſûrement le mien . . .
Je vous laiſſe. Sur-tout ne vous gênez en rien.

JULIE, *bas.*

Vous ſortez ?

ORPHISE.

Oui, vraiment.

JULIE, *bas.*

Ma tante !

ORPHISE.

Adieu, Julie.

(*Bas à Clitandre.*)

Clitandre, parlez-lui doucement, je vous prie.

SCENE IV.

CLITANDRE, JULIE.

CLITANDRE.

Elle ſe divertit.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphiſe, en m'annonçant ici votre embarras,

Digitized by Google

Semble me donner droit d'en apprendre la cauſe.
Si la diſcrétion que l'amitié m'impoſe,
Si d'un vif intérêt, la pureté, l'ardeur
Peuvent vous raſſurer ; ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout, répondez, Clitandre, avec franchiſe;

CLITANDRE.

Sur quoi?

JULIE.

Je veux ſçavoir ſi vous aimez Orphiſe.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'eſt mon ſecret.
Si, pour ſçavoir le vôtre, il faut être indiſcret,
La curioſité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non. Mais avouez-moi que vous aimez ma tante.

CLITANDRE.

Oui, Madame, beaucoup.

JULIE.

C'en eſt aſſez. Adieu.

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez-vous, Madame, à cet aveu?
Quoi, ſuivant la façon dont vous l'avez jugée,
Pour avoir des amis, eſt-elle trop âgée?

JULIE.

Ah! de grace, oubliez des travers & des torts;
Dont je ne puis aſſez vous montrer de remords.

Digitized by Google

Coupable trop long-tems quand je ceſſe de l'être,
Que je ceſſe à vos yeux du moins de le paroître.
J'aime Orphiſe. Mon cœur humilié, confus,
Admirant ſa conduite, enviant ſes vertus,
Soutiendroit, je le ſçais, fort mal ſa concurrence;
Elle eſt digne de vous; ſoyez ſa récompenſe,
Payez-la des bontés, des tendres ſentimens
Qu'elle oppoſa toujours à mes égaremens;
Payez-la d'un effort plus touchant, plus ſublime;
Que je ne puis ici vous révéler ſans crime.
Seule, puis-je acquitter tant de ſoins généreux?
Joignez mon cœur au vôtre, & portez-lui nos vœux.

CLITANDRE.

Sçavez-vous que c'eſt-là du ſentiment, Madame?
Etendroit-il enfin ſon pouvoir ſur votre ame?
Si je n'étois inſtruit, je croirois bonnement...,

JULIE.

Quoi! vous m'accuſeriez d'un vain déguiſement!
Vous, Clitandre! Ah! du moins, quand la vertu m'anime,
Pour prix de mes efforts, donnez-moi votre eſtime:
Mon cœur ne connoît plus ni la ruſe, ni l'art;
A ce grand changement peut-être avez-vous part...
Peut-être je vous dois ce rayon de lumiere,
Dont l'éclat imprévu vous étonne & m'éclaire;
Et contre les ſoupçons que vous oſez garder,
Je laiſſe à ma conduite à vous perſuader.

Digitized by Google

CLITANDRE, *étonné.*

Julie ! à la raiſon vous vous ſeriez rendue !
Non : vous ne feignez point & votre ame eſt émue.
Ces ſentimens, ces tons d'intérêt, d'amitié,
Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié.
Voilà les qualités, les graces ſéduiſantes,
Qu'hier je préferois à vos graces brillantes :
C'eſt en les uniſſant toutes pour vous parer,
Qu'à regner ſur nos cœurs il vous ſied d'aſpirer.

JULIE, *ſoupirant.*

Quoi ! ſi j'avois été.... ce que je m'en vais être !
Si la raiſon plûtôt dans mon cœur eût pû naître,
Et ſi, telle qu'Orphiſe, & modeſte, & ſans art,
J'euſſe fui des erreurs, que je connois trop tard ;
Quoi ! ſeule, ſans apprêt, dans cet état paiſible,
J'aurois pû me flatter de vous rendre ſenſible !

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie ? Ah ! mon cœur tout entier....

JULIE, *très-agitée & très-attendrie.*

Clitandre .. C'eſt aſſez. J'oſe ici vous prier
D'oublier à jamais qu'il fût une Julie.
Quoi ! j'aurois pû toucher ! ... Ah ! je ſuis trop punie !
Cher Clitandre ! ...

CLITANDRE.

Julie !

Digitized by Google

JULIE.

Il n'eſt plus tems... Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez?

JULIE

Oubliez... un indiſcret aveu.

CLITANDRE, *aux genoux de Julie.*

Non, je tombe à vos pieds: non, l'amour le plus tendre...

JULIE.

Auroit-je eu le malheur de vous toucher Clitandre?
Orphiſe vous perdroit! quel prix de ſes bontés!

CLITANDRE.

Orphiſe vous dira....

JULIE.

Levez-vous.

CLITANDRE.

Arrêtez!

JULIE.

Ne la voyez-vous pas?

SCENE V.

CLITANDRE, ORPHISE, JULIE.

ORPHISE, *vivement & attendrie.*

EMBRASSE-MOI, ma nièce!
Oui, je veux t'accabler de toute ma tendreſſe.

Digitized by Google

JULIE.

Eh ! ma tante, il se trompe, & son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.
Notre amour, notre hymen, à qui, par grandeur d'ame,
Tu veux sacrifier ton bonheur & ta flâme,
N'étoient qu'un piége adroit, qu'un appas séducteur
Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur :
Sûre, qu'en présentant le mérite à ta vue,
Ce monde, où tu nâgeois, qui t'a longtems déçue,
Te paroîtroit bien-tôt ce qu'il est en effet,
Du plus parfait mépris le mépriſable objet.

JULIE.

Orphise ! est-il bien vrai ? Je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE.

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.
Si, malgré vos erreurs, mon cœur étoit à vous,
Jugez de ses transports dans un moment si doux.

JULIE, *embrassant Orphise.*

Quoi ! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage !
Et je puis sans remords en goûter l'avantage !
Que de biens je vous dois !.. Vous, mon cher bienfaicteur,
Je vous dois ma raison, mes plaisirs, & mon cœur.

Digitized by Google

SCENE VI. & *derniere.*

ROSETTE, CLITANDRE, JULIE, ORPHISE.

ROSETTE, *à Julie.*

MADAME, en ce moment Chloé, Célie, Hortense,
Le Comte, le Marquis, & bien d'autres, je pense,
(Car trois carrosses pleins sont arrêtés là-bas,)
S'empressent de sçavoir si l'on ne vous voit pas.
La joie éclate au loin parmi leur assemblée....
Mais, à ce que je vois, Madame est consolée.

JULIE.

Pour la derniere fois je veux les recevoir,
Et solemnellement renoncer à les voir.
Il m'importe fort peu que leur langue s'exerce :
Ils m'égaroient ; l'honneur m'interdit leur commerce ;
Et puisse mon exemple attirer tous les cœurs
Que ce monde perfide enchaîne à ses erreurs !

Fin du cinquieme & dernier Acte.

Digitized by Google

L'OBSTINÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS.

Digitized by Google

ACTEURS.

DAMIS, *Pere.*

DAMIS, *Fils, obſtiné Amant de Lucile.*

CÉPHISE.

LUCILE, *Niece de Céphiſe.*

JULIE, *Fille de M. Damis.*

LISETTE, *Suivante de Julie.*

FRONTIN, *Valet de Damis, Fils.*

La Scène eſt à Paris dans une maiſon commune à Céphiſe & à Damis.

Digitized by Google

L'OBSTINÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LUCILE.

LUCILE.

Quoi ! vous tremblez, Julie !

JULIE.

Oh ! oui, je suis sincere.

LUCILE.

Pourquoi ?

JULIE.

Le cœur me bat, lorsque j'entends mon pere,
D'un ton demi-moral, plaisanter nos amours.
Differons, differons, répete-t-il toujours.

Digitized by Google

Par goût, par sentiment, il hait le mariage :
Sa conduite avec vous en est un témoignage.
Il projette d'abord de vous donner la main ;
Il balance six mois, puis change de dessein.
» Elle est pour moi, dit-il, & trop jeune & trop belle.
» Je lui donne mon fils, il est plus digne d'elle.
De mon frere pour vous il fait naître l'amour,
Il voit que vous l'aimez vous-même à votre tour ;
Sa joie éclate : eh ! vîte, il conclut l'hyménée :
A Clitandre aussi-tôt me voilà destinée ;
Tout est fait. Point : la guerre éloigne nos amants :
L'heureux prétexte ! il va differer de dix ans.
La, parlez, à quoi bon me promettre à Clitandre ?
Quand on aime, croit-il qu'il soit aisé d'attendre ?

LUCILE.

Oui, votre plainte est juste ; allez lui déclarer
Que vous n'êtes plus d'âge à pouvoir differer ;
Qu'il vous expose trop en prolongeant vos peines ;
Que le sang pétillant qu'il a mis dans vos veines,
De tout retardement implacable ennemi,
Veut que dès ce jour même il vous donne un mari.

JULIE.

Avec votre sang froid vous me raillez sans cesse.
Autant que moi pourtant ceci vous intéresse.
Mon frere, votre amant, arrive dans ce jour.
De Clitandre, demain, moi j'attends le retour.

Digitized by Google

Mais que nous servira leur ardeur empressée,
Si mon pere nourrit l'effrayante pensée
D'éloigner sans pitié notre commun bonheur ?

LUCILE.

Ma tante a résolu de hâter sa lenteur.
Céphise est pour nous.

JULIE.

Oui ; mais elle est pétulante ;
Ils n'ont qu'à se brouiller : moi, cela m'épouvante.

LUCILE.

Eh ! bien, nous attendrons un raccommodement.

JULIE.

Attendre ! Et vous aussi ?

LUCILE.

Comment faire autrement ?

JULIE.

Mais ... pester comme moi : du moins cela soulage.

LUCILE.

Non, croyez-moi, Julie, une fille à notre âge
Doit de ses sentimens voiler tous les dehors ;
Sa gloire est de paroître obéir sans efforts :
Sur-tout lorsqu'il s'agit des nœuds de l'hymènée ;
Loin d'y courir, il faut qu'elle y semble entraînée.
On nous suppose assez de penchant pour ses nœuds.

JULIE.

Eh ! bien, on n'a pas tort.

Digitized by Google

LUCILE.

Encor ! de tels aveux . . ?

JULIE.

Pour peu qu'on ait d'eſprit . . . .

LUCILE.

Gardons d'en faire uſage ;
Sçachons l'envelopper du plus obſcur nuage ;
Rougiſſons de parler, étouffons tout bon mot ;
Penſer dans le ſilence eſt notre unique lot.
Les hommes volontiers entourent une fille,
Dont l'enjouement réveille, en qui l'eſprit pétille ;
Mais même en l'admirant, tous ſes approbateurs
Vous diront que l'eſprit fait craindre pour les mœurs.

JULIE.

Si bien donc qu'une fille, en bonne conſcience.,
Doit être un automate, une froide exiſtence,
Sans cœur, ſans yeux, ſans bouche, & ſur-tout ſans eſprit !
Oh ! j'ai de tout cela pour moi ſans contredit ;
Et je veux en uſer, qui plus eſt ; & Clitandre
Trouve bon que j'en aie, & n'en eſt que plus tendre.
Mais comment ſe peut-il que mon frère Damis,
Vif, bouillant comme il eſt, de vous ſe ſoit épris ?

LUCILE.

Et comment ſe peut-il que vous bouillante & vive,
Un homme raiſonnable & ſenſé vous captive ?

Digitized by Google

JULIE.

S'il étoit autrement, je l'aimerois bien moins.
Mais mon frere eſt têtu.

LUCILE.

J'eſpere par mes ſoins . . . .

JULIE.

Vous aurez à ſouffrir, vous devez vous attendre . .

LUCILE.

A tout ce que de vous doit eſperer Clitandre.

JULIE.

Je prétends qu'avec moi Clitandre ſoit heureux.

LUCILE.

Et mon bonheur auſſi ne ſera point douteux.

JULIE.

Cette vivacité dont on me fait la guerre,
Il me verra toujours l'employer à lui plaire.

LUCILE.

Et Damis me verra toujours pour le calmer,
Employer ce ſang froid dont vous m'oſez blâmer.

JULIE.

Je veux que l'enjouement que ma gaieté déploie
Dans le cœur d'un époux faſſe paſſer ma joie.

LUCILE.

Je veux que ma douceur, dans le cœur d'un époux
Entretienne ſans fin le plaiſir le plus doux.

JULIE.

Je veux au mien donner, moi, dans, une journée
Plus de preuves d'amour que vous dans une année.

Digitized by Google

LUCILE.

La, ne vous fâchez point. J'applaudis de bon cœur
Aux soins que vous prendrez de faire son bonheur.
Eh! quel mari pourroit vous refuser son ame?
Heureuse, si du mien je peux fixer la flâme!
C'est à quoi je mettrai mes efforts tout entiers;
Et j'en prendrai de vous l'exemple volontiers.

JULIE.

Quel charmant caractere! Ah! ma chere Lucile,
Vous me prouvez combien la douceur est utile.
C'est bien à moi vraiment à vous rien disputer!
Pour plaire à mon mari je dois vous imiter.
Oui, ma vivacité mérite qu'on la blâme;
Dominer, en cédant, c'est l'emploi d'une femme.
Mais mon pere... Ah! c'est lui, je l'entends murmurer.

SCENE II.

JULIE, LUCILE, M. DAMIS, LISETTE.

M. DAMIS.

JE ne le cele point, je voudrois differer.

JULIE, *à Lucile.*

Qu'avois-je dit?

Digitized by Google

CÉPHISE.

Pourquoi ? Ne sont-ils pas en âge ?

M. DAMIS.

Oui, tous deux pour l'état d'employer leur courage.

CÉPHISE.

Quoi ! s'ils sont mariés, l'emploieront-ils donc moins ?

M. DAMIS.

Mon Dieu ! le mariage entraîne tant de soins !

CÉPHISE.

Enfin que deviendront votre fille & ma niece ?

M. DAMIS.

Elles attendront bien encor ; rien ne les presse.

CÉPHISE.

Rien ne presse ! est-il vrai ?

JULIE.

Mon pere, j'ai seize ans.

M. DAMIS.

Plaît-il ?

LISETTE.

Elle a seize ans.

M. DAMIS.

Je...

CÉPHISE.

Ces pauvres enfans !

Ç à, ne la grondez point.

M. DAMIS.

Quoi ! tandis qu'à la guerre

Ils peuvent s'avancer tous deux...

Digitized by Google

CÉPHISE.

Belle chimere!
Pour être mariés auront-ils moins de cœur?

M. DAMIS.

Sans doute.

LISETTE.

Mais tant pis.

M. DAMIS.

Enfin, c'eſt ma frayeur.
Chacun ſçait qu'une femme aimable & que l'on aime,
D'ordinaire, ſur nous prend un pouvoir ſuprême;
Et chacun ſçait auſſi qu'un mari complaiſant
N'eſt, & ne fut jamais qu'un guerrier languiſſant.

LISETTE.

Un mari complaiſant! Eh! mort non de ma vie,
Où le trouverez-vous? La chaîne qui les lie
Eſt légere en ce jour, elle prête, & s'étend
Au point de n'avoir plus pour eux rien de gênant;
Et d'ailleurs votre fils eſt-il d'un caractere
A devenir jamais un mari débonnaire?
Toujours enveloppé dans ſon opinion,
Rien ne peut ſurmonter ſon obſtination:
Ombrageux & rétif, toujours ſur le qui vive,
On le voit contre tous ſaiſir la négative:
Diſputant ſur un mot, s'échauffant ſur un rien,
Lui ſeul il a raiſon, lui ſeul il ſçait tout bien.
Evaporant auloin ſa bile opiniâtre,
On ne peut avec lui que céder ou ſe battre.

Digitized by Google

CÉPHISE.

Liſette le connoît ; oui, telle eſt ſon humeur.
Lucile, en l'épouſant tu feras ton malheur.

LUCILE.

Non, ma tante, à ces traits je ne puis le connoître :
Et Liſette devroit mieux parler de ſon maître.

M. DAMIS.

Que de bons ſens ! ma foi, j'aurois dû l'épouſer.

CÉPHISE.

Il n'a tenu qu'à vous, Monſieur, d'en diſpoſer.

M. DAMIS.

Mais elle aime mon fils.

CÉPHISE.

Oui, c'eſt ce qui m'irrite.

M. DAMIS.

Mais quoiqu'un peu têtu, mon fils a du mérite.

CÉPHISE.

Et ma niece, Monſieur, n'en a-t-elle donc pas ?

M. DAMIS.

Oui, ſans doute, beaucoup : de l'eſprit, des appas ;
Mais, mon fils....

CÉPHISE.

Mais, ma niece...

LISETTE.

Oh ! oui ; mon fils, ma nièce....
Ils ſont, vous le verrez, ſes ſeuls de leur eſpece.
Laiſſez le parallele, & ſongez à finir.

Digitized by Google

CÉPHISE.

Oui, Monſieur, terminons. Leurs amants vont venir.
Par quel entêtement voulez-vous qu'on differe ?

M. DAMIS.

C'eſt qu'au Printems prochain recommence la guerre ;
Et je ne prétends pas que Clitandre & Damis
Dans les bras de l'Hymen demeurent endormis.

LISETTE.

Oh ! pour rendre à l'Etat leurs bras & leur courage,
Il ſuffit, croyez-moi, de trois mois de ménage.
Avant que le Printems les rappelle aux combats,
Tous quatre de l'hymen ils ſeront déja las,
Et tous quatre en ſecret béniront la journée
Qui pour un tendre adieu ſera déterminée.

M. DAMIS.

Si j'en étois bien ſûr.... mais il n'en ſera rien ;
On a peine à quitter cela, je le ſçais bien.

JULIE.

Mon pere...

M. DAMIS.

J'ai ſeize ans, n'eſt-il pas vrai ? Silence,
Ou je te punirai de ton impatience.

LISETTE.

Ma foi, voici Frontin.

Digitized by Google

SCENE III.

JULIE, LUCILE, CÉPHISE, FRONTIN, M. DAMIS, LISETTE.

M. DAMIS.

EH! bon jour, mon ami! Mon fils....

FRONTIN.

Vous l'allez voir; il eſt tout près d'ici.

M. DAMIS.

Qui peut donc l'arrêter?

FRONTIN.

C'eſt une bagatelle, Votre fils à vingt pas vient de prendre querelle.

LUCILE.

Se ſeroit-il battu?

FRONTIN.

Ma foi, pour aujourd'hui, Il a trouvé quelqu'un plus obſtiné que lui.

LISETTE.

Cela ne ſe peut pas.

FRONTIN.

C'eſt la vérité pure.

Digitized by Google

CÉPHISE.

Et qui ſeroit-ce donc ?

FRONTIN.

Ecoutez l'aventure :
Vous en rirez, je penſe, & moi j'en ris auſſi.
Vous ſçavez que la poſte eſt à vingt pas d'ici ;
Sur un cheval très-las, Damis couroit fort vîte ;
L'animal, en paſſant, a reconnu ſon gîte ;
Eſt entré tout courant, & juſqu'au ratelier
A mené bruſquement ſon bruſque cavalier.
Damis fort étonné, tourne bride, l'exhorte
Le preſſe, & trente fois le ramene à la porte ;
Trente fois l'animal refuſe de ſortir,
Recule, & près de l'auge il revient ſe blotir.
Du fouet, de l'éperon, votre fils l'eſtropie,
Et tâche à l'éloigner de ſon auge chérie,
Fixé par l'odorat, ſourd aux cris comme au frein,
Notre cheval têtu conſerve ſon terrein.
Votre fils en fureur de cent coups l'apoſtrophe,
Il jure, il bat, il mord. Le courſier Philoſophe
Souffre tout, réfléchit, puis, ſans dire un ſeul mot,
Plie, & ſur le fumier vous l'étend comme un ſot.
Damis écume en vain de colere & de honte :
Pour achever ſa courſe, il veut qu'on le remonte.
Un malin palfrenier differe ſon départ :
Il prend la poſte enfin pour arriver plus tard.

Digitized by Google

LISETTE.

Le voilà donc en train ?

CÉPHISE.

Monsieur . . . .

M. DAMIS.

Pur badinage,
Risible emportement d'un amant de son âge.

CÉPHISE.

Son amour pour Lucile est-il lemême ?

FRONTIN.

Oh ! oui ;
Le vent depuis trois jours va moins vîte que lui.
Il creve des chevaux, il court, il éclabousse ;
Et selon le chemin son humeur étoit douce.
En trouvoit-il un bon ? courons, mon cher Frontin ;
Nous courons vers Lucile.

CÉPHISE.

Eh ! bien, Monsieur ?

M. DAMIS.

Enfin ;
C'est votre intention, il faut la satisfaire.
Venez, je veux moi-même aller chez le Notaire.
(*A Frontin,*)
Est-on content de lui ?

FRONTIN, *s'en allant.*

C'est un brave Officier.

Digitized by Google

M. DAMIS, *s'en allant avec Céphiſe.*

Quel meurtre, que cela ſonge à ſe marier !

LISETTE, *les ſuivant.*

Quel meurtre bien plûtôt d'en voir finir l'eſpece !
Le beſoin de l'Etat plus que vous m'intéreſſe ;
Et l'on devroit contraindre, à commencer par moi ;
Toute femelle à faire un bon Sujet au Roi.

SCENE IV.

JULIE, LUCILE.

JULIE.

COMMENT ! mon frere arrive, & vous reſtez tranquille !

LUCILE.

Eh ! que voulez-vous donc ?

JULIE.

Ce que je veux, Lucile !
Que le plaiſir... la joie... Ah ! Ciel ! quelle froideur !
Mais tout mon ſang, à moi, pétille dans mon cœur ;
Et ce n'eſt que mon frere.

LUCILE.

Eh ! mon phlegme, Julie,
Cache des feux plus vifs, que votre étourderie

N'en

Digitized by Google

N'en fait voir au-dehors. Differente de vous,
L'amour le plus ardent, le plaiſir le plus doux,
Pénetre tout mon cœur ſans que rien en tranſpire,
Le remplit en ſecret. Chez vous tout eſt délire;
Le plus grave ſujet, le moindre évenement,
Paſſe par votre cœur, l'émeut rapidement,
De joie ou de douleur un inſtant le colore,
Se tranſmet à vos ſens, & ſoudain s'évapore.

JULIE.

Ce beau diſcours n'eſt pas fort obligeant pour moi;
Mais on vient, c'eſt mon frere; oui, c'eſt lui, je le voi

SCENE V.

JULIE, DAMIS, LUCILE.

DAMIS.

ADORABLE Lucile, enfin...

JULIE, *l'interrompant toujours.*

Bon jour, mon frere.

DAMIS.

Je peux faire éclater l'ardeur la plus ſincere.

JULIE.

Damis...

DAMIS.

Trois mois d'exil...

Digitized by Google

JULIE.

Dites-moi donc bon jour.

DAMIS.

N'ont fait que redoubler mes feux & mon amour.

JULIE.

Mais embrassez-moi donc...

DAMIS.

Puis-je esperer encore....

JULIE.

Un mot...?

DAMIS.

De retrouver vos bontés que j'adore.

JULIE.

Avez-vous vû Clitandre?

DAMIS.

Après un long tourment...

JULIE.

Arrive-t-il?

DAMIS.

Daignez rassurer un amant.

JULIE, *le tirant.*

Parlez donc?

DAMIS.

Mon amour...

JULIE.

Dites-moi...

DAMIS

Peu tranquille.

S'accroît...

Digitized by Google

JULIE.

Répondez donc.

DAMIS.

En vous voyant, Lucile.

JULIE.

En vérité, mon frere....

DAMIS.

Eh! que diantre, ma sœur!

ENSEMBLE.

{ Laissez-moi donc parler; quelle est votre fureur!
{ Parlez-moi donc du moins, quelle est votre froideur!

LUCILE, *passant entre deux.*

Moderez-vous, Julie.

DAMIS.

Aussi, pourquoi vient-elle?...

LUCILE.

Damis, ne grondez point, vous connoissez son zèle.

JULIE.

A mon empressement c'est répondre bien mal.
Mais il sera toujours plus têtu qu'un cheval.

DAMIS.

Un cheval! quel cheval?

JULIE.

Une bête mutine.

DAMIS.

Vous me raillez!

Digitized by Google

LUCILE.

Julie !...

DAMIS.

Aiſément je devine.

JULIE.

Devinez ; j'y conſens.

DAMIS.

Oh ! je l'entends fort bien.
Elle ſçait.....

LUCILE.

Non, Damis ; non, elle ne ſçait rien.

DAMIS.

Je ſuis donc plus têtu....

JULIE.

Oui ; qu'un cheval, mon frere,
Qui mene à l'écurie & qui jette par terre.

DAMIS, *outré.*

Ma ſœur, ſi, de vos jours....

LUCILE.

Julie, en vérité,
C'eſt pouſſer à l'excès votre vivacité ;
Là, revenez à vous. Votre frere vous aime ;
Votre amitié pour lui, je le ſçais, eſt extrême ;
Et tout en arrivant, pour un mot, ſur un rien,
Vous le chagrinez ; là, trouvez-vous cela bien ?

JULIE.

Pas trop.

Digitized by Google

LUCILE.

Réparez donc un discours qui le blesse.
Vous l'aimez ?

JULIE.

Vraiment, oui. J'ai tort, je le confesse.
Pardonnez-moi, mon frere, & daignez m'embrasser.

LUCILE.

Damis !...

DAMIS.

Moi ! jusqu'au cœur, elle a sçu me blesser ;
Et je l'embrasserois !

JULIE.

Et de grace, Lucile,
Faites ma paix.

LUCILE.

Julie est vive, mais docile.
Damis, embrassez-la.

JULIE.

Mon frere !

DAMIS.

Non, jamais....

JULIE.

De grace.

DAMIS.

Laissez-moi.

JULIE.

Tenez, je vous promets...

DAMIS.

Non, vous dis-je.

JULIE.

Damis !

Digitized by Google

DAMIS.

Non, non.

JULIE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Regardez-la du moins.

DAMIS.

Non, non, non; de ma vie.

JULIE.

Eh! le vilain mutin! J'ai fait ce que j'ai dû;
Mais tel il eſt parti, tel il eſt revenu.
Ne vous démentez point, tenez ferme, mon frere
Montrez à qui Lucile aura bien-tôt affaire;
Montrez-vous plus têtu cent fois, plus obſtiné
Que le maudit cheval qui vous a ramené.

SCENE VI.

LUCILE, DAMIS.

DAMIS.

EH! bien, vit-on jamais eſprit plus indocile?
C'eſt pour l'amour de vous que je cede Lucile;
Tenez m'en compte.

LUCILE.

Adieu. Calmez votre courroux.

Digitized by Google

DAMIS.

Vous sortez ?

LUCILE.

Je ne puis rester seule avec vous.

DAMIS.

Lucile !

LUCILE.

Je ne puis ; votre sœur est absente.

DAMIS.

Qu'importe ?

LUCILE.

Y pensez-vous ? Elle est avec ma tante.
Que pourroient-elles dire ?

DAMIS.

Eh ! de grace, un moment.

LUCILE.

Vous n'avez vû personne encor ; & décemment,
Il faut à votre pere.....

DAMIS.

Il est absent.

LUCILE.

N'importe ;
Il va rentrer.

DAMIS.

Sur vous, ma sœur est la plus forte.

LUCILE.

Il faut que je la suive ; adieu.

DAMIS.

Si vous sortez ...

Digitized by Google

LUCILE.

Vous voyez le ſuccès de vós vivacités !
Par un mot de douceur vous arrêtiez Julie ;
Vous prolongiez l'inſtant le plus doux de ma vie ;
Vous trouviez réunis, à votre heureux retour,
Les tendreſſes du ſang, les tranſports de l'amour ;
Vous paroiſſez, tout change ; une ſœur qui vous aime
Eſt forcée à vous fuir, & m'y contraint moi-même.
Vous ſeul avez trouvé le moyen d'attriſter
Un moment que l'amour m'a fait tant ſouhaiter ;
Un premier mouvement, (daignez le reconnoître,)
Mene toujours trop loin, ſi l'on ne s'en rend maître.

(*Elle ſort.*)

DAMIS, *ſeul.*

Elle croit que j'ai tort ; il faut lui pardonner.
Dans la ſuite pourtant, je veux m'examiner.
Quelqu'un vient, ... c'eſt mon pere.

SCÈNE VII.

M. DAMIS, DAMIS, *Fils.*

M. DAMIS.

AH ! mon fils, quelle joie !

DAMIS.

Souffrez que dans vos bras la mienne ſe déploye.

Digitized by Google

M. DAMIS.

Avec plaiſir, mon fils, je te vois de retour.

DAMIS.

L'eſpoir de voir enfin couronner mon amour
Au deſir de vous voir ſembloit prêter des aîles.

M. DAMIS.

Ainſi, Clitandre & toi vous revenez fideles :
Je n'en ſuis point fâché ; mais cependant ces nœuds
Sont pour vous avancer des moyens dangereux ;
Vous devriez attendre.

DAMIS.

Ah ! de grace, mon pere,
Achevez mon bonheur. La paix qui va ſe faire...

M. DAMIS.

Quoi ! la paix ? ....

DAMIS.

Oui, vraiment : les articles déja
Sont dreſſés, conſentis.

M. DAMIS.

J'ignorois tout cela.

DAMIS.

Comment ! vous l'ignoriez !

M. DAMIS.

Et même, plus j'y penſe,
Et moins à ce récit je trouve d'apparence.

DAMIS.

L'apparence n'eſt rien quand le fait eſt réel.
La Pruſſe & les Anglois, par un Traité formel

Digitized by Google

M. DAMIS.

Quoi ! la paix ſeroit faite ?

DAMIS.

Oui ; la choſe eſt publique.

M. DAMIS.

Mais je ne reviens point, je crois, de l'Amérique ;
Et je n'en ai rien ſçu.

DAMIS.

Soyez-en bien certain.
Cette nouvelle-là me vient de bonne main.
Un Miniſtre l'a dit, & par ſon Sécretaire....

M. DAMIS.

Quoi ! vous me ſoutiendrez ?...

DAMIS.

Moi ! ſoutenir mon pere.
Oh ! je ne ſoutiens rien.

M. DAMIS.

Mais vous dites pourtant
Que la paix eſt ſignée.

DAMIS.

Oui, rien n'eſt plus conſtant.

M. DAMIS.

Conſtant ? qui vous l'a dit ?

DAMIS.

C'eſt la Cour, c'eſt la ville.

M. DAMIS.

Je ſuis donc un ſtupide, un ſot, un imbécille ?

Digitized by Google

DAMIS.

Allez-vous vous fâcher ? Je me tairai plûtôt . . .
Je ſçais avoir raiſon, & ceder quand il faut.

M. DAMIS.

Cedez-moi donc, mon fils ; car la paix n'eſt pas faite.

DAMIS.

A la bonne heure.. mais... bien-tôt, dans la gazette,
Vous lirez à loiſir votre conviction.
(*M. Damis fait un geſte d'impatience.*)
Ce que j'en dis n'eſt pas par obſtination.

M. DAMIS.

Quoi ! . .

DAMIS.

Je ſuis bien guéri d'un défaut ſi frivole.
On me croit ſi l'on veut... mais ce qui me conſole . . .
Je dis la vérité.

M. DAMIS.

Mon fils, la vérité
Pour baſe, & pour ſoutien veut la docilité.
Un air trop vif, un ton de feu, d'impatience,
Excite la colere, & non la confiance ;
La raiſon s'inſinue avec moins de roideur ;
Son trait pénetre mieux, plus il a de douceur ;
Sa voix, loin d'émouvoir, écarte les orages ;
Elle veut obtenir non ravir les ſuffrages ;
Elle prouve & ſe tait ſans vouloir décider ;
Et, pour perſuader, elle enſeigne à céder.

DAMIS.

Mais cependant. . .

Digitized by Google

M. DAMIS.

Mon fils, cette leçon sincere
Devroit vous avertir qu'il est tems de vous taire.

DAMIS.

Soit.... je mets à profit l'avis que je reçoi...
Mais ... si la paix est faite, est-ce ma faute à moi?

M. DAMIS.

Non, Damis. Je vois bien qu'il faut que je vous cede.

DAMIS.

Mais, Monsieur...

M. DAMIS.

Oh! cessons un discours qui m'excede.

DAMIS.

Je suis bien malheureux. Par forme d'entretien,
Je dis ce que je sçais... ce que je sçais fort bien.
Je soutiens la raison pendant une minute:
Point du tout, on s'offense, on dit que je dispute.
Si la paix vous déplaît, je vais me rétracter.

M. DAMIS.

Vous ne voulez donc pas...

DAMIS.

Mais, non; sans s'entêter;
Supposons un moment que la chose est réelle;
Ai-je tort, dites-moi, de vous l'assurer telle?
Et quand vous la verrez afficher, publier,
Aurez-vous eu raison, vous, de me la nier?

Digitized by Google

Quoi que vous en disiez, la vérité, mon pere,
A besoin de l'appui de celui qu'elle éclaire.
C'est presque la trahir que la défendre mal :
Aussi-bien que Thémis elle a son tribunal :
Y traîner le Mensonge est un droit légitime ;
Et quand l'Erreur y plaide, on lui répond sans crime.
Par exemple, la paix...

M. DAMIS.

Oh ! taisez-vous, enfin.

DAMIS.

Vous voilà prêt, mon pere, à m'appeller mutin ;
Je le vois. Cependant vous sçavez bien dans l'ame,
Que je ne le suis plus.

M. DAMIS.

Le courroux qui m'enflâme..!

DAMIS.

Allons, puisqu'il vous plaît, je cede & sans effort.

M. DAMIS.

Ah !

DAMIS.

Quoi que vous disiez, pouvez-vous avoir tort ?
Tout le Monde, il est vrai, le dit & le répete ;
Mais il ne vous plaît pas.... non, la paix n'est pas faite.

M. DAMIS.

Eh ! Bourreau, finis donc ; donne-la moi la paix.

DAMIS.

Vous ne la voulez point.

M. DAMIS.

Encor ! Oh ! je m'en vais.

Digitized by Google

SCENE VIII.

DAMIS, *seul.*

MON pere est obstiné. Mais en lui tenant tête,
Comme je le pouvois, j'eusse été malhonnête.
J'ai bien fait. Après tout, que me fait son erreur?

SCENE IX.

FRONTIN, DAMIS.

FRONTIN.

VOUS avez donc déja fait des vôtres, Monsieur!
Tout se plaint; la sœur gronde, & Lucile soupire;
Céphise contre vous dit tout ce qu'on peut dire;
Je viens de rencontrer votre pere en courroux.
La tante va monter; prenez bien garde à vous.

DAMIS.

Prendre garde?.. A quoi donc?

FRONTIN.

La maligne femelle
Vient pour vous provoquer à disputer contre elle.

Digitized by Google

On vous ôte Lucile au moindre entêtement.
C'est elle qui m'envoie ici secrettement
Vous donner cet avis.

DAMIS.

L'avis est d'importance ;
Mais la tante en sera pour son expérience.
Moi, disputer ! Fi donc.

FRONTIN.

Enfin, songez-y bien ;
Cet effort...

DAMIS.

Cet effort ne me coûtera rien ;
Tu le sçais bien toi-même.

FRONTIN.

Fi ! la, la, mon cher maître ;
Votre tête par fois s'échauffe...

DAMIS.

Comment ! traître ;
Tu m'oses soutenir !...

FRONTIN.

Mon Dieu ! point de fracas ;
Oui, vous êtes très-doux : mais ne l'oubliez pas ;
On vient.

Digitized by Google

SCENE X.

FRONTIN, DAMIS, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Bon jour, Damis.

DAMIS.

Pardon, j'allois descendre.

CÉPHISE.

Du cérémonial ! Fi. J'aime à vous entendre,
Et je viens vous chercher. Çà, discourons un peu.
Rapportez vous ici ce ton ferme, ce feu,
Cet air si décisif que j'aime à la folie,
Et qui de vos discours soutenoit l'énergie ?
Depuis votre départ, je m'ennuie à la mort.
Comment ! dans ce logis on est toujours d'accord ;
Déraisonne qui veut, aucun ne le réfute ;
Pas le moindre débat, pas la moindre dispute ;
Je dis non, on dit non. Je dis oui, on dit oui.
Vous m'avouerez que c'est pour expirer d'ennui.

DAMIS.

Oui ; ces gens consentans ne divertissent guère ;
J'aurois cru cependant que mon air & mon père...

CÉPHISE.

J'ai beau les exciter, pas un seul mot.

Digitized by Google

DAMIS.

Pourtant,
Je viens de leur trouver l'air assez disputant.

CÉPHISE.

Vous m'étonnez beaucoup : c'est donc votre présence ?
Car je pestois hier contre leur indolence.
Je ne le cele pas ; moi, j'aime à disputer ;
Cela me réjouit, & me fait mieux porter ;
Quand le matin, à jeun, quelqu'un me contrarie ;
Je m'anime au combat ; je m'échauffe, je crie,
Je prouve, je soutiens ; car j'ai toujours raison ;
J'éveille les voisins, j'étourdis la maison ;
Et j'ai de la santé pour huit jours.

DAMIS.

Sur mon ame,
Vous donnez appétit de disputer, Madame.

FRONTIN, *bas.*

Gardez-vous....

DAMIS.

Je t'entends. Mais enfin ce plaisir
Est un défaut, dit-on ; j'ai cessé d'en jouir.

CÉPHISE.

Oh ! vous y reviendrez.

DAMIS.

Jamais. Plus de querelle ;
Sur les avis d'autrui, mon avis se modele,
Dût-on me soutenir qu'il est nuit à midi.

CÉPHISE.

Ah ! je vous vois venir ; ceci n'est qu'un défi.

Digitized by Google

DAMIS.

Non.

CÉPHISE.

Si.

DAMIS.

Mon changement ſur ce point eſt ſincere.

CÉPHISE.

Je vous ſoutiens...

DAMIS.

(*Frontin le tire.*)

Et moi... Non, j'aime mieux me taire.

CÉPHISE.

C'eſt pour me contredire; apparemment, Monſieur;
Qu'il vous plaît d'affecter cette belle douceur.

DAMIS.

Pouvez-vous le penſer?

CÉPHISE.

Oui, Monſieur, je le gage.

DAMIS, *vivement.*

Ah! Madame, parbleu..

FRONTIN.

Doucement, ſoyez ſage.

DAMIS, *docilement.*

S'il faut en convenir, je ſuis aſſez ſoumis...

CÉPHISE.

Il n'en démordra pas au moins; Monſieur Damis,
Vous trompez mon attente; &, par mutinerie,
Vous n'êtes plus mutin. Mais je vous ſignifie

Digitized by Google

Que je veux à ma nièce un têtu pour époux ;
Si vous êtes changé si fort, tant pis pour vous.

DAMIS, *à Frontin.*

S'il étoit vrai, pourtant...

FRONTIN.

Eh ! non, c'est par malice.

DAMIS.

A ma docilité rendez plûtôt justice ;
Pour mériter Lucile & faire son bonheur,
J'ai tâché d'acquérir sa vertu, sa douceur.
Ne disputer jamais, céder au moindre signe ;
C'est par-là seulement que j'en veux être digne.
Si vous lui réservez un mutin pour mari,
Je ne puis me resoudre à l'acheter ainsi.
Oui, fallût-il la perdre, (& j'en perdrois la vie,)
Mon humeur contestante est pour jamais bannie.

CÉPHISE.

Pour jamais ?

DAMIS.

Oui, Madame.

CÉPHISE.

Est-il bien vrai, Damis ?

FRONTIN.

Oh ! parbleu ; j'en réponds.

CÉPHISE.

Eh ! bien, soyons amis.

Digitized by Google

DAMIS.

Comment !

CÉPHISE.

Au moindre trait de votre humeur mutine,
Je rompois tout accord.

FRONTIN.

Ah ! que vous êtes fine !
C'étoit un détour....

CÉPHISE.

Oui.

FRONTIN.

Bon ! mon Maître à préſent
Va juſqu'à la fadeur ; il eſt trop complaiſant.

CÉPHISE.

Je voulois éprouver....

DAMIS.

Quoi ! je perdois Lucile !
Cette crainte, à jamais, va me rendre docile.

CÉPHISE.

Tant mieux ; car le mardi, jour de votre départ....

DAMIS.

Je partis le lundi, Madame, pas plus tard.

CÉPHISE.

Le lundi ? Non ; ce fut le mardi.

DAMIS.

Non, Madame ;
Je m'en ſouviens fort bien, croyez-moi.

Digitized by Google

CÉPHISE.

Sur mon ame
Ce fut le . . .

DAMIS.

Point du tout.

CÉPHISE.

Ce fut . . .

DAMIS.

Avant midi.

CÉPHISE.

Un jour de Fête ?

DAMIS.

Eh ! oui.

CÉPHISE.

Ce fut donc le mardi.

DAMIS.

Eh ! non, vous dis-je encor, je le ſçais bien.

FRONTIN.

Le traître
Va tout gâter. Ce fut le mardi, mon cher Maître.

DAMIS.

Lundi, maraud.

FRONTIN.

Mardi. Qu'allez-vous conteſter ?

DAMIS.

Mais, voyez ce coquin qui me vient diſputer !

CÉPHISE.

N'eſt-il pas vrai, Frontin ?

Digitized by Google

DAMIS.

Eh ! non.

FRONTIN.

Qu'il vous souvienne . . .

DAMIS.

Veux-tu te taire !

CÉPHISE.

Enfin. . . .

DAMIS.

Non ; quoi qu'on me soutienne,
Je suis parti lundi.

CÉPHISE.

Mardi.

DAMIS.

Lundi.

FRONTIN.

Mardi.

DAMIS,

Lundi.

CEPHISE.

Mardi.

DAMIS.

Lundi.

FRONTIN, *s'en allant.*

Peste de l'étourdi !

DAMIS.

Ce fut, dis-je . . .

CÉPHISE, *fuyant.*

Fuyons, évitons la tempête.

DAMIS, *les suivant.*

Consultez l'Almanach ; mardi n'étoit pas fête.

Digitized by Google

SCENE XI.

DAMIS, *seul.*

OH ! parbleu, pour le coup, sa tête a pris l'essor.
Eh ! bien, je mets en fait qu'elle se plaint encor.
Ayez raison tout seul, on fuit, on vous maltraite ;
On veut que vous laissiez la vérité muette.
Si comme un écolier vous n'êtes gouverné,
Tout le monde s'obstine à vous dire obstiné.
L'un vient me nier tout, me dispute, m'excede :
Parce qu'il est mon pere, il faut que je lui cede.
L'autre, pour sa santé vient disputer exprès ;
Ma sœur m'impatiente, & j'aurai tort après.
Mais... Lucile pourtant... D'où vient me quitte-t-elle ?
Je ne descendrai pas qu'elle ne me rappelle.

SCENE XII.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS.

AH ! te voilà, Lisette ?

LISETTE.

Oui.

Digitized by Google

DAMIS.

Que fait-on là-bas ?

LISETTE.

On dispute.

DAMIS.

Et sur quoi ?

LISETTE.

Sur vous. C'est un fracas ! . .
Votre pere sur-tout : il crie, il vous menace.
Il n'entend plus raison. Il me soutient en face
Que vous êtes mutin, têtu comme un Démon.

DAMIS.

Oui, c'est-là sa fureur.

LISETTE.

Moi, qui sçais bien que non,
Je vous l'ai relancé de la bonne maniere ;
Et comme il avoit tort, il s'est mis en colere.

DAMIS.

Eh ! oui ; voilà le fait. On se croit offensé
Par la raison d'autrui ; l'amour-propre blessé . . .

LISETTE.

Justement.

DAMIS.

J'ai cent fois éprouvé ce délire.

LISETTE.

Dans les autres : car vous, sçavez-vous contredire ?

DAMIS.

Mon Dieu ! non. Mais enfin, on a son sentiment...

LISETTE.

Digitized by Google

LISETTE.

Voyez, qui ne l'a pas ?

DAMIS.

On le dit bonnement,
Et l'on trouve des gens . . .

LISETTE.

Oui, comme votre pere.

DAMIS.

Qui, quoi que vous dificz, soutiennent le contraire.

LISETTE.

Cela n'eſt pas plaiſant.

DAMIS.

Cela vous pouſſe à bout.

LISETTE.

Ces gens-là ſont communs.

DAMIS.

Je les trouve par-tout.
Dès que je dis un mot . . .

LISETTE.

Quel malheur eſt le vôtre !

DAMIS.

Que veux-tu ? Quelquefois j'inſiſte comme un autre.

LISETTE.

Vous ?

DAMIS.

Oui ; j'ai quelquefois de la peine à plier.

LISETTE.

Quel plaiſir prenez-vous à vous calomnier !
Non ; diſputer n'eſt point dans votre caractere.

Digitized by Google

DAMIS.

Non ; mais de tems en tems...

LISETTE.

Un enfant vous fait taire ;
Vous êtes trop docile, au moins ; c'eſt un défaut.

DAMIS.

Trop, non. Mais je le ſuis tout autant qu'il le faut.

LISETTE.

Vous l'êtes beaucoup trop.

DAMIS.

Non, il faut ſe connoître.
Souvent...

LISETTE.

Eh ! non, jamais ; je le ſçais bien, peut-être.

DAMIS.

Tu ſçais mal ; & ma tête....

LISETTE.

Ah ! bon ! Par vanité ;
Vous voudriez, je crois, paſſer pour entêté.

DAMIS.

Oh ! je le ſuis un peu.

LISETTE.

Vous ? Quelle erreur extrême !

DAMIS.

Oui, te dis-je, je ſuis...

LISETTE.

La docilité même.

Digitized by Google

DAMIS.

Liſette, encor un coup...

LISETTE.

Et je vous ſoutiens, moi..

DAMIS.

Pourquoi me ſoutenir ? Sçais-je pas mieux que toi..?

LISETTE.

Je n'en démordrai point ; vous êtes doux, traitable.

DAMIS.

Moi, traitable ! Je ſuis obſtiné comme un Diable.

LISETTE.

Et vous cedez toujours C'eſt donc pour badiner.

DAMIS.

Je ne cede jamais.

LISETTE.

Vous me feriez damner.

DAMIS.

Je te dis qu'il n'eſt point de digue, de barriere,
Que je ne briſe, dès qu'on me rompt en viſiere.

LISETTE.

Chanſons qne tout cela : je ne vous croirai point.

DAMIS.

Quelle obſtination ! me diſputer ce point !

LISETTE.

Oui ; je vous le diſpute.

DAMIS.

Ah ! bon Dieu ! quelle tête !
Et je te ſoutiens, moi, qu'il n'eſt rien qui m'arrête,

Digitized by Google

Quand j'ai dit oui, Satan & toute sa maison
(*Lisette rit.*)
Ne pourroient en vingt ans me faire dire non.
Pourquoi me rire au nez? Mais voyez quel caprice!...

LISETTE.

Oh! pour le coup, Monsieur, vous vous rendez justice;
Et votre entêtement, par malice excité,
Mieux que je n'aurois fait, a dit la vérité.

DAMIS.

Eh! que diantre! tu viens aussi me contredire...
Ne vas pas croire au moins ce que j'ai pû te dire.
Je vais trouver Lucile; elle m'attend là-bas?

LISETTE.

Dans ce moment, Monsieur, vous ne la verriez pas.

DAMIS.

Qui m'en empêcherait?

LISETTE.

C'est qu'elle, votre pere,
Et Céphise, en secret sont avec le Notaire.

DAMIS.

Eh! bien, c'est mon contrat dont il est question.

LISETTE.

Votre contrat? Nenni.

DAMIS.

La belle vision!...

LISETTE.

Non, vous dis-je, Monsieur.

Digitized by Google

DAMIS.

Oh ! finis, je te prie,
Lucile.... Et non, Liſette, il y va de ma vie.

LISETTE.

Ma foi, vous mourrez donc.

DAMIS.

De grace, ſur ce point
Ceſſe de badiner.

LISETTE.

Je ne badine point.
Vous la perdez, Monſieur.

DAMIS.

Je connois ta malice:
Tu voudrois m'obſtiner.

LISETTE.

Non, c'eſt ſans artifice;
Et ſuivant le projet autrefois concerté,
Votre pere l'épouſe.

DAMIS.

Hem ?

LISETTE.

C'eſt la vérité.

DAMIS.

Lucile auroit bien pû....

LISETTE.

Rien n'eſt plus véritable:
Auprès de votre pere, elle fait l'agréable;
Ne ſe ſouvient de vous que pour vous plaiſanter,
Et gronde votre ſœur qui veut lui réſiſter.

DAMIS.

C'en eſt trop; je prétends... oui, je veux....

Digitized by Google

SCENE XIII.

LISETTE, DAMIS, JULIE.

JULIE.

AH! mon frere! Lucile...

DAMIS.

Eh! bien, ma sœur?

JULIE.

Elle épouse mon pere.

DAMIS.

Vraiment, c'est fort bien fait.

JULIE.

Ce n'est pas tout encor.

DAMIS.

Quoi donc?

JULIE.

A sa gaieté donnant un libre essor,
Elle a promis là-bas, dans son audace extrême,
De vous faire signer son contrat à vous-même.

DAMIS.

Ah! parbleu, volontiers.

JULIE.

Non; ne le signez pas.

Digitized by Google

Car j'ai surpris mon pere, il lui disoit tout bas :
Si vous gagnez sur lui qu'il signe, à la bonne-heure,
Le contrat sera bon ; je consens qu'il demeure :
Mais s'il ne signe point, marché nul.

DAMIS.

C'est de moi
Que dépend son contrat ? Je le signe.

JULIE.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Je le signe.

LISETTE.

Fort bien.

DAMIS.

C'est une affaire faite ;
Voudrez-vous me cacher ce que m'a dit Lisette,
Sa noirceur, sa gaieté, ses bons mots.

JULIE.

Non, vraiment.
Mais pouvant empêcher son établissement.....

DAMIS.

Moi, l'empêcher ?

LISETTE.

Fi donc.

DAMIS.

Je triomphe au contraire.
La voici.

LISETTE.

Signez vîte, & terminez l'affaire.

Digitized by Google

SCENE XIV.

LISETTE, LUCILE, DAMIS, JULIE.

LUCILE.

Peut-être ſçavez-vous ? . . .

DAMIS.

Oui, oui ; l'on m'a tout dit:
Je brûle que mon ſeing confirme cet écrit.

JULIE.

Je n'oſois me flatter . . . .

DAMIS.

Oh ! flattez-vous, Madame!
Depuis aſſez long-tems tout le monde me blâme ;
Vous ne vous plaindrez plus de mon entêtement.
Donnez-moi ce contrat.

JULIE.

Eh ! mon frere, un moment !

DAMIS.

Non, ma ſœur.

LISETTE.

C'eſt bien fait. Voulez-vous qu'il endure ?

Digitized by Google

DAMIS.

Donnez.

JULIE.

Vous la perdez par votre signature.

DAMIS.

Oui ; mais, si je la perds, elle me perd aussi.
La suite fera voir qui perd le plus ici.
Elle aura beau chercher, jamais cœur si fidele
D'un amour aussi fort ne brûlera pour elle.
Mon défaut tant blâmé, mon seul entêtement
Auroit été, ma sœur, de l'aimer constamment ;
Mon obstination, dont se plaint la parjure,
De mon amour pour elle eût été la mesure.
Chacun de ses regards augmentant mon ardeur,
Rien ne m'eût été cher auprès de son bonheur ;
Le moindre de ses vœux m'eût-il coûté la vie...
Ma sœur, n'en parlons plus.

LUCILE.

Je vous en remercie.

JULIE.

Remportez ce contrat.

DAMIS.

Non ; je le signerai.

LUCILE.

Mon bonheur en dépend.

DAMIS.

Son bonheur ! j'en mourrai.
Son bonheur !

Digitized by Google

LUCILE.

Oui, vraiment.

DAMIS.

Tant de ſang-froid m'indigne : Donnez-moi.

LUCILE.

Si pourtant ...

DAMIS.

Non, perfide, je ſigne ... Oui je ſigne, infidelle, & je ſigne deux fois, Pour vous montrer combien j'approuve votre choix.

LUCILE *froidement emporte le contrat & va le montrer à M. Damis & à Céliſe, qui paroiſſent.*

Une ſeule eût ſuffi.

DAMIS.

Ma ſœur, elle me laiſſe: Je n'en puis plus.

JULIE.

Quoi donc !

DAMIS.

Qu'ai-je fait ? la traîtreſſe ! Je me meurs.

Digitized by Google

SCENE XV.

LISETTE, Madame CÉPHISE, DAMIS, M. DAMIS, LUCILE, JULIE.

M. DAMIS.

OUI, Lucile, oui, je suis satisfait;
Je l'ai dit, le contrat aura son plein effet.

DAMIS, *courant à son pere.*

Donnez-moi donc la mort, s'il faut qu'il s'exécute.

M. DAMIS.

Quoi! n'as-tu pas signé? Quelle est cette dispute?

DAMIS.

Il est vrai. La perfide en me poussant à bout,
En m'obstinant sans fin, m'a fait souscrire à tout.
Mais c'est ma propre mort que j'ai signé, mon pere;
Votre hymen, s'il se fait, me la rend nécessaire;
Je mourrai devant vous de honte & de douleur
D'avoir souscrit moi-même à mon propre malheur.

M. DAMIS.

Mais pourquoi signois-tu? car Julie & Lucile
T'ont dit que ce contrat devenoit inutile;
Si tu n'y souscrivois.

Digitized by Google

DAMIS.

Eh ! oui, l'on m'a tout dit.
Que voulez-vous ? L'amour, la fureur, le dépit,
Que ſçais-je ? mon maudit entêtement, peut-être,
Ont fait que de ma main je n'ai pas été maître.
Mais comptez que ma mort va finir ce débat,
Si je vois ſubſiſter ce malheureux contrat.

M. DAMIS.

Ce contrat te tient bien au cœur...

DAMIS.

Je le déteſte.

M. DAMIS.

Je ne devinois pas qu'il te fût ſi funeſte.
Mais pourvû que Lucile y veuille conſentir ;
Puiſqu'il te déplaît tant, il faut l'anéantir.

DAMIS.

Ah ! c'eſt vraiment par vous que votre fils reſpire.
Donnez-moi ce maudit contrat : je le déchire.

LUCILE.

Non ; s'il vous plaît, Monſieur.

DAMIS.

Mon pere le veut bien.

LUCILE.

Mais, Monſieur...

DAMIS.

Donnez-moi.

LUCILE.

Non, il n'en ſera rien.

Digitized by Google

DAMIS.

Lucile, à vos genoux, j'attends ma deſtinée.

LUCILE.

Non, ce contrat eſt bon. Oh! je ſuis obſtinée.

DAMIS.

Ah! mon pere, aidez-moi; j'oſe vous implorer.

M. DAMIS.

Bourreau! c'eſt ton contrat que tu veux déchirer.

DAMIS.

Mon contrat, ſe peut-il? mon contrat?...

JULIE.

Oui, lui-même.

M. DAMIS.

De ton entêtement, vois la fureur extrême:
Tu ſignes contre toi...

LUCILE.

Vous me l'avez promis;
Rappellez vos bontés, épargnez votre fils.

JULIE.

Oui, Lucile a tout fait; ſi vous ſçaviez, mon frere,
Comme elle a ſçu toucher & ſa tante, & mon pere.

LISETTE.

Oh! ſans elle, ma foi, vous ne teniez plus rien;
Tout étoit contre vous, vous le méritiez bien;
De ce petit détour elle a fourni l'idée:
Il vengeoit tout le monde, & nous l'avons aidée.

Digitized by Google

DAMIS.

Je dois tout à Lucile ! Ah ! mon cœur pénétré ;
Ne veut sentir, penser désormais qu'à son gré.
Soumis à ses conseils, complaisant pour les vôtres,
Je sçaurai respecter les sentimens des autres.
Assez de mon humeur l'opiniâtreté
M'a rendu le fléau de la société.
(*A Lucile.*)
Je veux que ma douceur à la vôtre réponde ;
C'est la seule vertu qui plaise à tout le monde.

LISETTE.

Enfin, pour le moment, les voilà tous d'accord.
Il se dit corrigé ; mais moi j'en doute fort.
Une femme pourtant est son plus sûr remède
Si têtu qu'il puisse être, il faudra bien qu'il cède.

FIN.

Digitized by Google

LES
DEUX BALS,
L'AMUSEMENT COMIQUE;

Orné de Chants, de Danſes & de Spectacle:

Repréſenté le Dimanche 7 Mars 1734.

Digitized by Google

ACTEURS.

VÉNUS.

LA JEUNESSE.

LA FOLIE.

MOMUS.

MERCURE.

MARS.

PLUTUS.

LE SILENCE.

LE PROFESSEUR DE LA FOLIE.

TROUPE DE JEUX ET DE PLAISIRS, DANSANS ET CHANTANS.

La Scène eſt dans l'Olympe.

Digitized by Google

LES
DEUX BALS,
AMUSEMENT COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, MOMUS.

VÉNUS.

Vous donnez Bal, Momus?

MOMUS.

Oui, belle Cythérée;
Depuis long-tems notre Empirée
Est glacé, triste & languissant;
Je veux que la Troupe Ethérée
Se ragaillardisse en dansant.

VÉNUS.

Ce dessein est selon mon goût:
En effet l'Olympe m'ennuie,

Digitized by Google

La triſteſſe y regne par-tout,
L'Amour & les Plaiſirs m'ont fauſſé compagnie.

MOMUS.

Je m'en ſuis apperçu ; pour le Printems prochain
Mars a fait fourbir ſon Epée,
On ne lui voit l'ame occupée,
Qu'à tirer de ſon Magaſin
Tout l'Attirail funeſte au Genre humain.
Pluton, du vieux Nocher fait radouber la Barque.
Apollon médite des vers,
Pour maints Héros François par qui bien-tôt la Parque,
D'ennemis terraſſés doit peupler les Enfers.
Vulcain, dans ſon fumant taudis,
Ne forge que des Cimeterres.
Jupiter accablé d'affaires,
N'offre qu'un front chargé d'ennuis.
Tout cela me morfond. Allons, belle Déeſſe,
Rappellons les Plaiſirs, rappellons les Amours ;
Donnons les nuits à l'allégreſſe,
Aux embarras nous donnerons les jours.

VÉNUS.

C'eſt penſer à merveille. On m'a dit que Mercure
Devoit auſſi donner un Bal.

MOMUS.

La préference au moins, je vous conjure ;
Mercure eſt un original,

Digitized by Google

Jaloux de tout ce que je fais.
Son Bal eſt un Bal des guinguettes ;]
Auſſi n'y verra-t-on que de minces Griſettes,
Et quelques Nymphes de relais.

VÉNUS.

Mais vous ? vous aurez le beau monde ?

MOMUS.

Oh ! pour cela oui, j'en réponds.
Pluton, avec le Dieu de l'Onde,
Y danſera les Cotillons.
Jupiter m'a donné parole,
Mars, Apollon . . .

VÉNUS.

Dénombrement frivole.
Apollon y ſera, c'eſt tout ce que je veux.

MOMUS.

Apollon ? Mars voulez-vous dire ?
Prenez-y garde au moins, le drôle eſt ombrageux ;
Ne danſez qu'avec lui. Ganimède, Zéphire,
L'Amour, . . enfin tout le céleſte empire
S'apprête à danſer tout des mieux.

VÉNUS.

Momus, j'y menerai les Graces ;
Leur cortége n'eſt pas nombreux ;
Mais il eſt attrayant.

MOMUS.

Qu'elles ſuivent vos traces ;

Digitized by Google

Sans elles tout eſt ennuyeux.
Mais Vénus, égayez votre humeur nonchalante :
Que Diable ! vous montrez un air froid, ſérieux.
Qu'avez-vous, Déeſſe charmante ?
A l'approche d'un Bal, vous n'êtes guère en train.

VÉNUS.

Si j'oſois... mais non, non ; Momus eſt trop malin ;
Et ſon ame toujours fut trop indifférente.

MOMUS.

Expliquez-vous, belle Vénus ;
La peſte, mon humeur ſauvage,
Auprès de vous, feroit bien-tôt naufrage :
Vénus craindroit-elle un refus ?

VÉNUS.

Ce ſeroit le premier.

MOMUS.

Parlez donc, je vous prie ;
Jamais je ne ſentis pareille émotion :
Nous ſommes ſeuls, l'occaſion...
La Pudeur eſt de la partie ?
Dame Vénus, en vérité...
Je ne m'en ſerois pas douté ;
Allons donc, faites trève à la minauderie :
Mais quoi ! que m'apprendra ce billet cacheté ?
Si vous m'aimez, je vous adore.

Digitized by Google

VÉNUS.

Momus, il n'eſt pas tems encore;
Liſez le deſſus.

MOMUS.

A quoi bon? ::

VÉNUS.

Liſez toujours.

MOMUS, *lit.*

Pour Apollon.

Comment Diable! eh! ſi donc, Déeſſe:
Ne confondez pas nos emplois;
De Mercure jamais je n'uſurpai les droits;
Il rendra le billet lui-même à ſon adreſſe.

VÉNUS.

Quoi! vous me refuſez?

MOMUS.

Reprenez le poulet;
Je ris des ſottiſes qu'on fait,
Mais je n'aide point à les faire:
Ainſi Déeſſe, s'il vous plaît,
Paſſez-vous de mon miniſtere.

VÉNUS.

De grace, chargez-vous, Momus, de mon billet.

MOMUS.

Belle Cypris, je ſuis votre valet.
J'entends fort mal la tablature,
Et je ſuis très-indiſcret.
Je vous l'ai déja dit, ſervez-vous de Mercure.

Digitized by Google

VÉNUS, *minaudant.*

Auprès de Mars, Mercure a cet emploi ;
Et vous...

MOMUS.

Je vous entends, & moi,
Près d'Apollon doublerai le courtage ;
C'eſt mettre comme il faut vos attraits à profit.
Un mari, deux amans ! tudieu ! quel appétit !
Vous ne reglez pas mal votre petit ménage :
Adieu, Déeſſe peu ſauvage,
Je vais prier Vulcain de rélargir ſon lit.

VÉNUS.

Au moins ne dites rien.

MOMUS.

Déeſſe de Cythere
Bons mots, chez moi vont naiſſans,
Comme chez vous les enfans :
Le Ridicule, leur Pere,
M'offre à les concevoir cent plaiſirs ſéduiſans :
Le terme vient, il faut leur donner la lumiere.
Accuſez-en le Deſtin ;
A découvert je me montre,
Craignez que je ne rencontre
Quelqu'Accoucheur en chemin.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE II.

VÉNUS, *seule.*

IL le faut avouer, je ſuis une imprudente :
Momus, par-tout va me tympaniſer ;
Mais je me vengerai de ſa langue mordante.
Une Belle aiſément ne ſçait pas s'appaiſer.
Mercure vient, conſultons ſa malice.

SCENE III.

VÉNUS, MERCURE.

MERCURE.

QU'AVEZ-VOUS donc, belle Vénus ?

VÉNUS.

Je veux me venger de Momus.

MERCURE.

Bon je ſuis de moitié, l'occaſion propice
Se préſente pour le punir ;
Nous donnons Bal tous deux ; au mien daignez venir.

VÉNUS.

Volontiers.

Digitized by Google

MERCURE.

Mais par quel outrage ? . . . .

VÉNUS.

Il vient de m'insulter pour un mauvais message ;
Dont auprès d'Apollon j'ai voulu le charger.

MERCURE.

C'est bien fait, pourquoi me changer ?
N'ai-je pas jusqu'ici rempli mon ambassade
Avec adresse, avec discrétion ?
Vous ai-je fait quelqu'incartade ?

VÉNUS.

Je voulois cette nuit faire une mascarade
Avec le brillant Apollon ;
Et pour l'en avertir, j'ai tracé cette lettre.
J'avois cru que Momus voudroit la lui remettre ;
Et le satyrique bouffon
De m'insulter vient d'avoir l'insolence ;
Je suis dans un si grand courroux . . .

MERCURE.

A rendre le billet j'emploirai ma prudence :
Déesse, calmez-vous.

VÉNUS.

Mais, quoiqu'il soit sans conséquence ;
Ne dites point à Mars . . .

MERCURE.

Vous moquez-vous de nous ?

Allez ;

Digitized by Google

Allez, je suis discret & sage,
Je suis même ravi du bonheur d'Apollon ;
Nous deux avons produit le violon,
Et ceux qui d'en jouer sur terre ont l'avantage ;
Comme nos qualités partagent notre emploi,
Ils sont vains comme lui, commodes comme moi.

VÉNUS.

Mais si je vais à votre Bal, Mercure,
Je me trouverai seule avec le Dieu du Jour :
On le sçaura dans la céleste Cour.
Voyez-vous ! je crains la censure.

MERCURE.

Bon ! n'y menez-vous pas l'Amour ?

VÉNUS.

Sans doute, & je veux que les Graces
Accompagnent aussi mes pas.

MERCURE.

Apollon n'y viendra-t-il pas ?
Les Muses, à coup sûr, marcheront sur ses traces,
Le cortége devient nombreux ;
Mais ce n'est rien encor ; sçachez que la Folie
Doit m'amener, ce soir, fort grosse compagnie.

VÉNUS.

Quoi ! la Folie est dans les Cieux ?

Digitized by Google

MERCURE.

Elle a signalé sa rentrée
Par mille traits des plus joyeux ;
En ramenant les Plaisirs & les Jeux ;
De belle humeur elle a mis l'Empyrée ;
Allez la voir, divine Cythérée ;
Sa présence pour nous est d'un augure heureux.

VÉNUS.

Mais, Mercure, il vous manque encor une Déesse.

MERCURE.

Quelle Déesse ?

VÉNUS.

La Jeunesse.
Elle est fort de mon goût.

MERCURE.

Eh ! bien, amenez-la.

VÉNUS.

Vous croyez que ma voix la déterminera ?
En vérité, vous n'êtes guères sage ;
Par les Plaisirs & par Bacchus,
Faites solliciter la Déité volage.
La Jeunesse a quitté les drapeaux de Vénus,
Elle suit maintenant ceux du Libertinage.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

LA JEUNESSE, MERCURE.

MERCURE, *à part.*

Mais la voici, je pense ; elle s'est déguisée
En fille d'Opera.
Je la reconnois, la rusée !
Les grands plaisirs, la joie aisée,
Sont logés sous cet habit-là.
(*A la Jeunesse.*)
Tout doucement, Mademoiselle ;
Vous croyez m'échapper en vain.

LA JEUNESSE.

Autre part le Plaisir m'appelle,
Et de jouir je suis en train.

MERCURE.

Cet habit, fringante Déesse,
Vous donne un air bien libertin ;
Ma foi, pour la Débauche on prendroit la Jeunesse.

LA JEUNESSE

Eh ! ne voyez-vous pas que j'ai pris ses habits ?
Si de cet attirail on connoissoit le prix,

Digitized by Google

Il n'eſt Déeſſe, ni Mortelle
Qui ne s'en fît faire un ſur un pareil modele ;
A peine avois-je endoſſé le corſet,
Que Bacchus & l'Amour, pour leur premier hommage
Ont voulu me mener tous deux au cabaret.

MERCURE.

Au cabaret ! quel peſte de projet !

LA JEUNESSE.

Platus, de ſes tréſors en m'offrant le partage ;
M'a fait un compliment intélligible & net :
Il vouloit m'emmener ſeule en ſon cabinet.
Les Jeux, les Ris me ſervent de cortége ;
En tous lieux le Plaiſir m'aſſiége ;
Que je vais m'en donner !

MERCURE.

Mais bien-tôt vos deſirs
Se verront émouſſés par le trop de plaiſirs.

LA JEUNESSE.

Emouſſés ! dites-vous ? ma foi, Seigneur Mercure ;
Vous raiſonnez fort mal : gardez vos beaux avis ;
Les deſirs ſont chez moi ſans nombre & ſans meſure ;
Mille ſont-ils remplis ?
De mille autres ils ſont ſuivis.

MERCURE.

Mais il faut au plaiſir donner de l'intervalle ;
Sans quoi ſouvent il affadit.

Digitized by Google

LA JEUNESSE.

Oh ! finissez votre morale ;
Elle m'assomme & m'étourdit.
Sçachez que pour l'ordinaire,
Quand la fatigue m'assoupit,
Nouveau plaisir m'éveille & me ragaillardit.

MERCURE.

Malepeste ! quelle commere !

LA JEUNESSE *chante.*

Je suis toujours en train,
Mon cousin ;
Nul soin ne m'embarrasse.
Le plaisir du matin,
Mon cousin,
Pour le soir me délasse,
Mon cousin.
Voilà, mon cousin, l'allure ;
Mon cousin ;
Voilà, cousin, mon allure.

MERCURE.

Quoi ! toujours parler de plaisirs.

Digitized by Google

LA JEUNESSE.

Eux seuls picotent mes desirs.

(*Elle chante.*)

Douce volupté,
Charmante ivresse,
Pénétrez-moi sans cesse :
Vous êtes ma félicité.
Vous seule à l'Amour
Donnez des armes :
S'il n'empruntoit vos charmes,
On déserteroit sa Cour.
Des plaisirs charmans
Source durable,
D'une Jeunesse aimable
Vous prolongez les momens.

MERCURE.

Et vos Sujets suivent-ils la morale
Que votre exemple leur prescrit ?

LA JEUNESSE.

S'ils ne la suivoient pas, ils perdroient donc l'esprit ;
En sagesse, en douceur, est-il rien qui l'égale ?

Digitized by Google

Qu'une jeune Beauté, tendre & mélancolique,
Régimbe contre l'Amour,
Je lui chante tout le jour,
D'un ton insinuant, moëleux & sympathique,

(*Elle chante.*)

Profitez du Printems
De vos beaux ans,
Aimable Jeunesse,
Profitez du Printems
De vos beaux ans;
Livrez-vous à la tendresse;
Ne perdez pas de précieux instans;
La beauté passe,
Le tems l'efface:
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui vous ôte le goût de ces doux passe-tems;
Profitez, &c.

(*Elle parle*)

Qu'une Beauté vive & légere
Ait besoin d'une leçon,
Sans gronder, sans grimace austere,
Je la lui donne sur ce ton:

Digitized by Google

(*Elle chante.*)

Auſſi léger que l'inconſtant Éole,
Le tems, fieres Beautés, qui détruit vos attraits,
Inceſſamment fuit & s'envole,
Et ne revient jamais.
Profitez, jeunes Cœurs, de la ſaiſon charmante,
Où tout doit rire à vos deſirs;
C'eſt dans la jeuneſſe brillante
Que doivent regner les Plaiſirs.

MERCURE.

Et prenez-vous pour vous, Jeuneſſe pétulante,
Les beaux avis qu'ici vous nous chantez?

LA JEUNESSE.

Si je les prends pour moi? la demande eſt plaiſante!
Oh! je vous en réponds; mais ſi vous en doutez,
Offrez-moi des plaiſirs, & s'ils ſont rejettés,
Je conſens que du Ciel Jupiter me banniſſe.

MERCURE.

Je vous en offre donc: ſeront-ils acceptés?

LA JEUNESSE.

Sont-ce plaiſirs réels, ou plaiſirs de caprice?

MERCURE.

Je crois, ſans vous faire injuſtice,

Digitized by Google

Que vous feriez plûtôt pour les réalités.
Je vous offre le Bal ; y viendrez-vous, Déesse ?

LA JEUNESSE.

Quoi donc ! me masquer avec vous !
Momus m'a fait prier . . .

MERCURE.

A Momus, entre nous ;
Je veux aujourd'hui faire piece ;
Il donne Bal ce soir, moi je le donne aussi.
Abandonnez le sien, trop aimable Jeunesse ;
Le mien se donne ici :
De grace, venez-y.

LA JEUNESSE.

Volontiers.

MERCURE.

Mais au moins tenez votre promesse.

LA JEUNESSE.

Oh ! oui ; j'irai chez vous, en sortant de chez lui.

MERCURE.

Comment ! à tous les deux ?

LA JEUNESSE.

A trente, s'il s'en donne.
Que vois-je ?

MERCURE.

Vous voyez la Folie en personne.

Digitized by Google

SCENE V.

LA FOLIE, LA JEUNESSE, MERCURE.

LA FOLIE *chante.*

Cantate, ballate, rimate;
E della pazzia la perfettione.

(*Elle parle.*)

Bon jour, Dieu des Filoux. J'enrage de danser.
Comme je vais ce soir me trémousser!
Vous me voyez d'humeur charmante.
J'amene sur mes pas une Troupe amusante,
Conduite par mon Sénéchal.
Je l'ai titré mon Professeur Royal.
Des Jeux, des Ris l'élite obéissante
Va, par une Fête éclatante,
Ouvrir ici votre Bal.

MERCURE.

Déesse, soyez-y; c'est le point capital.

LA FOLIE.

Si j'y serai? je vous le jure.
Momus se trouvera fort mal,
De n'avoir pas rempli le cérémonial.

Digitized by Google

MERCURE.

Son Bal sera désert, à ce que j'en augure.

LA FOLIE

Ne m'en pas prier ! l'Animal !

MERCURE

Vénus viendra chez nous : c'est une chose sûre.

LA FOLIE.

L'Amour, la Folie & Vénus !
Et qui diantre ira chez Momus ?
Mais je vois la Jeunesse. Eh ! bon jour ma Mignone.
Au Bal que Mercure nous donne,
Sans doute vous suivrez mes pas ?

LA JEUNESSE.

Moi, j'y songeais ; je ne vous quitte pas.
Pour la Jeunesse est-il meilleure compagnie,
Que celle de la Folie ?

MERCURE.

Oh ! çà, je vais songer aux apprêts de mon Bal :
J'entends déja chanter.

LA FOLIE.

La Fête, qui commence,
Vous annonce mon Sénéchal.

LA JEUNESSE.

Une Fête ? j'en suis.

LA FOLIE.

Tant mieux ; votre présence
N'a jamais gâté de régal.

Digitized by Google

SCENE VI.

LE PROFESSEUR, LE POETE; TROUPE DE JEUX, DE RIS ET DE PLAISIRS, LA FOLIE, LA JEUNESSE.

La Fête du Professeur de la Folie, tirée de l'Opera du Carnaval & la Folie. Acte 3me.

LA FOLIE *chante.*

QU'EN ces lieux chacun chante;
Que l'Écho chante avec nous:
Tout nous rit, tout nous enchante;
Goûtons les biens les plus doux.

CHŒUR.

Qu'en ces lieux chacun chante, &c.

LE PROFESSEUR.

Son Professor di pazzia:
Volate, scolari;
Sarete dottori,
Nel arte d'allegria.

CHŒUR.

Volate, scolari, &c.

Digitized by Google

LE PROFESSEUR, *à la Jeuneſſe.*

Cantate.

LA JEUNESSE.

Amoroſi ſoſpiri
Sono il canto di cuori.

LE PROFESSEUR.

E la prima lettione ;
La ſecunda, ballate.

(On danſe.)

LE PROFESSEUR.

La terza, rimate.

LE POETE.

L'ardore d'amore....

LE PROFESSEUR.

Bene, bene.

LE POETE.

L'ardore d'amore,
E gioia del cuore.

LE PROFESSEUR.

Bene, bene, bene.
Cantate, ballate, rimate ;
E della pazzia la perfettione.

Digitized by Google

LA JEUNESSE.

AIR.

Amour, fais-nous ressentir tes feux :
Triomphe, viens nous rendre heureux.
Que tes faveurs soient pour les plus foux.
Fuyez, Vieillesse ;
Fuyez, Sagesse :
Nos tendres plaisirs ne sont pas faits pour vous

Amour, fais-nous, &c.

Punis les cruelles,
Et les inconstans ;
Attendris les Belles,
Fixe les Amans.
Que les plus fideles
Soient les plus contens.

Amour, fais-nous, &c.

(On danse.)

LE PROFESSEUR.

Cantate, ballate, rimate ;
E della pazzia la perfettione.

CHŒUR.

Cantate, ballate, rimate,
E della pazzia la perfettione.

Digitized by Google

SCENE VII.

Auſſi-tôt après le Divertiſſement il paroît une Salle de Bal, reſſemblante à celle que les Comédiens avoient préparée. Elle eſt ornée de Tapiſſeries, de Glaces, de Luſtres, de Bras à Miroirs, &c. Dans la Salle on voit Momus & Mars en Officiers François.

MARS, MOMUS.

MOMUS.

EH ! bien, puiſſant Dieu des Combats,
Que vous ſemble de cette Salle ?

MARS.

En beauté rien ne l'égale :
La Salle de Mercure a beaucoup moins d'appas.

MOMUS.

Fi ! c'eſt un trou, ſans grace, ſans lumiere.
Auſſi pas un des Dieux n'y portera ſes pas,
Et vous verrez ici dans peu chambrée entiere.
Mercure ſera bien honteux,
De voir ſon Bal ſi peu nombreux.

Digitized by Google

MARS.

Avez-vous prié les Déesses ?

MOMUS.

Non, ma foi ; par trop de soupleſſes
Il faut acheter leurs faveurs ;
Et bien ſouvent mes traits railleurs
Ont tympaniſé leurs foibleſſes.
Mais pour les attirer apprenez mes fineſſes.
Chez chaque Dieu je me ſuis tranſporté ;
De venir à mon Bal je l'ai ſollicité.
Ils me l'ont tous promis : maintenant je raiſonne :
Les Déeſſes cherchent les Dieux ;
La Nature ainſi l'ordonne.
Les Dieux chez moi viendront tous en perſonne :
Donc je verrai chez moi toute la Cour des Cieux.
La conſéquence eſt-elle bonne ?

MARS.

Mais, Momus, par hazard ſi votre concurrent
S'eſt aviſé de cet autre argument ?
Les Dieux cherchent les Déeſſes ;
De la Nature c'eſt la loi.
Elles m'ont toutes fait promeſſes
De venir au Bal chez moi.
Donc Momus ſera ſeul chez ſoi.

Digitized by Google

MOMUS.

A dire vrai, je crains la conſéquence.
Mais non ; raſſurons-nous : la foule ici s'avance.

MARCHE.

(*La Folie conduit les Déeſſes, qui tiennent les Dieux par la main, & paſſent devant la Salle de Momus ſans y entrer.*)

MOMUS, *à Plutus qui ferme la Marche une bourſe à la main.*

Vous, tout au moins, Seigneur Plutus,
Entrez chez nous, je vous en prie.

PLUTUS.

En fait de Bal, Seigneur Momus ;
Je ſuis toujours la groſſe Compagnie.

(*Après que tout eſt paſſé.*)

MARS.

Quoi ! tout paſſe, rien ne s'arrête !
Momus, je vous quitte à regret ;
Mais je vais rejoindre la Fête ;
Je ne puis danſer ſeul, je ſuis votre valet.

(*Le Dieu du Silence, le doigt ſur la bouche, vient dans la Salle, & s'arrête devant Momus.*)

Digitized by Google

MOMUS.

Que viens-tu faire ici ? Que le Diable t'emporte ;
Taciturne Divinité.
Toi seul je te craignois, & toi seul m'es resté.

LE SILENCE.

Votre Bal est fini ; Momus, fermez la porte.

La Salle disparoît.

(Les Dieux & les Déesses rentrent sur le Théâtre en dansant une Allemande.)

Digitized by Google

Premier VAUDEVILLE.

LA JEUNESSE.

LA Vieilleſſe eſt ſombre, obſcure;
Je fais regner les Amours:
Elle attriſte la Nature;
Je ne donne que de beaux jours.
La préference m'eſt ſûre:
Vive le Bal de Mercure.

LA FOLIE.

La Raiſon gronde & murmure;
Moi je folâtre toujours:
Sa morale eſt triſte & dure;
La joie anime mes diſcours.
La préference, &c.

MERCURE.

Momus, qui toujours cenſure,
Aujourd'hui demeure court:
Son Bal eſt en mignature;
Et chez moi tout l'Olympe court.
La préference, &c.

(*On danſe.*)

Digitized by Google

Second VAUDEVILLE.

MOMUS.

PUISQU'AUJOURD'HUI la vérité
Offenſe & tient lieu de ſatyre,
Puiſqu'à préſent je n'oſe rire,
Sans voir l'Olympe révolté,
Puni d'avoir été ſincére,
Je jure & promets de me taire.

Petits-Maîtres trop indiſcrets,
Publiez les faveurs des Belles;
Continuez d'être infideles,
Tous les deux jours changez d'objets:
Puni d'avoir été ſincere,
Momus vous promet de ſe taire.

Bravez les importuns Cenſeurs;
Belles, devenez plus coquettes;
Prodiguez vos faveurs ſecrettes
A mille & mille Adorateurs.
Puni, &c.

Barbons, dupes d'une Laïs,
Qui près de vous fait la Lucrece;
Achetez bien cher ſa tendreſſe,
Qu'elle prodigue ailleurs *gratis*.
Puni, &c.

Digitized by Google

Vieilles qui, malgré les Amours,
Voulez voyager à Cythere,
Pour être plus sûres de plaire,
De l'or empruntez le secours.
Puni d'avoir été sincere,
Momus vous promet de se taire.

Etendez l'Ordre de Vulcain,
Nouriçons du Dieu de la Thrace;
Chez les Maris de toute classe,
Arborez le Croissant divin.
Puni, &c.

Juges qui tenez, de Thémis,
En main le Glaive & la Balance;
Condamnez toujours l'indigence;
Vendez vos Arrêts à tout prix.
Puni, &c.

Que le Critique malfaisant,
A son aise, morde & censure;
Qu'il porte sa vaine piquûre
Sur notre Spectacle innocent.
Puni, &c.

Digitized by Google

Vous, dont l'esprit bienfait & doux
Accorde un suffrage facile
Aux efforts d'un Auteur docile,
De vos amusemens jaloux,
Le nôtre, s'il ne peut vous plaire,
Messieurs, vous promet de se taire.

FIN.

Digitized by Google

PIÈCES FUGITIVES.

EPITRE AU ROI,

A son retour de l'Armée.

ROI pacifique, & Guerrier invincible;
Dont l'ame est douce & le pouvoir terrible;
Amour, appui de tes Sujets heureux,
Tu reviens donc, tu viens combler nos vœux;
Nous revoyons cet auguste visage,
Ce noble front, l'objet de notre hommage,
Ce front long-tems ombragé d'Oliviers,
Et qu'à regret tu couvres de Lauriers;
Nous te voyons! Et notre ame enchantée
S'ouvre aux rayons de ta gloire augmentée.
De ton éclat nous brillons ce jour;
Mais ta vertu suffit à notre amour.

Digitized by Google

Qu'esperez-vous, Ennemis de la France?
C'est à LOUIS à borner sa puissance,
Frêles soutiens, vos nombreux Alliés,
Vos fiers remparts sont tous humiliés.
Dépouille enfin cette ame usurpatrice,
Superbe REINE, héritiere & compliee
De vains projets formés par tes ayeux;
Le monde échappe à ton joug odieux:
Ils ne sont plus ces tems où tes ancêtres
Aux fiers *Germains* osoient parler en maîtres;
Où tout l'Empire aveuglé par l'erreur
De ta querelle, ou victime ou vengeur,
Tremblóit, frappoit au gré de ton caprice;
Où, par tes mains la force & l'artifice
Forgeoient des fers à ses membres divers,
Et de leur sang achetoient l'Univers:
Nos Rois long-tems rivaux de ta fortune
Ont protegé la liberté commune;
Souvent heureux, ils bornoient leur espoir
A balancer ton immense pouvoir;
Un Roi plus grand a résolu ta chute;
Frémis, mon Roi l'ordonne & l'exécute;
Il restitue à tes voisins trompés
Ces droits surpris, ces États usurpés;
Et ta grandeur bornée & légitime,
Est désormais trop foible pour le crime.

Pour

Pour étayer ton deſtin chancelant,
De la Diſcorde arme le bras ſanglant,
Evoque au loin le Démon de la guerre,
Souffle ſes feux aux deux bouts de la terre.
Tu ne pourras armer contre LOUIS
Que des voiſins de ſa gloire éblouis ;
Voiſins tremblans, dont la jalouſe vûe
De ſes Etats meſure l'étendue,
Et de ſon cœur ne voit pas l'équité.
Si par lui-même il n'étoit limité,
Ce grand pouvoir qui vous bleſſe & vous tente ;
Que deviendroit votre ligue imprudente ?
S'il n'aimoit mieux être Roi que vainqueur ;
Quel frein pourroit arrêter ſa valeur ?

Médite encor tes antiques ravages,
Farouche *Anglois* ; déſerte tes rivages :
De nos exploits plus jaloux que rival,
Viens à *Lawffelt*, c'eſt ton terme fatal.
Pour t'éclairer faut-il donc te détruire ?
Et *Fontenoy* n'avoit-il pû t'inſtruire,
Que de LOUIS le coup d'œil foudroyant
Faiſoit pâlir l'aſtre de CUMBERLAND ?

Et toi qu'arma l'eſprit d'indépendance,
Toi, qu'interroge aujourd'hui la prudence ;
Nos Rois jadis ont briſé tes liens,
Et tu prétends ébranler tes ſoutiens,

Digitized by Google

Batave ingrat ! Rappelle à ta mémoire
Ces jours brillans de notre ancienne gloire,
Quand tes États, sous un autre LOUIS,
Ont été faits Tributaires des Lys ;
Quand nos Drapeaux dominoient sur ta plaine ;
Quand *Luxembourg*, & *Bourbon* & *Turenne*,
De ton orgueil vengeoient les attentats,
Et par nos Loix gouvernoient tes États.
As-tu donc cru moins grand, moins magnanime,
L'Auguste ROI dont l'ardeur nous anime ?
As-tu donc cru qu'en ses mains transporté,
Le même Sceptre eût moins de fermeté ?
Je le vois trop, sa bonté, sa clémence,
A tes regards ont caché sa vaillance ;
L'humanité, l'amour pour ses Sujets,
Fixoient ses vœux aux Autels de la Paix ;
Tu n'as pû voir dans le Monarque affable,
Ce fier Lion qui te suit, qui t'accable :
Où fuiras-tu ses terribles regards ?
Cours te cacher sous tes derniers Remparts ;
Il n'en est point que son bras ne terrasse :
Murs & Guerriers, tout cede à son audace ;
Il a paru, l'*Anglois* a succombé ;
Il a parlé, *Berg-op-Zom* est tombé.
Vois la victoire embrasser sa justice ;
A ses côtés vois *Turenne* ou *Maurice* ;

Digitized by Google

Vois sur ses pas, en Héros transformés,
Cent nobles Chefs, dignes d'être nommés.
Attends-tu donc, Peuple trop indocile,
Que tes Vaisseaux soient ton unique asyle ?
De tes débris veux-tu couvrir les mers,
Te signaler par d'éternels revers,
De tes trésors épuiser l'abondance,
Et t'immoler à ta fausse prudence ?

Peuples, en vain de mon Prince jaloux,
Il en est tems, désarmez son courroux.
De votre sang LOUIS n'est point avide :
Le fer en main, c'est la Paix qui le guide ;
L'aimable Paix habite dans son cœur ;
Il sent vos maux, il veut votre bonheur ;
Consentez-y, sa main vous le présente ;
N'irritez plus son ame bienfaisante.
Roi toujours juste, il vous frappe aujourd'hui :
Bornez vos vœux, il devient votre appui.

Digitized by Google

ODE.

Sur le même sujet.

ELEVE, embellis tes Portiques,
Reine orgueilleuse des Cités ;
Et par mille chants héroïques
Célèbre tes félicités ;
Ton Roi, guidé par la Victoire,
Chargé du cœur de ses Guerriers,
Dans tes murs, dont il fait la gloire,
Revient déposer ses Lauriers.

O Vous, dont l'Empire tranquille
Fleurit à l'abri de ses Loix,
Muses, dont il sauva l'asyle,
Joignez vos Lyres à nos voix ;
Renoncez, en ces jours de joie,
A l'orgueil de vous signaler :
Le cœur d'un Peuple se déploie,
Votre esprit ne peut l'égaler.

Laissez la Victoire sanglante
Captive sous ses étendarts ;
Laissez la mort & l'épouvante
Voler & suivre ses regards.

Digitized by Google

Mon Roi de ce tableau terrible
Aujourd'hui ſeroit peu flatté :
Peignez-nous ſur ſon Char paiſible
La Foi, l'Amour & l'Équité.

Peuple, tu vois ce PRINCE Auguſte
A qui ton bonheur te ſouſmit ;
Éclate, ton délire eſt juſte,
LOUIS le cauſe & l'applaudit ;
Admire, prends un nouvel Etre
Au pied de ſon Trône affermi,
Ton reſpect l'appelle ton Maître,
Ton cœur le nomme ton Ami.

Frappe les Cieux, Peuple fidele,
De tes cris de joie & d'amour ;
Invite la Troupe immortelle
Au Spectacle de ce grand jour :
De ton Roi les Vertus ſinceres,
Pour ce Roi, ton tendre penchant...
Non, l'accord des ſublimes ſphères
Ne produit rien de ſi touchant.

Abbaiſſe la voûte Étherée,
Pere des Dieux & des Mortels :
Sous ton image révérée,
Place Louis ſur tes Autels :

Digitized by Google

Comme toi, Maître du Tonnerre,
Il veut regner par ſes bienfaits,
Et c'eſt pour étouffer la Guerre
Qu'un inſtant il voile la Paix.

LOUIS part, le Lion Belgique
Recule au Nord en rugiſſant :
La Mort paroît, ſon cœur Stoïque
La déſarme en la mépriſant :
Noirs Eſlains que la Sarmatie
Vomit ſur nos bords menacés,
Que devient votre rage impie ?
LOUIS renaît, diſparoiſſez.

Eh ! quoi ! déja ſur la fougere
Tu laiſſes bondir tes troupeaux :
Ton Berger, timide Bergere,
T'attendrit de ſes chants nouveaux.
Ce n'eſt point ſon amour qu'il chante ;
Le ſecret couvre vos ardeurs ;
A ton ame reconnoiſſante
De LOUIS il peint les faveurs.

Divin amour de la Patrie,
O Toi qui remplis tout mon cœur !
Aux bords de ta ſource chérie
Tu me ravis d'un bras vainqueur.

Digitized by Google

Quel Peuple entier s'y désaltere !
Éprouve, ô GRAND ROI, nos vertus ;
Pour toi, Victime volontaire
Tout François eſt un *Decius*.

Parois, remplis par ta préſence
L'Immenſité de nos deſirs.
Tes périls, tes maux, ton abſence,
Nous ont coûté trop de ſoupirs.
Ainſi le Citoyen du Pôle,
Incertain dans l'ombre qui fuit,
Revoit l'Aſtre qui le conſole
Des horreurs d'une longue nuit.

Digitized by Google

VERS

A MADAME

LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG.

Auprés du Temple reſpecté
De la Déeſſe Bienfaiſance,
Eſt le Jardin de la Reconnoiſſance;
Jardin, hélas! aſſez mal ajuſté.
Chaque bienfait y produit une tige,
Tige qu'on voit ſe ſécher ou mûrir,
Selon les ſoins que prend de la nourrir
L'heureux Mortel que Bienfaiſance oblige.
Par ſoins conſtants ces Plantes cultivées,
Sçavent créer & des fleurs & des fruits;
Fruits, ſont bienfaits, rendus & reproduits
Entre Mortels: les fleurs ſont reſervées
Pour les Dieux ſeuls. Or quelles ſont ces fleurs?
Reſſentiments gravés au fond des cœurs,
Zèle plus prêt d'agir que de paroître,
Prompt dévouement, reſpect, amour enfin.
O ma Déeſſe, acceptez ſans dédain
Une des fleurs que vous avez fait naître.

Digitized by Google

VERS

A MADAME DE P.

PAR Apollon cette nuit transporté,
De vos secrets j'ai vû tout le mystere ;
J'ai vû les Dieux, l'un par l'autre excité,
Perpétuer en vous le don de plaire.
La vive Hébé vous appellant sa sœur,
Vous embrassa ; vous fit Propriétaire
De sa gaieté, de son ris séducteur ;
Flore, d'un ton plus doux que sa plus douce odeur,
Dit : que jamais près d'elle ne sommeille
Ce feu secret que le Printems réveille,
Ce feu divin, essence du plaisir,
Ame de l'ame, & pere du desir.
Vénus en souriant vous donna sa ceinture,
Apollon dans vos mains mit le Sceptre des Arts ;
L'Amour malignement vous offrit tous ses dards ;
Vous n'en prîtes qu'un seul, dont l'atteinte étoit sûre.
J'en ignore l'effet, mais Junon en murmure.

Digitized by Google

COMPLIMENT

Prononcé à Strasbourg à la Comédie, par M. de Lanoue, le 28 Mars 1735.

MUSES, inspirez-moi, secondez mon audace;
Toi, sers moi de degrés pour monter au Parnasse,
Théâtre; entends mes sons pour la derniere fois;
Vous, nobles Spectateurs, prêtez-vous à ma voix.

De tout tems le bon goût sçut honorer la Scène;
Le Grec vit le premier les pleurs de Melpomène;
Dans les murs de Minerve elle essaya ses cris:
Le Héros, le Poëte, eurent semblable prix;
Et le même laurier qui couronna Sophocle,
Aux bords de Salamine avoit ceint Thémistocle.

Reine du Monde entier, Rome dans ses remparts
Vit avec l'abondance introduire les Arts;
Aidé du Grec vaincu, guidé par le génie,
Le Romain badina long-tems avec Thalie;
Mais en vain du Parnasse il se vit possesseur,
Il ne put du Cothurne atteindre la hauteur.

D'Athènes & de Rome héritiere & rivale,
La France joint aux Arts une valeur égale:

Digitized by Google

Ardente à réunir l'un & l'autre laurier,
Mars chez elle eſt ſçavant, Apollon eſt guerrier.
Cedez, Grecs tant vantés, cedez, Muſe Romaine:
Vainqueur dans les combats, triomphant ſur la Scène,
Le François ſçait dompter un noiſin orgueilleux,
Et peindre noblement un Héros malheureux.

Qui mieux que toi, Corneille, ennoblit la Nature?
Racine, qui ſçut mieux la tracer toute pure?
L'un grand dans ſes portraits, l'autre plein de douceur;
L'un éleve l'eſprit, l'autre ſéduit le cœur.
Regnez, divins eſprits dont la France fait gloire,
Du Théâtre François ſoutenez la victoire;
Regnez, &, pour former de tragiques tableaux,
De vos rivaux hardis conduiſez les pinceaux.

Du reſte des lauriers qu'un bon auteur moiſſonne,
Souvent le bon Acteur s'ombrage & ſe couronne.
A réuſſir en tout le François deſtiné,
A banni de tout tems le maſque enluminé.
Ami du vrai, l'Acteur doit ſur ſon vrai viſage
Porter des paſſions le trouble & le ravage,
Écho des doctes Sœurs, palpable illuſion,
Portrait univerſel, voix de la paſſion,
De pitié, de douleur vive & plaintive empreinte,
Image de courroux, de terreur, & de crainte.

Digitized by Google

Peu dans cet Art pénible ont ſçu ſe faire un nom :
Rome eut ſon Roſcius & Paris ſon Baron.
Aimable le Couvreur oublierai-je tes mânes ?
Loin, Vulgaire ignorant ; loin, Critiques profanes ;
Reſpectez, admirez, regrettez ſes talens.
Sur ce même Théâtre elle brilla long-tems ;
Par vous, par vos pareils au bon goût façonnée,
Par Melpomène enfin dans Paris couronnée,
Son ſuccès fut le fruit de vos doctes leçons.
Théâtre de Paris, tes plus chers Nourriçons,
De cette noble École éterniſent la gloire.

Continuez, courez de victoire en victoire,
De nos fiers ennemis Foudroyez les remparts,
Et venez dans ces murs reſſuſciter les Arts.
De nos Guerriers François l'héroïque vaillance
Jadis à ſes côtés conduiſoit l'ignorance :
Qu'ils viennent maintenant contempler leurs Neveux,
Beaucoup plus éclairés, intrépides comme eux.

Je la quitte à regret, cette École brillante.
Fidelle à la louer, ma voix reconnoiſſante
Publiera que chez vous regnent avec éclat
L'eſprit, le ſentiment, & le goût délicat.

Digitized by Google

A M. GAYOT de Strasbourg;

ÉTRENNES.

1 Janvier 1735.

DU Compliment, dans la Mythologie,
J'ai lû jadis la Généalogie.
Sans ressemblance, & sans fraternité,
Double être en terre est de ce nom doté,
Double est leur sort, double leur origine,
Et double objet toujours les détermine.

De flatterie & de mensonge fils,
L'un bas, rempant, courbé dans ses replis,
Perfidement se glisse & s'insinue,
Puis fierement s'élance vers la nue.
Le Mirmidon sur son aîle porté,
S'enfle, & se croit un Géant redouté.
En mots dorés sa boutique est fertile,
Encens flatteur de sa bouche distille,

Digitized by Google

Par l'intérêt vil encens fabriqué :
Un faux reſpect décore ſa malice ;
Par ſon pouvoir vice ſophiſtiqué
De la vertu revêt le frontiſpice.

Du vrai mérite & de la vérité,
L'autre eſt le fils ; l'Antique probité
De cour pleniere honora ſa naiſſance,
La modeſtie éleva ſon enfance :
Diſcernement fut ſon cher favori ;
Et de ſon lait la vertu l'a nourri ;
Sincérité lui forma la parole,
De ſon diſcours, giganteſque hyperbole
Fut exilée, & depuis n'a jamais
Enflé ſa langue, & groſſi ſes portraits :
A bien penſer fut ſon apprentiſſage,
Le cœur, la bouche eurent même langage.
A louanger habile ſans effort,
De l'intérêt ignorant le reſſort,
Son pur encens jamais il ne frelate ;
Eſtime vraie en ſa louange éclate :
Du vice heureux, du faux ennemi né ;
A l'exalter onc ne s'eſt profané.

De tous les deux briſe aujourd'hui la fête,
L'un triomphant, en char que rien n'arrête

Digitized by Google

Pompeux, fleuri, volant de Cour en Cour,
En vrai tyran domine dans ce jour :
L'autre modeſte, à pied, doux & tranquille,
Chez peu de gens élit ſon domicile ;
C'eſt le ſecond ; je l'ai vu ce matin,
Heurté, pouſſé, demandant ſon chemin.
Je vous l'adreſſe ; où pourroit-il mieux être ?
Il m'a paru d'abord vous reconnoître,
Il vous cherchoit : il ſçait bien que chez vous
Son concurrent eut toujours le deſſous.

Digitized by Google

DISCOURS

Prononcé par M. DE LANOUE, *avant la premiere Repréſentation d'une de ſes Pieces, dans laquelle il jouoit lui-même un des principaux Rôles.*

MESSIEURS,

Ma ſituation préſente m'effraye, & pour peu que vous daigniez y réfléchir, vous conviendrez qu'elle eſt embarraſſante : il n'a pas tenu tout-à-fait à moi de m'y ſouſtraire, des Protecteurs reſpectables me l'ont ordonné, des amis que je crois vrais me l'ont perſuadé : ils ont cru, qu'ayant eu déja plus d'une fois le bonheur d'obtenir vos ſuffrages comme Auteur, & qu'éprouvant journellement vos bontés comme Acteur, le double intérêt que je pourrois exciter ſous ces deux titres réunis, ne nuiroit ſûrement pas au ſuccès de mon Ouvrage, & qu'au contraire la chûte, s'il

Digitized by Google

falloit l'eſſuyer, en ſeroit peut-être & plus douce & moins peſante.

Je l'avouerai, Meſſieurs, j'ai penſé comme eux juſqu'à ce moment-ci ; moment terrible où toutes mes craintes ſe renouvellent ; où toutes les ſortes de frayeurs m'aſſiégent & m'environnent. D'ordinaire, tandis que l'Auteur eſt ſur la Scène, tandis que ſon eſprit y brille & vous occupe, l'homme ſe dérobe, ſe cache ſous une grille impénétrable à vos regards ; ſes amis ſeuls ſont admis au Spectacle des différentes paſſions qu'il éprouve, pendant que vous balancez le ſuccès de ſon Ouvrage : ici l'homme & l'Auteur tout eſt ſous vos yeux. Privé de toutes les reſſources de l'amour-propre, j'oſe, Meſſieurs, me livrer à vous à découvert & ſans réſerve ; j'oſe vous fournir une de ces ſituations intéreſſantes, du moins par leur rareté, & plus capables, je l'eſpere, d'exciter votre généroſité que d'armer votre cenſure.

Je ne vous parle point de ma Piece ; vous l'allez voir ; puiſſiez-vous vous ſouvenir que

Digitized by Google

c'eſt un genre bien difficile ; qu'il nous eſt impoſſible d'atteindre à la perfection des anciens modèles, & que je me tiendrai trop heureux, ſi j'ai pû parvenir à cette médiocrité louable qui trouve toujours grace devant vous ; non pour avoir mérité la louange, mais du moins pour avoir évité le blâme.

DISCOURS

Prononcé par M. DE LANOUE, *à la Clôture du Théâtre.*

MESSIEURS,

Ce n'eſt point ſans regret que nous voyons finir une année marquée par tant de preuves de votre bienveillance. Vous avez ſoutenu votre Spectacle ; car c'eſt ici, ſans contredit, celui de la Nation ; vous avez, dis-je, ſou-

Digitized by Google

tenu votre Spectacle par vous-mêmes. Nul ſecours étranger, nulle nouveauté victorieuſe, &, ce qui eſt plus rare & plus glorieux encore pour vous, nul deſir de votre part, du moins nul empreſſement d'en avoir; de ſorte qu'aucun Auteur n'eſt en droit de réclamer ici le tribut de mes louanges, ni de partager des éloges qui vous ſont dûs tout entiers.

J'oſe le dire, Meſſieurs, jamais peut-être vos ſuffrages n'ont été donnés avec plus de juſtice. Nous vous avons vû ſuivre avec empreſſement, ſignaler par vos applaudiſſemens les plus vifs, honorer de vos aſſemblées les plus nombreuſes d'anciens chef-d'œuvres, toujours vantés avec juſtice, mais malheureuſement toujours repréſentés comme en ſecret pour un petit nombre de Spectateurs, & toujours obligés de ceder la place à des Pieces nouvelles qui, de l'aveu des Auteurs mêmes, leur étoient de beaucoup inférieures.

Dépouillés de cet amour pour les nouveautés, votre ſenſibilité pour le beau & le

Digitized by Google

bon s'eſt manifeſtée toute entiere ; vous avez prouvé que le bon goût ſe perpétue en France, vous avez prouvé que vos ancêtres n'ont eu le ſentiment ni plus délicat ni plus ſûr ; & ſi les applaudiſſemens qu'ils n'ont pû refuſer aux meilleurs ouvrages de leur tems, les a fait vivre juſqu'à vous, votre approbation devient aujourd'hui pour ces mêmes ouvrages une recommandation pour l'avenir, & va les tranſmettre avec toute leur gloire à votre poſtérité. Ne plaignons donc point notre Siècle. Vous pouvez attendre ſans inquiétude que la Nature ſe repoſe & s'anime à reproduire de nouveaux Auteurs dignes de vos ſuffrages ; votre goût garantit vos reſſources, & des Acteurs & des Actrices tels que vous en poſſedez, ſçauront bien réveiller vos empreſſemens, & renouveller en vous les plaiſirs & la jouiſſance de l'héritage de vos Peres, ſans vous rien laiſſer perdre de vos nouvelles acquiſitions.

En perfectionnant leurs talens, on peut dire qu'ils ont doublé vos richeſſes, & vous

Digitized by Google

avez fait vous-mêmes leur éloge, quand vous avez donné la préference à quantité d'ouvrages connus depuis long-tems, mais que leur Art avoit ſçu rajeunir, & dans leſquels une expreſſion ou plus pathétique ou plus naturelle vous a fait découvrir des beautés d'un nouvel ordre, & qui peut-être vous étoient échappées juſqu'à ce jour.

Si j'oſe rendre juſtice à leur mérite, c'eſt ſans oublier que votre approbation fondée & motivée pour eux, a toujours été gratuite pour moi : peut-être même m'expliquerois-je avec plus de réſerve, ſi j'étois encore de leur nombre.

Je ceſſe aujourd'hui d'en être, Meſſieurs : une ſanté affoiblie, & incapable déſormais des efforts qu'exige l'Art que j'exerçois ſous vos yeux, me réduit à une retraite précipitée, mais néceſſaire.

Je ſens tout ce que je perds, Meſſieurs ; accoutumé depuis quinze ans à toutes les preuves de votre bienveillance, j'en reçois aujourd'hui le dernier témoignage ; permettez-moi de

Digitized by Google

le regretter, permettez-moi de vous en marquer la reconnoissance la plus vive & la plus sincere ; mon cœur est pénétré... Mais ce seroit abuser de cette bienveillance généreuse que vous entretenir plus long-tems d'une perte qui ne doit être sensible que pour moi.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, les *Œuvres de Théâtre de M. de La Noue*. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 24 Novembre 1763.

MARIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé NICOLAS-BONAVENTURE DUCHESNE, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titres : *Théâtres de*

Digitized by Google

M. de Voltaire & de M. Anſeaume, Œuvres de Lancue, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires. A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis, & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs & Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de les expoſer en vente, les manuſcrits & imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON; &

Digitized by Google

qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ; Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trentieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-trois, & de notre Regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 27. Fol. 13. conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 7 Décembre 1763.

Signé, LEBRETON, *Syndic.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Bl. for Frank
Collection
Feb. 1827

Digitized by Google

Google

Digitized by Google

Digitized by Google